Roman Complet: Le Baron d'Ombre, par Guy d'Aveline

15c

LA REVUE MODERNE

12e Année
MONTREAL, CANADA
AVRIL 1931 — No 6



Photo C. N. R.

Lys de Pâques aux Bermudes

Aujourd'hui,
la Valeur Authentique reçoit sa juste reconnaissance

LORSQUE des hommes se rencontrent à la maison, au club ou au bureau, et que la conversation passe aux autos, on dit toujours du bien du McLaughlin-Buick. A l'heure qu'il est, les gens réfléchissent attentivement avant de faire des dépenses importantes—c'est pourquoi la *valeur* authentique, telle que celle qui est offerte dans le McLaughlin-Buick, reçoit sa juste reconnaissance aujourd'hui.

En conséquence, le McLaughlin-Buick *obtient 58 sur chaque 100 ventes de huit de sa classe de prix**—alors que 14 autres marques se partagent les 42 autres ventes. Toute compagnie peut avoir une bonne année, peut saisir la fantaisie du public par quelque moyen—mais *il faut* que les autos McLaughlin-Buick soient meilleurs, car autrement, les gens ne continueraient pas de les acheter en de telles quantités incomparables.

*Extrait des dernières statistiques d'inscription fournies par Might Directories Limted.



4 Series—4 Classes de Prix

Toutes avec Transmission a Engrenages Synchronises et Arbre Propulseur dans un Tuyau

Il y a quatre séries de McLaughlin-Buick Huit en Ligne—20 modèles luxueux—depuis $1290 à $2900. Ils sont tous de la même qualité McLaughlin-Buick—avec le fameux Moteur McLaughlin-Buick, Huit en Ligne, à Soupapes en Tête . . . la Transmission à Engrenages Synchronisés . . . Arbre Propulseur dans un Tuyau, exclusif . . . Carrosseries par Fisher, isolées . . . et le Régulateur de la Température de l'Huile du Moteur à double protection. Prenez simplement le volant—et conduisez!

Renseignez-vous sur le mode de paiements différés G M A C—et sur la Police de Service au Propriétaire de la General Motors.

Le Huit en Ligne par

McLAUGHLIN-BUICK

UNE VALEUR GENERAL MOTORS

GM GENERAL MOTORS

Montréal, Avril 1931

LA REVUE MODERNE

Revue mensuelle

Président-Directeur:
Noël - E. LANOIX

Rédacteur en chef ..... Jean BRUCHESI
Pages Féminines ..... MARJOLAINE
Bureaux: 320 est, rue Notre-Dame
Tél. HArbour 6195

Représentants:
G.-M. RAE, Toronto
J.-W. HASTIE, New-York
Franklin-E. WALES, Chicago
Thomas-J. STOBART, Londres, Ang.

Sommaire

Démocratie et féminisme 3
Jean BRUCHESI
Conte de Pâques 4
Jean RAMEAU
Louis Arnould 5
Jean BARDEAU
En marge d'un sermon 5
MARJOLAINE
Quelques expositions de peintures 7
Henri GIRARD
Quelques livres 8-9
Rex DESMARCHAIS, Renée des ORMES, Jean BRUCHESI
Calme 9
Paul COZE
Chronique musicale 10
Romain Oct. PELLETIER, Auguste DESCARRIES
Les Oeufs de Pâques 11
Marc HELYS
Les commandements du journaliste 11
P. C.
Un cas de folie 45
Eugène FOURRIER

Eve au miroir, *Celia Caroline Cole* 18
Les planchers 24
Modes 28-33
Vive le fromage 41
Le courrier du mois 43
Conseils de Manette 46
Pourquoi ne pas les laver? 47
Pour amuser les enfants 49
La Petite Poste 50
MARJOLAINE

De tout un peu 4
Un voyage en France 5
Le beau parler 11
La vie canadienne 12
EN COLLABORATION

ROMAN

Le Baron d'Ombre
Par Guy D'AVELINE

Le baron d'Ombre s'est épris d'une jeune fille qui a dû, à la suite de rudes épreuves, accepter un poste de lectrice dans un château de mystère et de silence. L'amour transfigure le vieux manoir naguère dévasté par le mal d'aimer 13

Démocratie et féminisme

Par Jean BRUCHESI

L'EMANCIPATION est un mot et une chose à la mode. Les moralistes de notre temps ne cessent d'épiloguer sur la tendance générale qui pousse individus et sociétés à rejeter toute tutelle. L'histoire est pleine de ces manifestations plus ou moins violentes dirigées contre l'autorité. On ne compte plus, suivant le mot d'un penseur, les charniers de la liberté et de l'égalité qui sont comme autant d'étapes dans la succession des siècles. Sous des apparences trompeuses, et bien que les termes n'aient pas été les mêmes, une forme quelconque de l'esclavage a toujours subsisté en ce monde. Les peuples s'y sont soumis ou complus jusqu'au jour où le besoin de changement les a poussés à chercher inconsciemment une autre forme. Car toute autorité détruite sera aussitôt remplacée par une nouveile autorité et toute émancipation se fera au détriment d'une liberté quelconque. Exceptons de cette théorie, illustrée par l'histoire, la seule émancipation véritable que le Christianisme apportait au monde, il y a plus de dix-neuf siècles, et dont les étapes n'ont pas encore fini de se dérouler.

La démocratie triomphante, reposant sur les droits de l'homme et mettant dans le peuple la source illusoire du pouvoir, a entraîné, à peu près partout, la destruction d'un équilibre de forces indispensable à la vie normale des Etats, et livré l'autorité à la discussion du forum. Bercés par les faux dogmes de la liberté, de l'égalité et d'une fraternité qui ne voulait plus s'inspirer de l'Evangile, les hommes sont devenus les esclaves d'une civilisation matérialiste, de la machine brutale et des puissances d'argent. Et ce qui se produisit dans les grandes sociétés politiques qu'on appelle Etats est arrivé de même dans cette plus petite société qui est à la base des Etats: la famille.

Nombreux ceux qui, pour justifier leurs théories et leurs réclamations, ont condamné ou condamnent d'un mot les siècles passés et les systèmes anciens comme s'il n'y avait pas des principes invariables dans tous les temps et sous toutes les latitudes. A les croire, la révolution, qui marqua la fin du XVIIIe siècle, aurait apporté le bonheur sur la terre, le redressement de tous les torts et mis fin à une ignominie sans exemple. Il apparait, au contraire, qu'un tel événement a brusqué une évolution qui se devait d'être progressive et lente.

Sans aucun doute, la grande victime des révolutions, depuis cent cinquante ans, a été la famille. Et, comme on ne peut pas toucher à la famille sans ébranler tout l'édifice social, il ne faut pas s'étonner que le déséquilibre caractérise notre époque et que la notion des vraies valeurs se soit perdue. Les révolutionnaires ont proclamé l'émancipation de l'homme. Mais une émancipation se fait toujours au détriment de quelque chose. La machine a facilité le travail, intensifié la production. Mais l'homme est l'esclave de la machine; la femme aussi. La démocratie, offerte comme palliatif ou remède à tous les maux, a rabaissé les vraies valeurs, au nom d'une égalité par en bas, et placé sous l'emprise des puissances d'argent les éléments essentiels à la vie des sociétés: famille, croyances, traditions, honneur, devoir, etc. Léon Daudet affirme: "Quand l'homme descend, la femme monte". Dans cette transformation extraordinaire de notre monde — transformation accrue par les prodigieux progrès de la science — on serait, au contraire, porté à croire que l'homme a entraîné la femme dans sa descente, ou du moins qu'il s'apprête à l'y entraîner.

Depuis quelque temps, on parle beaucoup de féminisme dans notre province, sans toujours dissimuler certaines ambitions. Et le féminisme est devenu une espèce de voile dont on recouvre les revendications les plus raisonnables comme aussi les plus extravagantes. Il parait — et la pacifiste Miss Macphail a cru bon de nous le redire — que les femmes du Québec sont deux cents ans en arrière du reste du monde. Il parait encore que les femmes de notre province sont victimes d'un certain esclavage, lequel — c'est encore Miss Macphail qui parle — serait assez conforme à l'idée qu'un Français se fait d'une épouse. Partout à travers le monde, l'émancipation de la femme progresse; et nous apprenions, ces jours derniers, que la valeur de la femme avait monté . . . à Zanzibar, où une personne du beau sexe vaut aujourd'hui une vache au lieu de deux chèvres comme auparavant . . . Partout et en tout, la femme devient l'égale de l'homme . . . Mais nos jolies soeurs françaises du Québec en sont encore aux vieilles formules.

Il serait à souhaiter que la femme d'aujourd'hui occupe, dans la famille et la société, la place que sa sœur du Moyen Age féodal et de l'Ancien Régime y occupait. En ces temps . . . barbares, la famille reposait sur la femme; et, sans nous arrêter à des exceptions qui confirment la règle, c'est alors que la parole récente du pape Pie XI aurait reçu sa plus complète application: "Comme l'homme possède la primauté du gouvernement, la femme peut et doit revendiquer comme sienne la primauté de l'amour".

Dans un livre débordant de verve, dont presque chaque page est un faisceau de lumières, même un peu crues parfois, livre étincelant que seul Léon Daudet pouvait nous donner et qu'il n'a pas écrit pour les toutes jeunes filles, *La Femme et l'Amour* (1), le magnifique écrivain affirme, entre autres choses, que l'incapacité de la femme, en matière de droits civils, date de la Révolution française. L'éblouissant polémiste peut être classé — dans la mesure où une telle expression s'applique à des êtres mortels — parmi les plus fervents "adorateurs" de la femme. C'est à elle qu'il consacre son livre, "à sa beauté, au soulagement qu'elle procure à l'homme, ici-bas, par l'amour et la gamme de ces sentiments qui vont de l'enthousiasme à la pitié". Aussi bien, il n'en parle pas au hasard. Miss Macphail, au lieu de déplorer le sort des Québecoises, aurait mieux fait de s'enfermer dans sa chambre et de lire l'ouvrage de Léon Daudet pour y apprendre que l'épouse, d'après la conception française, n'est pas une personne qui amuse son mari, encore moins une espèce d'étoile de vaudeville . . . Mais, à tout bien considérer, puisque Miss Macphail a choisi le célibat, dont un magistrat du XVIIIe siècle disait que c'était l'état le moins douteux, qu'a-t-elle besoin de savoir cela?

En quoi, nos épouses, nos mères et nos soeurs sont-elles deux cents ans et même plus en arrière des autres? Est-ce parce qu'elles n'ont pas le droit de voter? La belle affaire! D'abord, le vote pris comme expression d'une volonté, d'un désir ou d'une idée, dans l'administration de la chose publique, ne date pas d'aujourd'hui. Au temps où les communautés de village existaient les hommes votaient pour les problèmes qui les intéressaient particulièrement; les femmes de même. Aujourd'hui, n'importe qui peut se prononcer sur n'importe quoi, avec ce résultat que les manifestations de la volonté populaire ne veulent rien dire, sauf lorsqu'il se produit ces mouvements de masse dont l'histoire renferme de nombreux exemples. Et puis, les femmes du Québec tiennent-elles tellement à voter alors que des quantités d'hommes se désintéressent du vote dans sa formule actuelle?

Quant à l'exercice des droits appelés civils, nous n'irons pas jusqu'à dire, avec Léon Daudet, que le code Napoléon, dont notre code civil est presque une transposition, soit "une des hontes de notre temps", et que la femme soit "brutalisée, emprisonnée légalement, juridiquement, moralement" par ce "code imbécile et brutal" dont l'auteur était une "géniale brute et un mysogine".

Les transformations et les bouleversements de notre vie sociale, économique et politique ont entraîné des obligations nouvelles pour les hommes comme pour les femmes. Certaines prescriptions, dont ces dernières étaient l'objet, n'ont plus leur raison d'être. On est en train de les supprimer progressivement. C'est très bien. La femme québecoise pourra désormais être tutrice de ses enfants. La femme mariée pourra disposer de son salaire — ce que la femme française a le droit de faire depuis 1907 — et pourvoir elle-même au remploi de ses économies. Mariée sous le régime de la séparation, elle n'aura plus besoin de l'autorisation maritale pour disposer de ses biens meubles, et il lui sera loisible d'être témoin à un testament. Rien à dire là-dessus. Mais il ne faut pas que le mouvement féministe, déclanché et poursuivi pour amener la soi-disant émancipation de la femme, au nom de l'égalité — laquelle? — entre l'homme et la femme, ait pour résultat la destruction de l'ordre familial. Car, au XXe comme au Ve siècle, la femme est physiquement, moralement, intellectuellement différente de l'homme, supérieure à lui sur certains points, inférieure sur d'autres. La famille doit continuer de reposer sur la collaboration de l'homme et de la femme, comme l'autorité doit, en fin de compte, demeurer une. Qu'il s'agisse de la famille ou de la société, l'autorité supérieure n'appartient pas à tous, et le commandement suprême ne se divise pas.

(1) *La Femme et l'Amour* — chez Flammarion, 1930.

Le jardin du poète

CONTE DE PAQUES

Autrefois, mes enfants,— si j'en crois Frère Jacques,
Moine fameux cité par maints auteurs latins,—
Les coqs de fer qu'on voit sur les clochers hautains
Pondaient un grand oeuf bleu tous les matins de Pâques;

Un oeuf bleu que guettaient, avec des yeux goulus,
Le riche en son palais, le pauvre en sa bicoque;
Car celui qui pouvait le manger à la coque
Au dire des savants, ne mourrait jamais plus!

Or, dans un vague flot d'une mer innommée,
Etait un clocher noir pourvu d'un coq hardi,
Qui, très correctement, pondait, le jour susdit,
Un gigantesque oeuf bleu sur la foule affamée.

Mais l'on se disputait cet oeuf si fortement
Que jamais nul mortel ne put le faire cuire!
Quand les gens le voyaient tourbillonner et luire,
Comme un astre d'azur tombant du firmament.

Tous ruaient, les bras tendus, vers l'oeuf magique,
Bondissaient, se frappaient, s'écrasaient sans pitié;
Et l'oeuf du coq de fer, par mille mains broyé,
N'était plus qu'un semblant d'omelette tragique!

Un an, le choléra régnait par la cité.
Les insulaires, pris d'une frayeur extrême,
Se portèrent en foule, et, dès la mi-carême,
Sous le coq qui pond l'oeuf de l'immortalité.

Ils se massèrent tous, en folles grappes noires,
A la place où l'oeuf bleu devait tomber; si bien
Qu'on ne vit plus, autour du coq aérien,
Que des houles de poings fracassant des mâchoires.

Vlin! Vlan! Les coups tombaient contre les torses nus,
Défonçant des thorax et décrochant des têtes;
Vlin! Vlan! Et l'on croyait entendre des tempêtes
Au fond d'un bois humain plein de rameaux charnus.

Et les vainqueurs d'un jour installaient des échelles.
Pour monter vers le coq et tendre leurs chapeaux,
Et des femmes grimpaient, couvertes d'oripeaux,
Ouvrant, pour cueillir l'oeuf, des capes de dentelles.

On s'assomma longtemps, et sans répit aucun;
Cent hommes, aux Rameaux, survécurent à peine;
Le Jeudi Saint, l'on n'en vit plus qu'une quinzaine,
Et la veille de Pâques, il n'en resta plus qu'un.

Un seul, tout écloppé, d'après ce qu'on raconte.
Il ouvrit, nonobstant sa bouche avec ferveur,
Pour happer l'oeuf béni, l'oeuf divin, l'oeuf sauveur...
Mais il mourut, hélas! une heure avant la ponte!

Alors, le coq de fer, pris d'indignation,
Tendit sa patte gauche au-dessous de sa queue,
Pondit, récueillit l'oeuf à la coquille bleue,
Et le croqua lui-même avec componction!

Depuis, lors, mes enfants,— si j'en crois Frère Jacques,
Moine fameux cité par maints auteurs latins —
Les coqs de fer qu'on voit sur les clochers lointains
Ne pondent jamais d'oeufs, même le jour de Pâques.

Jean RAMEAU

De tout un peu

MELBA

Du *Temps.*— Melba, il est presque comique de le dire, laissera une trace dans le souvenir du public autant par son chant que par la façon d'accommoder les pêches en entremets. Car elle a une histoire, la pêche Melba, dont l'invention est due à Auguste Escoffier, jadis chef à l'hôtel Savoy, de Londres.

Le Duc d'Orléans, sous le nom de comte de Villiers, venait parfois rendre visite à la grande cantatrice, qui chantait alors *Lohengrin* avec succès. Pour lui faire honneur, ainsi qu'au prince, Escoffier eut l'idée de servir au dessert un cygne en glace qui portait sur ses ailes des pêches nappées dans une crème glacée à la vanille. Le cygne ainsi présenté fut très apprécié... et encore mieux goûté. Mais Escoffier n'était pas homme à se contenter d'un essai. Un an plus tard, il était nommé chef des cuisines au Carlton et il se rappela sa trouvaille pour le dîner d'inauguration de l'hôtel. Mais il commença par supprimer le cygne, qu'il jugeait inutile; par contre, il conserva la pêche sur canapé de crème glacée, et il arrosa le tout — c'est la trouvaille! — d'une purée de framboise. Harmonie parfaite. Ce fut exquis. Il avait demandé auparavant à Melba de consentir à prêter son nom à ce mets savoureux. Et voilà comment Melba est maintenant immortalisée — *habent sua fata* les pêches! Pauvre et charmante Melba, me pardonnera-t-elle, du haut de sa demeure dernière, d'avoir ainsi amoindri les raisons de la durée de sa réputation? Mais y aurait-il eu une pêche Melba s'il n'y avait pas eu une belle cantatrice Melba?

C'EST UN CANADIEN

On lit dans les "*Mémoires*" du prince de Bulöw, chancelier d'Allemagne sous Guillaume II, (vol. I p. 231 — librairie Plon): "Pendant que j'étais à l'ambassade de Paris, le grand-duc (de Weimar) séjourna plusieurs jours dans cette ville. L'embassadeur de Hohenlohe lui fit remarquer qu'il devait rendre une visite au président Grévy. Le grand-duc s'y refusa comme cousin et ami de la maison d'Orléans. Enfin, il céda, se rendit à l'Elysée accompagné de l'ambassadeur et de moi. Un malencontreux hasard força le grand-duc à attendre quelque temps avant d'être reçu. Pour calmer son irritation, le prince de Hohenlohe dit en souriant, faisant allusion au poème bien connu de Seume, *le Sauvage:* "Grévy est un Canadien; il ignore les raffinements de la politesse européenne". Le grand-duc, tout réjoui, répliqua: "Oh! il est du Canada, cela le rend au moins intéressant".

Sans commentaires... Et puis c'était vers 1885.

UN AVIS ORIGINAL

Un correspondant de l'*Opinion* écrit à son journal pour lui communiquer ce curieux "avis aux lecteurs", affiché à l'entrée de la bibliothèque de Saint-Brieuc:

"— L'entrée de la bibliothèque est interdite aux personnes dans un état de malpropreté excessif.

— Il est interdit de dormir sur les tables, de manger en lisant les livres ou revues, de fumer, d'introduire des animaux ou des bicyclettes.

— L'entrée est également interdite à toute personne atteinte de maladie contagieuse."

Nous espérons que le conservateur de notre bibliothèque municipale, en train de glisser vers le fleuve, (la bibliothèque!) ne sera jamais obligé d'afficher semblable avis à l'entrée du temple des livres dont il a la garde.

CHEZ LES ECRIVAINS AMERICAINS

De *Paris-Midi:* — "A l'occasion d'un récent débat qui a eu lieu au Sénat américain au sujet de la prolongation du *Copyright* au profit des auteurs, il est apparu que les écrivains à succès avaient, en Amérique, des revenus allant de 100,000 à 500,000 dollars par an, soit de 2,500,000 à 12 millions 500,000 francs.

Le record appartient à l'auteur de l'opérette *Desert Song*, avec un revenu annuel de 500,000 dollars. Vient ensuite une femme, Mary Robert Rhinebart avec 300,000 dollars pour sa pièce *The bat* (La Raquette). Quant à R. C. Shenff, l'auteur bien connu de *Journey's End*, le drame joué en français sous le titre *Le Grand Voyage*, ses droits d'auteurs, aux Etats-Unis, pour 1929, se sont montés à 150,000 dollars".

EN MARGE D'UN SERMON

LE foyer est ce que la mère le fait. Il est le centre de ses activités, le cadre où elle évolue dans un rôle essentiellement éducateur. Il est le domaine où elle exerce ses qualités de cœur et d'intelligence, où, en poursuivant sa grande tâche de formation morale dans l'atmosphère lumineuse créée par sa tendresse, elle combat les ennemis ligués contre lui et lui suscitant sans cesse les plus rudes attaques.

Battue par le flot montant d'une frénésie d'égoïsme et de liberté, l'œuvre maternelle est comme une petite barque assaillie en pleine mer par la tempête, désemparée en face de l'abîme menaçant, et dont le naufrage serait imminent, si la sagesse des véritables gardiennes du foyer n'en sauvegardait la dignité et la grandeur. Et c'est dans l'exercice de ces fonctions admirables, qu'il a présentées à la lumière du devoir chrétien, que, devant un nombreux auditoire féminin, le révérend Père Guitton, s. j., a évoqué le geste magnifique de la mère, semeuse de beauté dans les jeunes âmes confiées à sa garde.

Le savant prédicateur a touché du doigt la plaie la plus profonde et la plus douloureuse de notre époque, celle de l'abandon de la jeunesse à la contagion du mal qui ronge la vie familiale et la vie sociale. Servi par une longue expérience, il a projeté devant ses auditrices, comme sur un écran lumineux, les dangers de l'ambiance pernicieuse et les exemples néfastes auxquels les enfants sont en butte dès leurs premiers pas dans la vie, et contre lesquels il faut leur apprendre à lutter.

La soif de liberté qui conduit le monde et le matérialisme qui le dévore, sont secondés par des auxiliaires puissants. Le théâtre, le cinéma, les lectures, écueils et récifs sur lesquels se brisent tant de vies blasées, sont des facteurs acharnés des excès de l'époque moderne, et, en dénonçant leur malheureuse influence, le Père Guitton en a fait un exposé d'un réalisme saisissant.

Oh! le système malsain aux conséquences terribles que celui de tout laisser voir à l'enfant, de tout lui laisser lire, de tout lui laisser faire, sous prétexte de le préparer aux luttes de la vie! Comment effacer de son esprit et de sa pensée, les images malfaisantes qui se seront logées librement dans sa trop fertile imagination livrée à elle-même? Comment détruire l'influence mortelle du mal qui a lentement pénétré jusqu'au cœur devenu son esclave? Quelle répercussion aura cette déplorable éducation sur les responsabilités maternelles!

"Le livre est, après la pensée, la chose la plus intime de la vie". Legouvé a résumé dans ces quelques mots, la force et la valeur du bon livre. De même qu'en ajoutant que "nous sommes tous plus ou moins de l'école des premiers livres dont la lecture nous a frappés", il en définit nettement la bonne ou mauvaise influence.

Le choix des lectures pour la jeunesse est *maintenant* "vieux jeu". Il n'y a plus de limites à sa liberté. D'abord inconsciente de l'ennemi qui la guette, elle dévore avec délices les pages troublantes et suggestives qui produisent de si déplorables effets et conduisent à de si tristes chûtes.

Ce n'est sans doute pas toujours dû à un défaut d'éducation. Non. Mais la lacune existe quelque part, et le meilleur sinon le seul remède à ce fléau moderne — le mot n'est peut-être pas exagéré — c'est la vigilance intelligente des gardiennes du foyer. C'est à elles qu'il appartient de veiller sur la lecture de leurs enfants, de la diriger d'après leur caractère et leurs dispositions, de leur façonner un cœur et un esprit sains, et d'éloigner les agents corrupteurs qui sèment les germes empoisonnés.

Le bon livre, la bonne revue, le bon journal, sont des amis qui doivent avoir leur place dans tout foyer chrétien. Ceux-là qui ont "la franchise et la sincérité dans le ton, la raison dans l'esprit, le cœur dans le bon sens", (Legouvé) sont des éducateurs capables de seconder l'œuvre maternelle, de faire naître de l'enthousiasme et de hausser jusqu'à un noble idéal. Et c'est le but que poursuit notre revue.

Du haut de la chaire de Notre-Dame, sous les vieilles voûtes vers lesquelles montent sans cesse les enseignements de la vérité, la voix autorisée du Père Guitton, faisant écho à celle du Pontife de Rome, est l'appel vibrant qui doit éveiller les volontés, soutenir les énergies et faire comprendre le devoir. Car, comme l'a si bien écrit une des meilleures plumes féminines de chez nous: "La main qui berce l'enfant gouverne le monde". (Mme Annette Saint-Amant).

MARJOLAINE

LOUIS ARNOULD

Par Jean BARDEAU

SERVIR! Telle est la devise de celui qu'en 1905 l'Université Laval de Montréal accueillait et installait dans sa chaire de Littérature française.

M. Louis Arnould professe cet hiver sa quarante-cinquième année d'enseignement; depuis dix-sept ans il est correspondant de l'Institut. Ces deux titres donnent une idée d'ensemble, mais imparfaite, d'une belle et déjà longue carrière dont, en 1923, la croix de la Légion d'Honneur récompensait bien tardivement le mérite.

Je ne m'attacherai qu'à l'"érudit", laissant à lui-même le soin d'exposer les grandes et généreuses œuvres auxquelles l'"apôtre" s'est consacré, et celui aussi de dire au Canada son souvenir.

***

Il est bien difficile de choisir dans l'œuvre de M. Louis Arnould, si diverse, d'une tenue aussi unie qu'élevée, quatre fois couronnée par l'Académie Française.

Tout Canadien possède dans sa bibliothèque *Nos amis les Canadiens*, marque d'affectueuse franchise, et *Ames en prison* (1) qui obtenait en 1910 le prix "Vie heureuse". De même chacun a lu les articles si substantiels et pleins de finesse qu'il n'a pas cessé de composer pour les revues de Montréal ou de Québec.

M. Louis Arnould est tout d'abord le critique du poète Racan. En 1898, après la publication de *Annecdotes inédites de Racan sur Malherbe*, il soutenait en Sorbonne (obtenant la mention la plus haute, Très honorable) une thèse de Doctorat qui avait pour sujet *Racan, histoire anecdotique et critique de sa vie et de ses oeuvres*. Le titre même de l'ouvrage indique quelle est la méthode de critique littéraire de M. Louis Arnould: méthode biographique renouvelée de Saint Beuve, qu'il expose au début de son livre *Quelques poètes* et qu'il a brillamment défendue devant La Sorbonne à une époque où, "dans le grand atelier de la France, régnaient le souffle positiviste français et la mode de la science germanique" (2). Cette biographie devint après quelques remaniements *Un gentilhomme de lettres au 17ème siècle, Honorat du Bueil, seigneur de Racan*, et M. Louis Arnould publie actuellement (le premier volume de la collection est paru) une édition complète des œuvres de ce poète.

A côté de ces ouvrages, il faut placer à part ceux du moraliste avec *La Providence et le bonheur d'après Bossuet et Joseph de Maistre* et dégager aussi l'oeuvre de sa sensibilité aigue d'artiste *La terre de France chez La Fontaine*.

Enfin, et dans un autre ordre d'idées, je tiens à signaler aux Canadiens, chez qui le culte de la famille est si développé, une série de brochures, écrites par M. Louis Arnould et réunies sous le nom de *Cahiers de l'éducation forte et joyeuse*. Ils y trouveront le reflet d'un beau foyer français: le sien.

***

Je suis allé voir M. Louis Arnould pour les lecteurs de *La Revue Moderne* et lorsque je lui eus dit le but de ma visite:

— Les années que j'ai passées au Canada comptent parmi les meilleures de ma vie, m'a t-il déclaré. J'aime beaucoup les Canadiens: ils ont, selon notre vieille expression, le cœur sur la main; ils sont accueillants, cordiaux... et souriant:

— ... un peu susceptibles aussi. Lorsque parut mon livre *Quelques poètes* le nom de l'auteur et mes titres y étaient ainsi indiqués: Louis Arnould, professeur de littérature française à l'Université de Poitiers, en mission à l'Université Laval de Montréal. "En mission" ainsi nous exprimons-nous en pareil cas. "Mais nous ne sommes pas des sauvages", protestèrent les Canadiens!

M. Louis Arnould me parle de Montréal et de Monseigneur Bruchesi qui lui ménageait toujours l'accueil le plus sympathique. Toutefois c'est à Québec que vont ses préférences. Il compare Québec à Poitiers.

— Au sortir de la gare, Poitiers me rappelle Québec vu du débarcadère. Les deux villes se présentent de la même façon: murailles et maisons étagées, coupées de rues tortueuses que bordent des habitations bourgeoises; villes aux atmosphères également favorables au déploiement de la pensée, où l'idée prend toute sa valeur.

Là M. Louis Arnould a choisi de se fixer; et Poitiers y a gagné, en plus de son magistral enseignement, de belles et grandes œuvres pour lesquelles il se dépense sans compter.

— Ce soir, me confie-t-il je pars avec un ami et deux étudiants faire des conférences dans deux villages des environs; car, si la bourgeoisie se "dévoltérianise" le peuple par contre, sollicité par les théories anarchistes, voit son christianisme s'affaiblir. C'est pour lutter contre cela que j'ai fondé, il y a sept ans, les "Semaines de conférences sociales de villages" dont le but est essentiellement éducateur et en aucune façon politique.

Les résultats obtenus nous sont une belle récompense et d'un grand réconfort. J'ai vu des hommes qui l'hiver, la nuit, à pied et par de mauvais chemins, sont venus de quatre milles pour nous entendre.

***

M. Louis Arnould me parle encore de l'œuvre de Larnay, asile des "âmes en prison", qu'il a fait connaître dans les deux mondes et au développement de laquelle il a grandement contribué.

Je sais enfin une troisième tâche qu'il s'est assignée: celle du rapprochement entre professeurs et étudiants. Pour la mener à bien, il reçoit chez lui ses étudiants, tous les lundis soirs.

Je lui exprime mon admiration.

— J'ai cherché à ne pas être le professeur qui se borne à faire trois cours par semaine, me dit-il, mais à tirer d'une chaire d'enseignement supérieur tout ce qu'on peut lui faire rendre.

Il était temps pour moi de me retirer. Alors que je prenais congé de notre grand maître, celui-ci me dit en manière d'au revoir:

— Je suis heureux de vous avoir vu; car tout ce qui concerne le Canada me tient tout à fait au cœur.

Poitiers, décembre, 1930.

(1) *Ames en Prison* porte en sous-titre: L'école française des sourdes-muettes aveugles et leurs soeurs des deux mondes.

(2) "Sur les idées de M. Brunetière" *Revue canadienne*, Montréal, Janvier 1907, p. 15.

Un voyage en France

DE grandes fêtes ont lieu en France, cette année, pour le Ve centenaire de la mort de Jeanne d'Arc. L'agence Jules Hone a eu l'excellente idée de préparer un itinéraire qui correspond, en sens inverse, à celui de Jeanne d'Arc elle-même et elle a placé ce beau voyage peu coûteux sous la direction de notre rédacteur en chef, M. Jean Bruchési. Dix jours en autocar à travers la province française, visite des plus belles cathédrales de France, de la patrie de Maisonneuve, de Marguerite Bourgeoys et de Marie de l'Incarnation, traversée des champs de bataille, présence aux fêtes de Rouen, Exposition coloniale internationale de Paris, etc. Voilà de quoi tenter nos lecteurs et nos lectrices qui pourront en outre, s'ils le désirent, prolonger leur séjour à Paris et revenir quand ils le voudront. Nous leur conseillons fortement d'écrire chez Hone ou à la *Revue* pour avoir de plus amples renseignements.

Chez Nous

"Le Chien d'Or"

"Je suis un chien qui ronge l'o;
En le rongeant je prends mon repos
Un tems viendra qui n'est pas venu
Que je morderay qui m'aura mordu"

Voici dans son orthographe originale, l'inscription désormais fameuse qu'un citoyen de Québec, Nicolas Jaquin dit Philibert, fit placer sur la façade de sa maison, avant la nomination de Bigot au poste d'Intendant de la Nouvelle-France, en 1748, pour marquer la haine qu'il portait à ce triste sire, à qui la France dut pour une large part la perte de sa belle colonie d'Amérique.

Bigot, pour se venger, causa la mort de Philibert, mais le Chien d'Or continua quand même, pendant les années qui suivirent, à transmettre son sinistre message. Aujourd'hui, on peut encore voir la célèbre plaque sur la façade du bureau de poste de la vieille capitale.



MOLSON
LA BIÈRE QUE VOTRE ARRIÈRE-GRAND-PÈRE BUVAIT
FONDEE A MONTREAL EN 1786

LA VIE ARTISTIQUE

Quelques expositions de peintures

Par Henri GIRARD

UNE pensée de Taine, entre cent, appelle la méditation des critiques et amateurs d'art. Ayant affirmé que "le propre d'une oeuvre d'art est de rendre le caractère essentiel ou, du moins, un caractère important de l'objet aussi dominateur et aussi visible qu'il se peut", le grand philosophe français ajoute à propos des artistes: "Il est un don qui leur est indispensable; aucune étude, aucune patience ne le supplée; s'il manque, ils ne sont plus que des copistes et des ouvriers. En présence des choses il faut qu'ils aient une sensation originale; un caractère de l'objet les a frappés, et l'effet de ce choc est une impression forte et propre". Ce fait étant admis, nous pouvons espérer des artistes canadiens ou étrangers la manifestation d'une vision personnelle des choses et non pas seulement un étalage de prouesses et d'acrobaties.

Le bon ouvrier a son mérite et nul ne le lui conteste; mais s'il prétend hausser l'oeuvre de ses mains au rang de l'art, la seule habileté ne suffit plus. Il lui faut le don "de manifester quelque caractère essentiel ou saillant plus clairement et plus complètement que ne le font les objets réels."

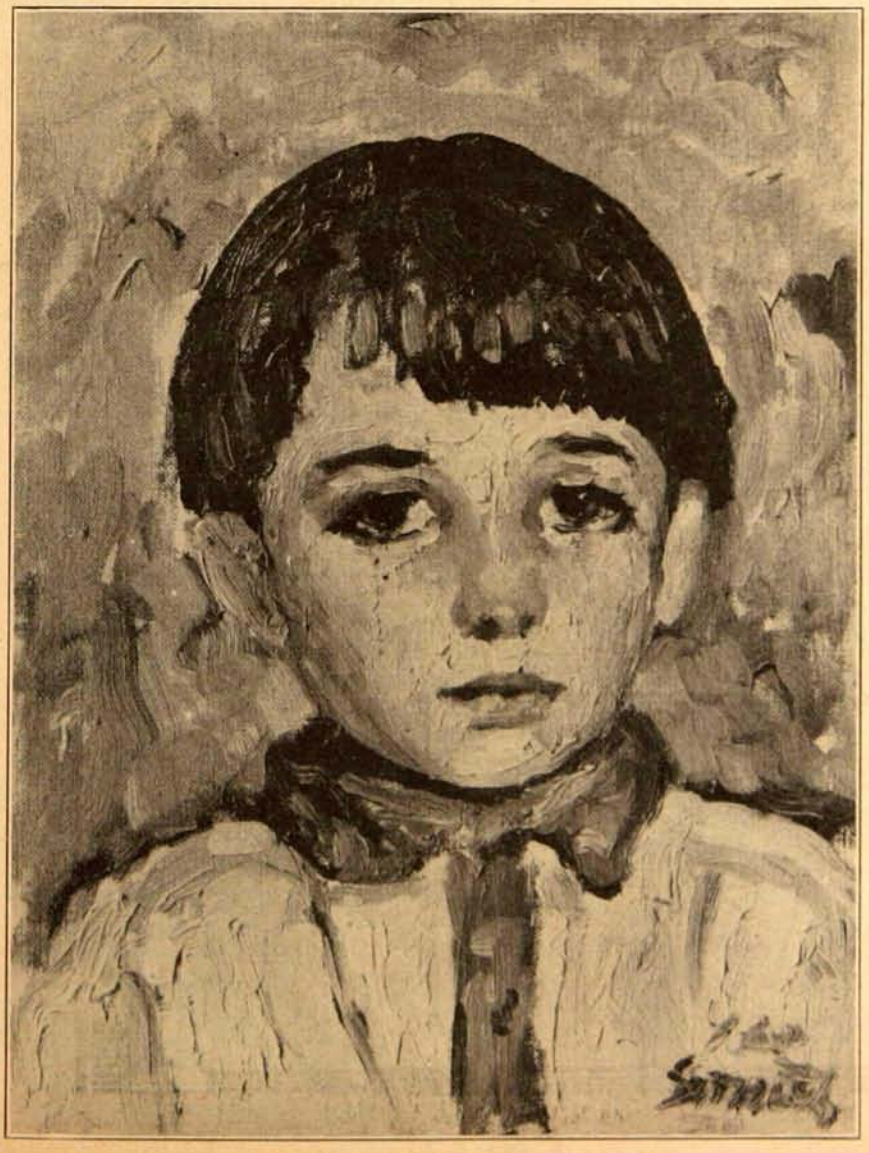
Il importe de mettre ce fait en évidence au moment de juger l'exposition du peintre russe, I. F. Choultsé que nous avons pu visiter en janvier. On a voulu en faire un événement artistique de premier ordre. On a parlé "d'impressions empoignantes", "d'effets d'une grandeur et d'un tragique extraordinaires". En réalité, l'exposition Choultsé ne fut qu'une parade d'oeuvres brillantes et vaines. Nul n'a jamais, mieux que ce peintre russe, possédé le talent de copier les choses dans la totalité de leur apparence. Comme trompe-l'oeil, ses oeuvres sont géniales. On n'avait pas encore fait subir à l'appareil photographique une telle humiliation. L'homme lui dit ici: "Je puis être plus exact que toi dans la reproduction des choses". Ces tableaux sont vivants comme des décors de théâtre bien réussis. Cela est admirable, froid et plat. On ne pouvait donner au public de Montréal un plus mauvais exemple.



JEAN PALARDY — *Dimanche après-midi*

Vers le même temps, la galerie Watson présentait l'exposition annuelle des oeuvres de Maurice Cullen. C'est, je crois, une des meilleures de cet excellent artiste. Toujours les mêmes sujets, sans doute: la montagne, le bois, la rivière, le dégel, le crépuscule. Qu'importe! L'art est si subtil et si varié, qui analyse ces états et ces êtres, qu'on éprouve à les voir l'émotion que procure la contemplation d'oeuvres entièrement nouvelles.

Robert Pilot exposait aussi, fin janvier, à la galerie Watson. Nous avons eu l'agréable surprise de constater que l'art de cet artiste s'affermit, devient plus mâle, d'une observation plus ample et plus variée. Certaine falaise est peinte avec une grande vigueur et un sens profond de la réalité. J'ai surtout gardé bon souvenir de deux tableaux: *Evening Light* et *Summer Day*. Ils feront peut-être pardonner à Robert Pilot une marine aussi pauvre que *Incoming Tide*, sans expression et sans vie.



MARJORIE SMITH — *Portrait*

Nous n'oublierons pas de mentionner, parmi les bonnes expositions de cette saison, celle de Jean Palardy et de Madame Jean Palardy, née Marjorie Smith.

Nous avons tout lieu de nous réjouir à propos de ces deux jeunes peintres. Oeuvres allègres, vivantes, originales! Les portraits et natures mortes de Marjorie Smith donnent la mesure d'un artiste fortement inspiré, au métier sûr, au dessin expressif, qui sait voir et comprend la valeur des choses, leur vie intérieure et, pour rappeler le mot de Taine, "leur caractère essentiel".

Jean Palardy, peintre de paysages, se tourne vers l'homme: enfants au jeu, famille de paysan. Tout cela avec un brin d'humour qui ne gâte rien. Ce gaillard-là sait aussi d'ailleurs rendre le caractère des êtres. Il le fait avec décision, assurance, virilité. Trop d'esquisse peut-être; mais le métier de Jean Palardy se perfectionne constamment. Nous constatons, en tout cas, que cet artiste se place au premier rang des jeunes peintres canadiens.

Il ne faut pas manquer de visiter la galerie W. Scott & Sons, rue Drummond, l'une des plus spacieuses de Montréal et la mieux éclairée. Nous y avons surtout remarqué une exposition fort intéressante d'artistes canadiens contemporains. Toute l'armée de nos peintres s'y trouvait représentée.

Très originale, très mâle, créant des rythmes nouveaux décorative et réaliste, réconciliant Gauguin et Courbet, voici l'avant-garde: A. Y. Jackson, Edwin Holgate, Lawren Harris. Calme, sereine, maîtrisant ses moyens, exprimant l'atmosphère des choses, captant pour notre joie de subtils phénomènes lumineux, c'est la garde: l'éminent Clarence Gagnon, Horatio Walker, F. W. Hutchison, Maurice Cullen. Timide, trop sage, maniérée, douce, d'une suavité à toute épreuve, voyez l'arrière-garde, représentée ici par C. W. Simpson et Ernest Lawson. A l'abri des incertitudes, trop prudents pour marcher au feu et pourtant bien rémunérés, les embusqués vous offrent enfin leurs productions commerciales... Parfaitement! Vous les avez nommés.

Parmi les plus belles oeuvres de cette exposition, mettons bien à part *Blue Hillside* de Clarence Gagnon. Oeuvre inoubliable! L'artiste a su rendre dans ce tableau la substance même de la brume. Il en fait une chose vibrante, qui estompe les montagnes et leur prête un peu de son mystère. A noter certain ton vert, distribué avec un art consommé. D'Edwin Holgate, *Labrador Interior* et *Father Gallix*. La scène d'intérieur, d'un réalisme assez rare chez nous; le portrait du prêtre d'une grande puissance d'expression: l'excellente manière d'Edwin Holgate. Il est assez curieux de remarquer que ce réaliste pratique volontiers l'arabesque dans ses paysages. De même A. Y. Jackson, rythme à loisir le mouvement des collines et soudain vous lance sur une route réelle qui vous emporte au fond de la campagne.

En somme, la saison artistique que nous venons de résumer indique une activité croissante. La peinture canadienne, quelques restrictions que l'on se permette à son égard, s'affirme étonnamment allègre et vivante. Tenons compte de l'atmosphère peu propice, de l'indifférence du public, examinons ce que l'art produit dans d'autres domaines, musique ou architecture, et constatons que la peinture bat la marche.

Evidemment nos peintres, vu l'exigence des acheteurs, pratiquent beaucoup trop le paysage. Le goût du public s'affine pourtant. Nous comprendrons bientôt la beauté de l'homme, car il attend encore chez nous le peintre qui dira ses gestes, son rire, ses pleurs, tout cela qu'Adam mit à la mode et qui reste toujours nouveau, toujours émouvant, toujours inspirateur.

QUELQUES LIVRES

LA VIE EN REVE (1)

LOUIS Dantin excelle dans la peinture de délicieuses aquarelles. Qu'il s'agisse d'un paysage ou d'une figure de femme, il marie les traits délicats, les fines nuances et compose un ensemble charmant en règlant les jeux d'ombres et de lumières. *La Vie en rêve* est toute émaillée de tableautins remarquables par la grâce et la légèreté du coloris. En feuilletant ces pages, nous avons l'impression de parcourir un album de pastels. Vert tendre des feuillages printaniers, orangé, pourpre, azur sombre des crépuscule sur la montagne et au bord de la mer, refrains d'oiseaux célébrant le renouveau, toutes les nuances, toutes les gammes, Louis Dantin, peintre et musicien, les harmonise et les orchestre. Enchantement du regard, enchantement de l'ouïe.

L'auteur de *La Vie en rêve* n'est pas uniquement un habile décorateur ou un sculpteur de figures exquises. En littérature il y a le métier, la technique qui sont affaire de culture et d'apprentissage. Mais il existe une partie beaucoup plus importante, qui donne leur vrai prix aux fictions littéraires et qui ne s'enseigne, ni ne s'apprend: l'imagination, la sensibilité, la fantaisie, la satyre légère ou piquante.

Louis Dantin possède cette faculté d'invention, ce don de s'émouvoir devant les beautés de la nature, en face de la joie et de la douleur des êtres, cette fine pointe d'ironie sans fiel.

Nous demandons avant tout à la prose d'imagination, un délassement, une récréation. Nous voulons, pour une heure ou deux, nous évader hors de l'ambiance journalière, fuir nos activités fièvreuses, oublier un peu, vivre quelque temps "la vie en rêve". Un romancier, un conteur dégoutent dès qu'ils s'affublent en érudits ou en moralistes.

Rien de plus distant de l'érudition et du sermon que les contes de Louis Dantin. Il s'amuse, il s'enchante en les écrivant. Du coup il amuse, il enchante le lecteur. Le premier conte dispose à lire le second et celui-ci oblige à parcourir le troisième. Nous glissons sur une rivière capricieuse et chaque méandre laisse deviner un paysage que nous voulons voir.

Vers le milieu d'un conte nous essayons de présumer le dénouement, nous conjecturons, nous disons: "Bon, je le vois venir; il va conclure de telle ou telle façon". Nous faisons fausse route; infailliblement notre perspicacité est prise en défaut. L'imagination du conteur veille; sa fantaisie l'arme contre la banalité. D'un maître coup de barre il redresse la narration épuisée, en danger de naufrage; d'un coup d'aile cet expert aviateur nous enlève avec lui sur les hauteurs de la Féerie.

La première partie du volume comprend six nouvelles, toutes d'inspiration et de forme différentes, mais d'intérêt et de charme pareils.

Louis Dantin montre une prédilection pour le printemps, la nature parée de sa fraîche toilette, l'amour. La description du monde extérieur et l'étude de l'âme n'ont pas de secrets pour lui. Voyez la première nouvelle ***Printemps*** où une idylle légère — qui finit par un mariage! — sert de prétexte à l'exposition d'une série de tableaux champêtres et citadins. Voyez la troisième nouvelle ***Sympathies***. L'analyste jette la sonde, explore les fonds de l'âme et cherche le pourquoi des sympathies mystérieuses qui relient certaines personnes.

Le Risque me semble la pièce la mieux réussie, la plus canadienne, la plus typique et spirituelle des six nouvelles. Louis Dantin y décrit des scènes de la vie familiale des habitants. Depuis l'aurore de la littérature canadienne, la majorité de nos écrivains ont consacré leur talent à ce genre. Rarement le résultat fut une réussite. L'homme cultivé, peignant les mœurs rurales doit les connaître à fond, en être saturé. Il lui faut, dans une bonne mesure, abdiquer sa personnalité, s'identifier aux personnages qu'il met en scène. Louis Hémon, avant d'écrire *Maria Chapdelaine*, vécut dans les régions du Nord, se mêla aux habitants, s'imprègna de leur mentalité La plupart des romanciers et conteurs succombent devant les difficultés du dialogue. Leurs personnages discourent et derrière eux on sent l'auteur qui tire les ficelles, meut les pantins. Ils parlent à travers l'auteur et leur voix nous parvient déformée — comme la voix sortant d'un phonographe.

Le Risque évoque de vrais types d'habitants qui parlent leur langue verte et savoureuse, sans truchement de culture. L'auteur disparait; ses créatures nous deviennent plus vivantes que des êtres réels. Peu soupçonnent ce qu'il faut d'Art pour atteindre le naturel en littérature... Les écrivains le savent...

Dans *La Locomotive*, la fantaisie de Louis Dantin frôle les frontières de l'invraisemblance. Le conte admet le merveilleux mais vraiment une locomotive qui déraille pour poursuivre un homme à travers les champs! ce n'est plus user de fantaisie, c'est abuser du dénouement mécanique.

Une semblable infraction au sens de la mesure choque le lecteur le plus indulgent.

***

Cinq contes de Noël forment la seconde partie de *La Vie en rêve.*

Noël et le mystère de l'Incarnation, la Messe de minuit, le réveillon quels beaux thèmes pour la fantaisie de Louis Dantin! Il s'est plu à dessiner des enluminures multicolores, à tracer de fantaisistes arabesques, à broder de souples dentelles autour de petits faits ou de légères intrigues. Sa plume court, allègre; on la devine joyeuse, souvent un tantinet malicieuse, toujours spirituelle, effleurant sans insistance.

Cistus, La Comète, Le Noël de Caroline, récits enlevés où la gaîté, baignée d'émotion, emporte le lecteur. Nous suivons d'un regard attendri les héros et les héroïnes, nous avons hâte de voir la solution de leurs difficultés. Elle se dénouent toujours à notre entière satisfaction. Conçoit-on un conte de Noël qui s'achèverait sur une note de tristesse ou de malheur?

La Messe de Florent Létourneau, conte pétillant d'entrain et de verve, pivote autour d'un audacieux parallèle entre la naissance du Fils de Dieu et la naissance du Fils du... Diable. Je ne chercherai pas querelle à l'auteur puisque son invention diabolique amène la conversion de Florent Létourneau. Du pire, Louis Dantin sait tirer le bien.

Cette parodie... osée de l'Incarnation est l'unique passage du livre susceptible de mettre une rougeur — oh! bien tenue! — sur les fronts de lys.

***

La triste histoire de Li-Hung-Fong, conte en vers, ne saurait passer inaperçue. Je crois ce gènre sans précédent dans les lettres canadiennes. La rime fait ressortir davantage l'originalité de l'œuvre et l'humour à fleur d'émotion du narrateur.

Louis Dantin — avec le poète Emile Coderre, qui hélas! n'a pas encore publié en volume son *Jean Narrache* — acclimate au Canada le vers élidé de Jehan Rictus. Mais chez Dantin, la gracieuse ironie remplace l'invective et l'explosion de rage qui valurent la célébrité à Rictus.

***

La Vie en rêve n'a peut-être pas son équivalent dans la littérature canadienne-française. Louis Dantin, conteur, n'a peut-être pas non plus de rival. Le genre du conte a été peu exploité au Canada. Nous avons quelques recueils de nouvelles à base d'érudition, écrits dans un style impeccable et froid. Cet art un peu placé revèle trop le souci de la littérature, il trahit même la volonté d'écrire correctement coûte que coûte; il manque de ce feu, de cette fluidité subtile qui fait que le lecteur ne perçoit plus l'art, mais se croit en face de la réalité, de la vie. Nous oublions bien des passants; nous n'oublions jamais certains personnages de roman.

Le romancier, le conteur sont les lointains descendants de Merlin l'Enchanteur: ils nous enferment dans les cercles magiques de leurs fictions, nous transportent dans un monde différent, parfois céleste, parfois infernal.

Rien de plus facile pour l'observateur que l'étude des êtres; rien de plus ardu pour le romancier que la création d'un être. C'est imiter l'œuvre du Père. Il s'agit de revêtir une abstraction de chair et d'os; d'insuffler la vie à ce cadavre.

Le romancier a deux cents pages pour réaliser un personnage "vivant"; le conteur, vingt. Un roman, c'est une nouvelle au ralenti. Mais il est plus aisé d'éviter les ornières en allant à pas lents qu'à grande vitesse... La nouvelle, le conte exigent une grande maîtrise de la technique d'écrivain.

Louis Dantin, en publiant *La Vie en rêve*, enrichit notre patrimoine intellectuel; à l'arbre littéraire il greffe un beau et verdoyant rameau.

Encore deux ou trois recueils de contes de même valeur, et Louis Dantin deviendra le Maupassant canadien, un Maupassant enjoué, charmeur, riche de sel gaulois et jamais immoral ou même choquant.

REX DESMARCHAIS

VOIX D'ALASKA

A L'HEURE où les citadins fortunés s'en vont promener leurs loisirs dans la Floride embaumée, ou sur la riante Cote d'Azur, je me paie le luxe d'un voyage magnifique au pays du soleil nocturne. Rien de plus agréable! De ce pas, je file vers la Mission Sainte-Croix située sur les bords du Yukon, fleuve millionnaire qui roule avec insouciance ses pépites d'or; etsi large, que bien rarement l'on peut apercevoir les deux rives à la fois. Songez qu'à son embouchure il mesure encore près d'une lieue de largeur.

Oh! n'allez pas croire que je veuille encore une fois tenter fortune. Non, non. Je me promène en compagnie de la plus charmante créature du bon Dieu, de Mère Marie-Joseph Calasanz, religieuse de Sainte-Anne. Vous ne la connaissez pas? Mais c'est l'une des fondatrices de cette Mission. Pendant dix-sept années, elle continua l'œuvre de son compatriote, Mgr Seighers, belge d'origine, inspirateur de l'évangélisation régulière de cet Extrême Nord, martyr dont le sang a merveilleusement fécondé le champ de son apostolat.

D'origine flamande, Mère Calasanz est Canadienne par 47 années de vie religieuse chez les Sœurs de Sainte-Anne. Le bon Dieu sans doute s'apprête à la naturaliser "Grande Sainte" en son paradis. En attendant de l'invoquer dans nos litanies, écoutons-la nous parler "de cette voix si vivante et si émouvante", comme l'écrivait à Mgr Perrin, l'abbé Pietro Ercole, directeur du Musée missionnaire du Latran, en accusant réception de l'ouvage.

Tout ce que la vaillante Sœur raconte dénote un regard observateur et un esprit cultivé. Elle parle histoire, géographie, astronomie, météorologie; elle parle surtout des Esquimaux, de leur caractère, de leurs moeurs, de leur dégradantes misères; de leurs danses aussi et des gestes d'imitation des bébés ficelés sur le dos de leurs mamans.

Et quelle fidélité de mémoire!... Et quelle facilité d'expression!... A entendre, cette compagne de voyage, on devine qu'en son âme passent des souffles divins: tant de labeurs, tant de souffrances, tant d'immolations, et tant de joie!... Oh! que nous sommes petits à côté des saints! Mais, j'allais oublier: je suis Mn voyage, en voyage de plaisir.

Et la bonne Sœur n'est jamais en peine. Un jour, elle voulait chanter un cantique dont elle n'avait pas l'accompagnement. Un temps deux mouvements; et voilà les strophes adaptées à l'air de la Brabançonne. A partir de ce moment, les mélodies du chant national de la Belgique résonnèrent dans l'humble cabane-chapelle de Sainte-Croix d'Alaska; et la grande patriote exultait.

Continuons notre route jusqu'à Saint-Michel, champ d'apostolat des Pères Jésuites. Là, encore de l'héroïsme à jets continus; et des merveilles à flots pressés.

Une petite halte à la première école de Mère Calasanz: salle de classe, neuf pieds par douze! Dans ce réduit, quarante-six élèves serrés les uns contre les autres, à moitié asphyxiés; mais les Sœurs s'épanouissent. A travers la rude écorce d'ignorance et de misères, ne voient-elles pas la beauté des âmes?

Les yeux se mouillent de douces larmes au récit de la première fête de Noël en Alaska, l'an 1888. Les canti-

(1) *La Vie en Rêve*. Un volume édité à la Librairie d'Action canadienne-française, Montréal.

CALME

Par Paul COZE

IL communie dans le silence. Assis, seul dans son canot d'écorce, il respecte l'immensité.

L'eau du lac reflète les tons froids du ciel, le disque rouge du soleil est pour lui l'œil du Grand Esprit. L'homme et le dieu correspondent à travers ce symbole.

Bas sur l'eau, il n'a devant lui que des lignes horizontales, des plantes, des tons du ciel.

Au-dessus de lui, merveilleusement limpide, s'étend la voûte infinie, elle s'adoucit, se réchauffe vers la terre, passe du bleu froid au vert tendre, au rose carminé jusqu'à un mauve extraordinaire et splendidement mystérieux. Dans cet enrobement nuancé, c'est alors la barre brutale des arbres qui sépare la vision et de nouveau, inversée, la gamme des tons sacrés. Seuls, les nénuphars, dont les fleurs hérissent l'eau, varient l'aspect du paysage.

Maintenant, le Grand Esprit "Wakanda" se pare le visage en guerrier, le soleil devenu rouge de braise éclabousse l'étendue et la réchauffe.

Les têtes des joncs pour s'unir à l'ensemble sont autant de tisons enflammés. L'Indien lentement se lève, offrant son corps nu au bain de lumière. Il étend ses bras, ouvre ses mains comme pour recevoir le don spirituel.

Autour de lui vit la nature sauvage. Parmi les fruits, les nénuphars, les canards, les sarcelles dressent leurs têtes, multiples points d'interrogation. Une poule d'eau passe balançant son bec blanc au bout de sa tête de jais; sur la berge quelques crapauds sifflent, leur appel alternatif troublent les minutes de recueillement. Le vent qui, l'après-midi, agita le lac, est tombé avec l'astre du jour.

Dans l'âme du primitif, quels sentiments s'agitent? A quoi s'arrête sa pensée naissante, si souvent entrainée par le courant irréductible des rêves? Son imagination est tranquille comme l'eau du lac, sa pensée immense comme l'étendue qui l'entoure, et cependant il est sensible à cette ambiance. Sensible jusqu'à l'excès, jusqu'à la magie, jusqu'au sortilège que ses ancêtres inventèrent. Sensible puisqu'il attribue dans la création de ses idées une force mystérieuse aux animaux comme aux plantes. Sensible dans son cœur que les barreaux de la logique rationnelle n'ont pas encore enclavé.

L'homme s'est accroupi. Du fond de son embarcation, il extrait le long tube décoré qui porte le fourneau de pierre rouge. Son calumet orné de piquants de porc-épic, teint avec les ocres du sol ou les poudres des minerais. Il lisse de sa longue main les plumes qu'elle y a fixées, celles du canard symbole de la direction assurée de la vie, celles du pivert, celles d'une multitude de petits oiseaux qui volent bas l'été et transportent chacun un désir humain, celles de l'Aigle enfin, parce qu'il monte le plus haut et qu'il appartient au dieu. Il bourre le foyer des feuilles de tabac écrasées, des feuilles enfumées de l'airelle myrtille. Puis il saisit, entre les pinces d'une branche fendue, une braise incandescente qu'il sort d'un sac de peau; pour la prendre, il a écarté avec soin le fond de mousse et d'amadou, berceau dans lequel il la tenait religieusement.

Alors, les bouffées si claires, si bleues, montent droites dans l'azur, s'y perdent sans que l'œil puisse en suivre l'envol.

Pour l'Indien, cette fumée monte jusqu'au Grand Esprit lui-même. Il a foi dans ce moyen matériel qui emporte dans son émanation toute l'ardeur de sa dévotion. Jamais aucun doute ne lui est venu. Il présente son calumet vers le sol liquide sur lequel il flotte, il l'élève au zénith, le présente avec le même rite aux quatre Vents. Le vent du Nord auprès duquel habitent les mauvais morts, le vent du Sud qui balaye le Paradis, aussi les vents de l'est et de l'Ouest qui vont chercher le soleil, l'accompagnent, le voient naître et mourir.

Alors, dans l'âme de cet homme perdu, dans cette immense solitude, se crée une prière. Il l'improvise comme les besoins lui viennent. Elle lui part du cœur, elle s'échaffaude sans ordre, sans réflexion. Il parle, répétant sans cesse les mêmes suppliques par la magie des mêmes mots. Il croit fermement, dans son âme naïve, que prière et fumée sont de même essence. Il ne distingue nullement l'immense divorce de l'esprit et de la matière. Son intuition naïve le fait appeler à l'aide le feu et l'esprit du feu, ou l'eau avec sa divinité, sans qu'il distingue le fait de l'impossible.

Pour lui, afin de se recueillir ainsi devant la nature, il lui faut, comme elle, revêtir les couleurs d'un couchant, respecter son silence. De même lorsqu'il chasse et qu'il se croit être l'animal chasseur, il est sûr d'avoir mis sa victime à mort lorsque ses incantations néfastes sont terminées.

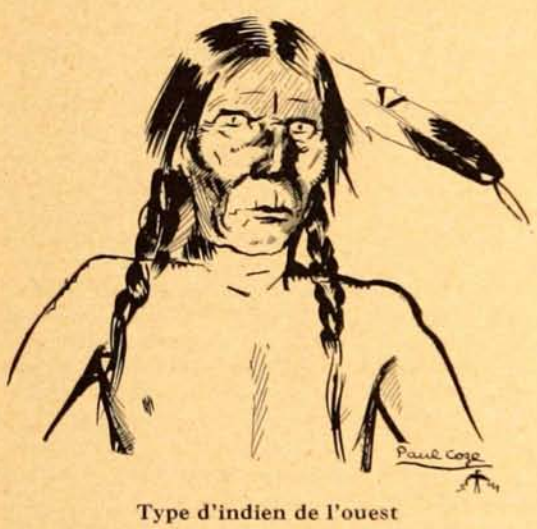
Ce sauvage, ce primitif étrangement loin de nous, qui pour quelques-uns est à la limite de la pensée humaine, pour d'autres à la naissance de l'âme, a déjà découvert confusément quelque chose d'autre, quelque chose dont il sent la présence à ce point de la voir représentée partout, matériellement, dans chaque manifestation de la nature. Il est là sans culture, sans science, dominé par tout ce qui l'entoure, ne dominant encore que bien peu de choses et bien maladroitement ses sens.

Il est là poussé par la mystérieuse puissance de l'intuition.

Alors à gauche du soleil disparu s'allume l'Etoile du soir.



Paul Coze et un chef sioux



Type d'indien de l'ouest

Chargé d'une mission ethnographique par le Muséum de Paris, M. Paul Coze parcourait les provinces de l'Ouest pendant l'été de 1930. C'était son second voyage au Canada. Il a recueilli chez nous les documents les plus précieux concernant les origines et les habitudes des tribus indiennes. Peintre et savant, M. Coze est aussi, romancier de talent à qui ont doit déjà "Wakanda". Il a bien voulu donner en primeur à "La Revue Moderne" les lignes qui suivent et qui sont extraites d'un roman à paraitre, roman dans lequel l'auteur cherchera ce que peut être l'âme de l'Indien et l'étudiera ensuite dans son assimilation actuelle.

QUELQUES LIVRES (Suite)

ques anciens ressuscitent la jeunesse, la famille, les joies du printemps. C'est tout le ciel qui rayonne, enveloppant dans une meme lumière le doux passé, l'austère présent, l'avenir d'éternelle félicité.

Certes, il ne fait pas chaud dans ces régions polaires, ajoute mon admirable cicerone: le thermomètre descend parfois à 56 degrés, et même 57 sous zéro. L'été serait assez agréable; mais les moustiques, dont l'atmosphère est parfois toute dense et bourdonnante, se chargent d'infliger aux pauvres missionnaires une perpétuelle discipline, piquante, sanglante. Et pourtant, toutes ces souffrances n'entament pas la gaieté des religieuses d'Alaska: "L'âme d'un apôtre, dirait Mère Calasanz, doit être comme la surface polie d'un miroir où Dieu fait briller son sourire, afin que l'âme lui renvoie ce sourire d'amour."

Mais je ne pourrais jamais vous relater mon voyage. Procurez-vous donc les "Vois d'Alaska". (1 vol. en vente au Mont Sainte-Anne, Lachine).

En fermant ce livre admirable, enrichi de nombreuses vignettes, vous aurez, comme moi, l'illusion d'une promenade sans égale, réconfortante, édifiante, absolument inoubliable.

Renée des Ormes.

LA VIE DE MICKIEWICZ

L'illustre sculpteur Bourdelle, mort récemment, a représenté Adam Mickiewicz, l'un des deux ou trois plus grands poètes polonais, dans l'attitude du pèlerin en marche: la main gauche levée, un bâton dans la droite, l'ample manteau au vent. Et tel fut bien Mickiewicz qui, suivant l'expression d'un critique d'art, "porta dans tous les pays d'Europe le plaidoyer pour la Pologne".

Né dans la région de Wilno aux confins de la Pologne où le slavisme et la civilisation occidentale se sont disputé les esprits et les corps, le fils d'un modeste avocat de petite noblesse partagea tout jeune les grands espoirs de renaissance que la Pologne avait mis dans le "Corse aux cheveux plats."

Etudiant à l'Université de Wilno que le roi Etienne Bathory fonda à la fin du XVIe siècle et qui fut, de tout temps, l'un des postes avancés pour la défense de la civilisation occidentale, professeur de littérature et d'histoire à Kowno (aujourd'hui capitale de la Lithuanie), compromis dans un complot antirusse, Mickiewicz était condamné à l'exil en 1824. Il ne reverra plus jamais cette patrie qu'il chantera avec les accents les plus pathétiques, en des vers que toute la Pologne a connus et où le sens prophétique du poète annonçait la libération définitive. Il faudra attendre le mois de juillet 1890 pour que la dépouille mortelle d'Adam Mickiewicz reprenne la route du pays natal et soit déposée dans la cathédrale du Wawel à Cracovie, côte à côte avec les rois et les héros. Le vœu du poète était alors exaucé: "Accorde-nous un tombeau dans notre patrie pour nos ossements".

Ce que furent la vie errante de Mickiewicz, son enseignement à Lausanne et au Collège de France, son oeuvre lyrique où dominent *Les Aïeux* et le *Livre des Pèlerins polonais*, quels ont été ses égarements aussi, ses fautes, ses exaltations rachetés par son génie et son patriotisme ardent, Mlle Marie Czapska le dit dans un livre émouvant au possible, édité par la Librairie *Plon*, (collection "Le roman des grandes existences"). L'auteur a su faire revivre admirablement l'un des fils les plus chers de la Pologne martyre, puis ressuscitée. Dans une langue, qui n'est pas la sienne et qu'elle maîtrise pourtant avec un art consommé, c'est toute la première moitié du XIXe siècle qu'elle raconte, époque secouée par le frémissement des peuples épris de liberté. La Pologne a, depuis 1919, repris sa place parmi les Etats. Ceux qui ont étudié l'histoire douloureuse de la noble nation polonaise savent au prix de quels sacrifices la victoire est enfin venue. La lecture du livre de Mlle Czapska, en replaçant devant leur esprits quelques uns des événements dont l'Europe fut le théâtre, au début du XIXe siècle, leur permettra en outre de mieux comprendre le tragique des vies d'exilés et remettra en pleine lumière le grande rôle de cette civilisation rayonnante que la Pologne a mise au service du monde chrétien.

J. B.

CHRONIQUE MUSICALE

Auguste Descarries

LA critique s'est enfin décidée à reconnaître à l'un des nôtres le droit d'être considéré comme un virtuose.

Elle eut trop longtemps deux poids et deux mesures: l'une pour les artistes étrangers, l'autre pour les musiciens canadiens. Cette distinction créait chez nous une sorte d'infériorité: on se permettait de critiquer les étrangers, mais quand il s'agissait de nos compatriotes on semblait vouloir atténuer le blâme pour ne pas décourager, ou bien l'on se lançait dans des dithyrambes dont l'excès même détruisait tout l'effet, ou bien encore on se refusait à regarder l'artiste comme autre chose qu'un élève ou un petit amateur. Il n'est pas étonnant qu'à ce train-là on n'ait eu que des amateurs. Faites croire aux musiciens qu'ils sont des artistes, et, neuf fois sur dix, ils le deviendront, à condition toutefois qu'ils possèdent les moyens requis; dites-leur qu'ils ne sont pas grand'chose et ils le resteront. C'est ce que les Anglais appellent "*inferiority complex*".

Il y a d'ailleurs un symptôme certain de l'importance accordée à un artiste par la critique: la longueur du titre. On commence par écrire "Monsieur A. B.", puis "A. B". tout court, et enfin, pour les très grands musiciens, on laisse tomber le prénom.

Auguste Descarries est donc reconnu comme un virtuose. C'est d'ailleurs un droit qu'il a acquis par la valeur même de ses exécutions. Une série de plusieurs concerts n'ont plus laissé de doutes sur la perfection de sa technique, son sens du rythme, ses connaissances musicales approfondies.

Cela ne signifie pas que, dans chacun de ses récitals, il soit impeccable. La perfection continue est le propre des machines et non des hommes, excepté peut-être Heifetz dont l'infaillibilité est devenue proverbiale. Il faut se garder de juger un musicien d'après quelques faiblesses qui ne sont que temporaires et qui peuvent n'être dues qu'à des circonstances extérieures. Les seuls défauts à peu près irrémédiables seraient un manque absolu de mesure, un sens du rythme inexistant, l'incompréhension totale. Auguste Descarries n'en est heureusement pas affligé.

Son dernier récital était "un peu beaucoup" chargé. Il nous a habitué à des programmes copieux; mais celui-ci comprenait une quinzaine d'oeuvres, parmi les plus ardues de la littérature du piano, plus quelques rappels. La *Fantaisie* et *Fugue* en sol mineur de Bach, arrangée par Liszt, ouvrait le programme et son début s'en est ressenti quelque peu, mais la fugue a reçu une exécution parfaite, aussi bien comme interprétation que comme rythme. On peut en dire autant de la *Sonate* de Beethoven et du *Rondo Brillant* de Weber, d'une difficulté exceptionnelle. J'ai moins aimé Schumann et, quant à Liszt et ses *Murmures des Bois*, ces roulades inépuisables peuvent produire de l'effet, mais ne possèdent pas un attrait réel.

De Chopin, le *Prélude No. 15*, le *Berceuse* et la quatrième *Ballade* ont prouvé qu'on peut posséder beaucoup de mécanisme sans être dénué de sens musical et qu'il n'est pas nécessaire de négliger l'un pour parfaire l'autre. Une technique, qui se joue de toutes les difficultés, est d'ailleurs nécessaire pour rendre parfaitement même les oeuvres les plus faciles. Le *Conte* d'allure militaire de Medtner n'est pas un de ses meilleurs et la paraphrase sur *Rigoletto*, quoiqu'un modèle du genre, est beaucoup plus du clinquant que de la vraie musique.

Au programme—habitude très louable et qui devrait se répandre—des œuvres d'un compositeur canadien, Claude Champagne, dont les *Filigranes* entr'autres sont un joyau délicat. L'insistance de l'auditoire a forcé l'auteur à faire taire sa modestie et à se lever pour remercier.

Ce récital est le premier d'une tournée que fait Auguste Descarries dans la province.

Romain-Octave PELLETIER

Saviez-vous que . . .?

Huit grands orchestres symphoniques donnent régulièrement, à Paris, deux concerts hebdomadaires, depuis octobre jusqu'en mai?

Les salles en sont toujours remplies.

Ceci n'empêche pourtant pas les grandes associations symphoniques étrangères de s'y faire entendre.

Par exemple, en avril, à la salle Pleyel, le *Concertgebouro* d'Amsterdam, sous la direction de l'illustre Mengelberg, donnera deux concerts. En mai, c'est la Philharmonie de Berlin qui jouera deux fois, à l'Opéra. Furtwaengler lui-même dirigera.

***

L'on se plaint souvent que le prix des places, pour les concerts, soit à Montréal trop élevé.

Il n'en est pourtant rien.

A ces concerts du *Concertgebouro*, la location sera de deux cents à vingt francs. Au taux actuel du change, cela fait de huit dollars à quatre-vingt cents.

On peut le prédire, à coup sûr, il ne restera pas un fauteuil libre. Les Parisiens en seront pourtant, pour la seule saison musicale 1930-31, à leur cinq cent dixième soirée du genre, et chacun de ces concerts aura réuni un un public variant, suivant les salles, entre 1500 et 3000 auditeurs.

Les Gens de Lettres recevront . . .

LA grande soirée littéraire et musicale de la section française de l'Association des Auteurs Canadiens aura lieu, comme nous l'avons déjà annoncé, le vendredi 24 avril, à 8 hres 30 dans la salle de la bibliothèque Saint-Sulpice. Cette soirée promet d'être l'un des plus brillants événements de l'année.

Placée sous la présidence de l'honorable Athanase David, secrétaire de la province, la soirée des auteurs fournira au public l'occasion d'entendre quelques uns de nos littérateurs: l'honorable juge Desaulniers, Mlle Jovette-Alice Bernier, MM. Jean Charles Harvey, Robert Choquette et Alfred Desrochers.

La partie musicale du programme comprend l'exécution de chansons françaises, indiennes et esquimaudes, harmonisées par le grand compositeur et pianiste, Alfred Laliberté. Les artistes seront Mlle Germaine LeBel, MM. Lionel Daunais et Emile Boucher.

Les billets, au prix de $1.50, 1.00 et 0.50 sont en vente chez Archambault, rue Sainte Catherine, chez Granger, rue Notre-Dame et chez le secrétaire de l'Association, 111, Chemin Ste Catherine, Outremont.

Si nous ajoutons à cette masse imposante d'auditions musicales, les quatre à cinq récitals quotidiens, les représentations de l'Opéra, de l'Opéra Comique, du Trianon Lyrique, de plusieurs théâtres des Boulevards où l'on fait de l'opérette et de la comédie musicale), du Trocadéro, etc., etc., ne conclurons-nous pas que Montréal est "le monde où l'on s'ennuie!"... et qu'il est urgent de stimuler le goût de la musique chez nous, car...il y a des gens pour se plaindre qu'il y a trop de concerts en notre ville! !

***

Il n'est pas de distractions, de plaisirs, de repos plus sains qu'une audition de bonne musique par de bons artistes.

Félicitons l'Honorable Athanase David de s'intéresser à ces problèmes sanitaires, moraux et éducationels et de contribuer largement à l'expansion de notre art.— "Sanitaires"? Oui, problèmes sanitaires! En effet, si nos hommes d'affaires, nos hommes de profession libérale recherchaient ces heures de détente nerveuse, leur tendance à la neurasthénie s'affaiblirait. Il n'y aurait personne assurément pour s'en plaindre...

***

Chose inouïe dans notre histoire, le Conseil municipal de Montréal lui-même, cette année, se préoccupe de ces problèmes et il vient d'en donner une preuve manifeste avec son octroi au Conservatoire National.

***

L'on peut dire de ce clairvoyant ministre et des conseillers municipaux, favorables à l'instauration du Conservatoire, qu'ils ont mérité de la cause de l'intelligence.

***

Tout est bien qui finit bien: le Conservatoire sera et la Bibliothèque St-Sulpice demeurera.— Voilà une bonne occasion de reconnaître que les musiciens sont de braves gens...

Le 7 mai prochain, à onze heures du soir, au théâtre *Loews'* aura lieu la première représentation de la *Canadian Opera Company*: Roméo et Juliette.

La préparation des choeurs bat son plein; elle a été confiée à M. Claude Champagne.— Notre éminent compatriote Wilfrid Pelletier, chef d'orchestre du *Metropolitan* de New-York, dirigera l'oeuvre de Gounod.

Les rôles de Roméo, de Juliette, de Frère Laurent et de Capulet seront tenus par des artistes de grande renommée: Edward Johnson, Queena Mario, Léon Rothier et Alfredo Gandolfi.

Le succès de cette soirée d'opéra semble par avance assuré. ——— A. D.

Notre rédacteur à la radio

L'historique brasserie-Molson offre, depuis cinq ou six semaines, chaque mardi, entre dix et onze heures, une heure d'émission radiophonique du plus haut intérêt.

Elle a retenu les services de M. J.-J. Gagnier qui dirige un orchestre des plus homogènes. Des artistes de renom se sont en outre fait entendre durant l'heure musicale irradiée du poste CKAC.

Enfin il nous plait de signaler aux lecteurs de "La Revue Moderne" que notre rédacteur en chef, M. Jean Bruchesi, donne, au cours de chaque émission, une causerie de cinq minutes sur un point d'histoire du Canada. Ces émissions de poursuivront jusqu'au 5 mai et reprendront en septembre.

Il convient de féliciter la brasserie Molson d'avoir pris une semblable initiative.

L'Union Musicale de Sherbrooke

Fondée en 1921, cette société ouvrit dès l'année suivante une école gratuite de solfège à laquelle furent rattachés plus tard les cours de solfège des Arts et Métiers et elle continue ainsi l'enseignement de cette branche relevant des écoles du soir. Il y a trois ans, elle adjoignit un cours gratuit de diction française comme complément à l'étude de la musique.

Evidemment la musique vocale étant la plus populaire, en ce qu'elle n'exige pas l'achat d'instruments, l'Union musicale s'y attache davantage, mais ses cours s'adressent à toute la musique en général. Environ 1,000 élèves, tant de Sherbrooke que des environs, ont suivi jusqu'ici les cours gratuits de solfège maintenant dirigés par le Professeur Charles Delvenne, du Conservatoire national.

Afin d'illustrer la matière enseignée et la rendre immédiatement pratique, l'Union musicale de Sherbrooke invite toujours ses élèves à faire l'étude d'une oeuvre de répertoire, et, cette année, en célébration du 10e anniversaire, ils apprennent "*Carmen*" qu'ils donneront en représentation en fin de mai.

De plus, la section diction est depuis quelques mois affiliée à l'Alliance française et les élèves de cette section ainsi que ceux du solfège, ont, en même temps que le public, le privilège d'entendre des conférenciers de choix.

Les conférences des deux premières années sont maintenant en volume sous le titre "Les Soirées Littéraires de l'Union musicale de Sherbrooke", et, il est de l'intention des administrateurs de publier chaque année les conférences à venir.

Et tout cela pour développer le goût de la saine musique et de la saine littérature.

L'Heure Symphonique du Foyer

Le Pacifique Canadien a commencé samedi, 21 février, la radiodiffusion d'une série de dix concerts symphoniques qu'exécute le nouvel Orchestre Symphonique de Montréal, sous la direction de M. Douglas Clarke, doyen de la Faculté de Musique à l'Université McGill et lui-même compositeur distingué. Ces concerts, qui ont déjà suscité les plus élogieux commentaires, sont irradiés de 5.30 heures à 6.30 heures p. m., le samedi, de la Salle Tudor de Montréal, par le poste CKAC et une chaîne de neuf autres postes disséminés dans l'Est du Canada, de Winnipeg à Halifax. Ils sont connus sous le nom d'"Heure Symphonique du Foyer".

Le Service de la Radio du Pacifique Canadien a publié, au sujet de cette superbe série de concerts symphoniques, une très attrayante brochurette contenant les divers programmes, avec commentaires intéressants sur chacune des pièces exécutées, ainsi que des portraits de leurs compositeurs. Elle renferme aussi une grande photo de l'orchestre et un portrait de son conducteur, Douglas Clarke. On y trouve encore divers renseignements sur les activités du Pacifique Canadien dans le domaine de la radiophonie.

Cette brochurette, rédigée en français, sera adressée gratuitement à tous ceux qui en feront la demande au Service de la Radio, Pacifique Canadien, Montréal.

Les commandements du journaliste

CONNAISSEZ-VOUS les quinze commandements du journaliste? . . On ne saurait trop les répéter, les afficher, les publier, ces quinze règles à l'usage de tout apprenti-journaliste ou correspondant de journal, règles qu'il doit apprendre et surtout mettre en pratique à tout instant. Ce sera tout bénéfice, non seulement pour lui, mais pour le journal qui reçoit ses communications. Je vais vous les énumérer:

1o — Ce que tu veux communiquer à un journal, écris-le vite et envoie-le immédiatement, car ce qui est nouveau quand tu l'apprends ne le sera peut-être plus quelques heures après.

2o — Sois court, afin d'économiser le temps des rédacteurs, des compositeurs, des correcteurs et le tien. Aie pour règle fondamentale, celle-ci: des faits, pas de phrases, pas de longues considérations. Il faut être précis, net, savoir écrire en une ligne ce que l'on raconterait en dix.

3o — Abstiens-toi des soulignements: sinon tu causes un inutile travail à la rédaction qui seule peut juger de ce que la typographie doit mettre en relief.

4o — Sois clair. Ecris lisiblement, surtout les noms et les chiffres. Il n'est pas donné à tout le monde de bien écrire, mais tout le monde peut écrire lisiblement.

5o — Répète en marge les noms propres, surtout les noms de localités.

6o — N'emploie jamais les mots "hier" ou "aujourd'hui", mais indique le mois et le jour.

7o — Mets plus de points que de virgules; mais n'oublie aucun des deux. Ne fais pas de longues phrases. Applique-toi à écrire d'un style juste. C'est un défaut un peu général. On affectionne les belles phrases, les longues périodes. On ne se doute pas que le lecteur, à la quatrième ligne, a bien des fois oublié ce qui est écrit à la première.

8o — Ne surcharge jamais un nom, ni un chiffre. Barre le mot impropre et écris le mot juste, soit à côté, soit en marge.

9o — Laisse toujours libre sur le papier une marge de la largeur de deux doigts, afin de conserver une place pour les corrections et pour les additions.

10o — Chose essentielle: N'écris jamais sur les deux côtés du papier. Cent lignes tracées seulement au recto sont rapidement découpées et distribuées à plusieurs compositeurs. Au contraire, écrites sur les deux côtés, elles absorbent le travail d'un compositeur pour un temps appréciable; de sorte qu'il arrive souvent qu'un article ne peut pas trouver place immédiatement et, pour cause de retard, être pris en considération.

11o — Relis toujours l'article avant de l'envoyer. La plupart du temps, tu trouveras quelque chose à corriger. Une phrase, une formule, qui te parut superbe à première vue, ressemble quelquefois à une bêtise en seconde lecture. Telle affirmation est démentie par toi vingt lignes plus bas.

12o — Tout ce que tu écris ou télégraphies, signe-le de ton nom. C'est nécessaire pour que le rédacteur apprécie la valeur de la communication. On jette sommairement au panier les écrits anonymes.

13o — Si tu ne veux pas mettre ton nom sur le manuscrit lui-même, ajoute à celui-ci une feuille à part indiquant que la communication vient de toi . . Il va sans dire que, dans toutes les circonstances, le nom de l'expéditeur restera secret.

14o — Téléphone ou télégraphie les événements importants. Les frais te seront volontiers remboursés.

15o — Envoie les communications non pas à tel ou tel rédacteur qui peut être absent, mais simplement au nom du journal.

Voilà les commandements du journaliste. Point compliqués du tout, ils ne demandent qu'un peu d'attention pour être fidèlement observés.

P. C.

Après diner, dans un coin du vivoir.

Elle — Jean, mon chéri, je suis allée au bureau de placement et j'ai eu la chance de pouvoir retenir deux femmes de chambre.

Lui — Mais nous n'avons les moyens d'en avoir qu'une. Pourquoi deux?

Elle — Je sais, chéri. Mais la première vient demain et l'autre dans quinze jours.

Les Oeufs de Pâques

Par Marc HELYS

IL serait bien dommage que la tradition des oeufs de Pâques disparût, car c'est une des plus anciennes du christianisme. L'oeuf, pour les païens, était le symbole du monde et de l'origine des êtres. Les chrétiens l'adoptèrent, comme ils adoptèrent d'autres symboles dont ils élargissaient, épuraient la signification. Ainsi l'oeuf devint pour eux le symbole de la résurrection du Christ. La coutume de faire bénir des oeufs à l'église le jour de Pâques, et de les distribuer à ses amis, régna pendant les premiers siècles de notre ère. Puis l'idée originaire, la pensée religieuse s'effaça, mais l'habitude demeura de fêter les oeufs dont on avait été privé pendant le carême. Et les oeufs devinrent le symbole populaire de la fin de l'abstinence.

A Paris, au treizième siècle, les clercs de la Basoche, les jeunes gens des quartiers, les étudiants de l'Université s'assemblaient et formaient un cortège. Précédés de bannières, de trompettes, de tambours, ils allaient chanter les Laudes sur le parvis de Notre-Dame et ensuite, à travers les rues, ils faisaient la quête des oeufs.

Chaque pays chrétien célèbre Pâques à sa façon et les oeufs figurent dans toutes ces réjouissances. Dans les provinces méridionales de l'Italie où les anciennes coutumes se perpétuent encore, on voit, le jour de Pâques, à l'heure de la messe, arriver de la campagne des cortèges de femmes vêtues de couleurs éclatantes, et qui portent des corbeilles pleines d'oeufs sur la tête. Droites et fières, elles ont la sûreté de démarche, la dignité d'attitude des canéphores que nous admirons sur les bas-reliefs et les vases antiques. Elles sont escortées de leurs parents et de tous les gens valides de leurs villages qui tiennent à la main des branches vertes et des palmes. Ces processions s'arrêtent devant l'église et, au milieu du large cercle formé par la foule, les porteuses de corbeilles dansent, toujours chargées de leur fardeau. Leurs amis et leurs proches suivent leurs mouvements rythmés d'un oeil anxieux, car on sait que le malheur guette celle qui fera tomber un seul œuf. Mais elles sont si adroites que pareil accident se produit rarement.

Plus on avance vers l'est de l'Europe et plus solennelle est la célébration de la Pâque. Mais plus rigide aussi est le carême d'où les oeufs, le lait, le beurre sont exclus. D'ailleurs, même dans nos pays, Pâques a été d'autant mieux fêté que le carême était plus rigoureux. Sans remonter bien loin, les souvenirs de nos grands-parents nous ont fait connaître des carêmes auxquels les nôtres ne se peuvent comparer, grâce à l'indulgence de l'Eglise. Les carêmes d'il y a cent ans, — et même moins,— avec leur unique repas, la légère collation du soir, le jeûne, la semaine sainte de stricte abstinence, rendaient naturels le festin pascal où l'on se "décarémait".

En Russie, avant le règne de la sauvagerie bolchevique, Pâques était, d'un bout à l'autre de l'empire, la plus grande fête de l'année. Elle mettait en joie l'isba comme le palais. Pauvres et riches en s'abordant échangeaient le salut rituel: "Christ est ressuscité.— Il est vraiment ressuscité". Mais au lieu du baiser de paix des premiers chrétiens, on se bornait à choquer l'un contre l'autre deux des oeufs dont chacun avait, ce jour-là, les poches pleines. Les Balkans orthodoxes observaient les mêmes traditions.

Dans la catholique Pologne, la fête de Pâques était à la fois plus solennelle, plus religieuse, plus intime et plus particulièrement féminine. Qu'elle fût célébrée somptueusement dans les habitations seigneuriales, ou modestement dans les demeures peu fortunées, c'était pour tous la "fête" par excellence; et elle avait partout le même caractère familial et religieux. Mais elle était surtout belle et joyeuse à la campagne.

Les messes dites, les prêtres des paroisses allaient de maison en maison, de la chaumière au château, bénir la table du grand repas pascal, que l'on appelait, pour cette raison, le *Bénit*. Il en est sans doute toujours ainsi: la Pologne libre n'a pas renoncé à ses traditions séculaires. Une de celles-ci voulait que la pièce de résistance du festin fût un cochon de lait rôti, et que les innombrables gâteaux — accompagnement obligé de toute fête en Pologne — eussent été pétris par la mère de famille. C'était une obligation à laquelle nulle Polonaise n'aurait voulu se soustraire. La châtelaine pétrissait et cuisait elle-même, non seulement les gâteaux de sa propre table, mais ceux des tables de ses domestiques et de ses fermiers. Pâques était, pour les dames polonaises, la glorification de leurs talents de ménagères et d'administratrices, de ces talents auxquels la Pologne a dû de ne point mourir. En ce jour de fête restée *nationale*, malgré le démembrement du pays, autour des tables hospitalières, gardienne des traditions de la patrie, la Femme régnait.

Pendant la durée du carême, on avait amassé les oeufs, qu'il était interdit de manger, et le lundi de Pâques, tout châtelain devait offrir un oeuf dur à chacun de ses visiteurs. Il le rompait, en offrait une moitié et mangeait l'autre. Les nobles polonais avaient conservé cette coutume dans l'émigration. La réception du lundi de Pâques à l'hôtel Czartoryski, à Paris, fut longtemps fameuse à cause de ces traditions que l'on continuait d'y observer. Le prince se tenait debout auprès d'une table où des corbeilles pleines d'oeufs étaient placées. Il rompait l'oeuf et en présentait au visiteur une moitié que celui-ci devait manger. Le prince se bornait à effleurer la sienne de ses lèvres.

Au moyen âge, l'habitude s'était déjà répandue de teindre les oeufs en couleur. La mode en vint, dit-on, d'Allemagne. Une châtelaine des pays rhénans aurait eu la première l'idée de peindre des oeufs en rouge et de les semer dans son parc où elle invita les enfants du village à venir les dénicher. Mais on ignore l'époque où commença la mode des oeufs de Pâques artificiels et décorés. Elle régnait à la cour de France dès le dix-septième siècle. Le roi distribuait aux dames des oeufs dorés. Au dix-huitième siècle, ces oeufs devinrent des oeuvres d'art. Lancret et Watteau en peignirent. La bibliothèque de Versailles possède deux oeufs de Pâques peints et décorés qui avaient été offerts à Madame Victoire.

Mais en aucun pays du monde les oeufs de Pâques n'ont atteint à la variété, à la beauté, au luxe qu'ils avaient en Russie. C'était une institution et une industrie nationales. Dans toutes les classes sociales, de l'Empereur au plus humble moujik, les Russes recevaient ou offraient des oeufs en cadeau. Il y en avait de modestes, en bois, peints de sujets rustiques; et il y en avait de superbes, en émail, décorés par les plus fameux artistes. Et il y en avait de splendides en pierres de l'Oural. Il y en avait d'énormes: de la dimension d'un oeuf d'autruche, et plus gros encore! Et aussi d'autres plus petits qu'une noisette, et ces petits oeufs étaient souvent les plus précieux, ceux où les miniaturistes avaient déployé le talent le plus rare.

LE BEAU PARLER

Voici quelques phrases tirées de discours parlementaires. Les auteurs de ces "perles" ne siègent ni à Québec, ni à Ottawa, mais au Palais-Bourbon, à Paris —

"Je vous remercie, monsieur le Ministre, vous m'avez *écouté d'un œil bienveillant*."

"Le *cœur* qui bat sous la blouse de l'ouvrier est souvent aussi vaillant que celui qui *bat sous le haut de forme* du bourgeois."

"Une crise très violente, *mortelle* celle-là, s'est produite; mais *elle n'eut pas de conséquences graves*."

"Je l'ai consulté. Il m'a répondu *affirmativement:* non.

"Vous voulez réglementer la *mort*. Essayez donc. Vous verrez ce *qu'elle vous répondra*."

"Nous ne comprimerons pas *les jeunes cerveaux* dès leurs *premiers pas*."

"Vous leur liez tellement les *bras* qu'ils ne savent plus sur quel *pied* danser."

"Je veux parler des *Iles-sous-le-Vent*, qui sont des régions *au bord de la mer*."

"Le jour est enfin venu où les *cerveaux* des enfants du peuple auront le droit de *s'asseoir* sur les bancs des écoles."

"En 1630, il existait une Bourse de commerce *copiée sur celle d'aujourd'hui*."

"Ces phrases sont coulées en *chair* et en *os* dans le *marbre*."

LA VIE CANADIENNE

L'ABBE GROULX A LA SORBONNE



Le Canada français a pris l'habitude de fréquenter la Sorbonne. Sans parler des quelques compatriotes, prêtres et laïques, qui vont, depuis longtemps déjà, acquérir un peu plus de science au pied des chaires célèbres où professent des maîtres de réputation internationale, des voix de chez nous se font maintenant entendre au cœur même du quartier latin.

A la suite d'une entente qui fut l'œuvre de l'Institut scientifique franco-canadien dont M. Dalbis est le très dévoué président, l'Université de Montréal accueille chaque année plusieurs professeurs français et, tous les deux ans seulement, faute de sujets sans doute, un professeur de notre Université de Montréal monte dans une chaire de la vénérable Sorbonne.

Le premier fut M. Edouard Montpetit, dont la leçon inaugurale prononcée dans le vaste amphithéâtre Richelieu, le 10 mars 1925, a laissé, dans l'âme des auditeurs d'alors, un souvenir ineffaçable. Avec quelle fierté ceux qui, à cette époque heureuse, trop tôt finie, habitaient la rue de la Sorbonne, *le boul Miche* ou la rue Monsieur-le-Prince, avaient lu, sur les murs des sombres édifices, au coin des rues, les grandes affiches où le nom d'Edouard Montpetit apparaissait en lettres de six pouces! Comme les cœurs battaient quand le professeur canadien, un peu pâle, parut à la tribune devant une foule sympathique et curieuse qui emplissait l'amphithéâtre Richelieu! Et de quels applaudissements n'avons-nous pas salué, ce mardi-là et tous les mardis qui suivirent jusqu'au début de mai, la voix chaude et la haute pensée de notre magnifique compatriote!

Puis, deux ans plus tard, un vendredi de février, dans l'amphithéâtre Descartes, quelques centaines de personnes applaudissaient le chanoine Emile Chartier, vice-recteur de l'Université de Montréal, venu lui aussi en Sorbonne pour faire connaître son pays, pour exposer la genèse et les développements de la pensée canadienne, y recueillant des lauriers et provoquant l'enthousiasme de ses fidèles auditeurs. Là encore, bienfaisante et réconfortante leçon de fierté donnée par l'un des tout premiers pédagogues du Canada.

En 1928, poursuivant l'heureuse tradition, l'honorable Rodolphe Lemieux entrait à la Sorbonne pour dire avec éloquence ce qu'avait été l'évolution politique du Canada. Chargé d'honneurs et d'éloges mérités, M. Lemieux sut intéresser jusqu'au bout un public qui emplissait l'amphithéâtre baptisé du nom du philosophe Louis Liard.

Et voilà que nous arrive l'écho des cinq conférences données à la Sorbonne par M. l'abbé Lionel Groulx, professeur d'histoire du Canada à l'Université de Montréal. Historien qui s'est, comme l'écrivait M. Firmin Roz dans *Figaro*, attribué la mission de "donner aux Canadiens français une conscience plus profonde de leur personnalité nationale, en vue de soutenir leurs instincts de race et de fortifier leur volonté de vivre", M. l'abbé Groulx est une des personnalités les plus remarquables de notre pays. Il est l'un de nos maîtres dont nous n'avons pas toujours, hélas! suivi l'enseignement, l'un des esprits les plus brillants et solides à la fois qu'ait produits notre jeune Canada et que les générations de l'avenir, à défaut de celles d'aujourd'hui, mettront à la première place.

A diverses reprises, chez nous, on a reproché à M. l'abbé Groulx de ne pas être un historien impartial et de faire servir l'histoire à la tâche primordiale qu'il s'était donnée. Relisons ce qu'écrit à ce sujet M. Firmin Roz: "A côté d'une histoire purement scientifique et objective, n'y a-t-il pas place pour une autre mise en œuvre de la matière historique, pour une conception de l'histoire la mettant au service de cette volonté de vivre qui n'est pas seulement un droit des peuples, mais un devoir"? M. Roz a raison; M. l'abbé Groulx aussi, dont l'œuvre tout entière, qu'il s'agisse des travaux historiques ou des travaux purement littéraires, est au service de notre survivance.

Quoi qu'il en soit, la salle Louis-Liard, où il nous fut donné déjà, en présence de Georges Clemenceau, d'assister à la soutenance de thèse de l'ancien préfet de police Andrieux, alors presque octogénaire, a retenti des acclamations dont un auditoire nombreux a salué la "forte pensée de l'historien" et le "talent de l'orateur". Pour ce public parisien qui ne se laisse pas conquérir facilement, surtout à la Sorbonne, M. l'abbé Groulx, rentré à Montréal le 20 mars, a refait l'histoire de l'enseignement français au Canada. Il s'est également fait entendre à l'Institut catholique, à Lille et à Lyon, éloquent porte-parole des siens.

ENCORE M. ANDERSON!

Décidément, M. Anderson, premier ministre de la Saskatchewan, tient à passer pour l'un des personnages les plus fanatiques de notre pays et prend place à côté des Hocken, Edwards, Sam Hughes, Norris, et quelques autres du même calibre. A peine arrivé au pouvoir, subitement devenu l'esclave des orangistes et des francs-maçons qui contribuèrent à l'élire, M. Anderson s'empressa de supprimer, dans les écoles de sa province, tout insigne et tout costume religieux. Politicien borné et mauvais Canadien, le premier ministre conservateur violait ainsi l'esprit, sinon la lettre, du pacte fédéral de 1867 accepté par la Saskatchewan en 1905. De plus, par son geste inutile et imbécile, M. Anderson devient un fauteur de désordre dans un pays qui a immense besoin d'union, où l'harmonie et la véritable bonne entente entre les deux races sont indispensables à son progrès.

Lorsque la loi stupide de 1930, rédigée et présentée par les conservateurs de la Saskatchewan, interdit le port du costume et la présence d'emblèmes religieux dans les écoles publiques, i. e. celles de la majorité locale, il était à prévoir que l'étroitesse d'esprit et le fanatisme de M. Anderson ne s'arrêteraient pas là. Une dépêche de Moose Jaw nous apprenait récemment que le premier ministre conservateur allait s'en prendre cette fois à la langue française. Encore un autre bonhomme qui ferait bien de sortir de son pays pour se rendre compte de l'utilité du français, de méditer tout au moins les paroles élogieuses prononcées ces temps derniers, à la louange des Canadiens français, par le premier ministre de l'Ontario et par sir William Mullock.

Si la dépêche de Moose Jaw dit vrai, le "mange-canayen" Anderson se propose de présenter, pendant la prochaine session de la législature, un amendement à la loi scolaire pour abolir l'usage de la langue française dans les écoles publiques. Après ce que M. Anderson appelait un simple mesure disciplinaire, après l'enquête dont fut chargé le procureur-général pour savoir s'il n'y aurait pas deux langues officielles dans la Saskatchewan, voici venir la loi qui supprimera l'enseignement du français dans les écoles publiques. Demain, si M. Anderson reste libre d'agir, si ses amis conservateurs ne le mettent eux-mêmes à la raison, ce sera le tour de l'enseignement du français en général, avant qu'on en vienne à interdire de parler la langue des premiers colons de ce pays.

Il n'y a pas longtemps que le colonel Bovey, l'un de nos bons amis et admirateurs, décrivait à ses auditeurs de l'Ouest la tolérance et l'esprit de justice des Canadiens français du Québec, sources de concorde et d'harmonie dans une province où il ne s'est jamais produit aucun conflit scolaire. A la vérité, M. Anderson a les deux oreilles bouchées à tout ce qui vient du Québec. Il devrait pourtant savoir que d'autres, avant lui, ont tenté sans succès de nous brimer. En fin de compte, ce n'est pas nous qui étions les vaincus. Et puis, comme M. Anderson va bien servir la cause des conservateurs de cette province qui tiennent, à Ottawa, la balance du pouvoir!



Le nouveau gouverneur général du Canada le comte de Bessborough et la comtesse qui est la fille d'un financier parisien.

UN HONNEUR POUR M. LE CHANOINE CHARTIER

Le vice-recteur de l'Université de Montréal, M. le chanoine Emile Chartier, qui est en même temps l'un de nos éducateurs les plus distingués et justement renommés, vient d'être l'objet d'une belle distinction française.

Une heureuse tradition, datant de l'épiscopat de Mgr Bourget, veut qu'un chanoine de Montréal porte aussi le titre de chanoine honoraire de Chartres, et vice-versa. Le chanoine Cousineau, qui savait si bien se souvenir, étant mort brusquement, le vice-recteur de l'Université a recueilli le canonicat honoraire de Chartres qui est l'un de ces multiples liens par lesquels la France chrétienne reste unie au Canada français. Il convient de féliciter le nouveau titulaire qui possède déjà plusieurs titres à l'admiration de ses compatriotes.

Qu'on nous permette toutefois de signaler un oubli des journaux. Chartres,—"sage avec une passion intense", disait Rodin, qui saluait en elle l'œuvre maîtresse des ancêtres,— possède un autre chanoine honoraire canadien: c'est l'archevêque de Montréal...

OU SONT LES NOTRES?

Dans son bel article, que publiait *La Revue Moderne* du mois de mars, M. Roger Brossard signalait "les bonnes dispositions de sir Henry Thornton" à notre égard. Il est grand temps, en effet, que nous recevions notre juste part, et que nous prenions les bons moyens de l'avoir, dans ce que M. Brossard appelle "le domaine administratif et technique de nos grandes compagnies". Si, de ce côté, on nous traite plutôt comme des inférieurs, des *minus habentes*, il est fort possible que ce soit en partie, mais en partie seulement, de notre faute. Il n'en va pas de même lorsqu'il s'agit de fonctions relevant de l'administration fédérale où nous avons le droit absolu d'être traités avec justice en proportion de notre nombre et du rôle que nous avons joué dans ce pays.

Nos lecteurs savent qu'il a fallu batailler ferme pour qu'un des nôtres fût nommé président de la Commission du Port dans la deuxième ou troisième ville française du monde. Et encore, n'avons-nous pas la majorité dans cette commission.

Une Exposition internationale se tient présentement à Buenos-Ayres. Le gouvernement du Canada y a envoyé un professeur d'une de nos universités pour y parler du Canada. C'est un anglophone. Le représentant officiel de notre pays est sir George Perley, et il n'y a pas un seul Canadien français parmi les hommes de la Police à cheval. Notre province française elle-même n'a pas cru faire mieux que de déléguer l'honorable Frank Carrell.

Il y aura prochainement à Rome une Conférence internationale du blé. Là encore, la délégation canadienne ne comprendra que des anglophones. A la Conférence impériale de Londres, en octobre et novembre derniers, sur une vingtaine de membres, figurait un seul Canadien français. Et il serait très facile d'allonger la liste des nominations, représentations, délégations etc., où l'on nous donne toujours les petits morceaux et la dernière place. Que serait-ce si, contrairement à ce qu'ont donné les résultats des élections de juillet 1930, le bloc conservateur du Québec ne tenait, au fond, la balance du pouvoir?

JEAN-BAPTISTE

ROMAN COMPLET

Par Guy d'AVELINE

LE BARON D'OMBRE

(LE MONSTRE)

Reproduction autorisée par la Société des Gens de Lettres

I

L'EPAVE HUMAINE

Dans une des chapelles latérales de l'église Sainte-Clotilde, l'abbé Lantin, premier vicaire, achevait sa messe quotidienne.

Il était de bonne heure encore; huit heures venaient de sonner au grand cadran, et le sacristain éteignait une à une la tremblante lumière des cierges. Peu à peu les fidèles quittaient l'église, les chaises se vidaient; à peine ça et là de pieuses femmes s'attardaient encore à prier.

A l'écart, agenouillée sur le prie-dieu, toute mince et triste dans ses vêtements noirs, une jeune fille pleurait.

Les mains gantées cachaient le visage, et sous le long voile de crêpe qui l'enveloppait comme d'un linceul tissé de larmes et de tristesse, elle apparaissait telle la statue de la Douleur.

Un instant elle leva la tête, et ses yeux meurtris allèrent en un regard de détresse vers le crucifix de l'autel dont les bras étendus sur la croix brillante semblaient appeler à Lui ce cœur qui souffrait et l'implorait.

Le silence recueilli de l'église, l'atmosphère embuée de la fumée légère des cierges éteints, le parfum insaisissable et doux d'une flottante odeur d'encens, peu à peu enveloppaient sa peine d'un engourdissement auquel elle ne résistait pas. Une vague espérance lui montait au cœur.

Le soleil au travers des vitraux de couleur, filtrait sa lumière et mettait sur les murs des rosaces de rubis, des croix gemmées, des portiques de turquoises et de topazes, tandis que dans sa robe de ciel, brodée d'étoiles, et sous son nimbe d'or, la Vierge souriait, les mains jointes, sur l'autel paré de fleurs.

Le sacristain s'éloignait, la jeune fille lui fit signe de s'approcher:

— L'abbé Lantin peut-il me recevoir à la sacristie quelques instants?

L'homme salua:

— Il vous attendait hier et sans doute vous a-t-il aperçue ce matin. Je vais m'informer.

Il revint au bout d'un moment:

— Si Mademoiselle de Ferrières veut me suivre.

La jeune fille se leva et sortit sans parler. Au seuil de la sacristie l'abbé Lantin l'attendait.

— Entrer, dit-il, ouvrant laporte de son cabinet et s'effaçant pour la laisser pénétrer.

Elle s'assit avec lassitude, laissa le long de la robe noire retomber ses mains, respira avec force, puis d'un geste élégant releva sur le toquet de crèpe le long voile de deuil.

Le plus adorable visage de femme apparut alors, encadré par les bandeaux d'or pâle dont une fine mousse blonde montait au bord du chapeau. Le front était d'une blancheur et d'une pureté de vierge de vitrail et les yeux immenses d'un vert sombre avaient toute l'attirance, le charme, la beauté et la profondeur de l'océan dont ils avaient aussi la couleur. Le nez finement dessiné sentait la race et la bouche rose, malgré le pli amer qui abaissait les commissures, était d'une ligne admirable.

— Eh bien! mon enfant, avez-vous trouvé quelque chose? demanda l'abbé Lantin dont le visage vénérable sous les cheveux blancs, fut soudain empreint de mélancolie.

Des larmes jaillirent des yeux de la jeune fille; elle joignit ses mains en geste de désespoir, lasse de vivre, sentant l'amertume de cette vie qui s'ouvrait pour elle montreuse de larmes, et sans horizon.

— Hélas! J'ai cherché, je vous ai écouté... mais partout... c'est la même chose...

Elle rougit sous sa pâleur et ajouta plus bas:

— J'ai le plus grand désir de travailler, de trouver une situation, mais... ce n'est pas du travail qu'on m'offre.

— Pauvre enfant... Cependant vous m'aviez l'autre jour parlé de peinture sur éventails et ivoires.

— Oui, des miniatures. J'avais fondé de vaines espérances sur cette occupation artistique et bien rétribuée. Au bout de deux semaines je dus y renoncer... Les sollicitations d'un des chefs me faisaient monter le rouge au visage; un matin comme je cherchais à l'éviter, il vint à moi me donnant à choisir, entre la richesse par lui... et Dieu sait à quel prix... ou la misère, Hélas!

Le roman de mai

L'INTRUSE

Par Marcel IDIERS

Après avoir refusé son consentement au mariage de son fils avec une étudiante sans dot, le père de Pierre repousse toute tentative de réconciliation de la part des jeunes époux.

Sans appui financier en face de la lutte pour la vie, Pierre accepte une position éloignée qui l'oblige à se séparer de sa femme. Courageuse dans cette épreuve, sa belle volonté soutenue par son grand amour, l'héroïne, dans le rôle touchant d'infirmière, pénètre jusqu'au coeur de l'ennemi, se cuirasse contre les difficultés, et pour démasquer les intrigues d'un méchant cousin de son mari, elle tend au fourbe un piège auquel il se laisse prendre. Des scènes émouvantes dégagent la force de l'amour qui guide l'héroïne . . . jusqu'au bonheur.

— Vous avez refusé? interrompit vivement le prêtre.

— Vous n'en doutez pas, Monsieur l'abbé. J'avais aussi essayé d'avoir des copies de manuscrits, et d'une adresse trouvée au hasard d'un journal, je connus un homme politique assez en vue, le député Maurice Lembas dont l'instruction (vous n'ignorez pas cela) laisse beaucoup à désirer.

— En effet, je connais même son professeur de français. Le malheureux ignore la langue de son pays, et cependant, ô ironie des choses, il en est un des représentants, se piquant même d'être auteur d'importants ouvrages et travaux de réformes!

— C'était justement pour cela qu'il désirait un copiste et correcteur. J'apportais au bout de quelques jours d'un travail opiniâtre la première partie d'un livre dont il n'avait pas encore trouvé le titre.

Elle sourit un peu à ce souvenir, et ce fut à travers ses larmes comme un rayon de soleil après la pluie.

— Il le paya royalement, j'espère, reprit l'abbé. Ou plutôt pour employer le langage qui sied à son opinion, il vous offrit un prix "républicain".

— Il m'offrit... Oh! j'en tremble de honte!... Il m'offrit une villa aux environs de Paris... Et cela en des termes dont la grossièreté me révolta. La fin, vous devinez; je rentrai chez moi désespérée, souhaitant la mort presque, car la perspective de la misère m'épouvante, je ne suis pas née pour la connaître, et mon nom comme mon éducation ne peuvent me la faire envisager sans effroi.

— Mais, n'avez-vous vraiment aucune ressource?

— Aucune.

— Cependant Madame de Ferrières avait, je le croyais, une petite rente.

— En effet, mais cette rente était viagère.

— Oh!

— Vous savez, n'est-ce pas, par les confidences de ma mère que le marquis avait perdu plusieurs millions dans des spéculations malheureuses.

— Je sais, en effet, qu'il aimait, comme un vrai grand seigneur qu'il était, à construire... à bâtir usines et forges... à partir au loin à la recherche de quelque illusoire mine d'or... Je sais aussi tout le dévouement de la marquise de Ferrières qui se sépara de ses bijoux de famille, pour le sauver d'une ruine imminente dont la peur d'un déshonneur probable le conduisit à la tombe.

— Pauvre père! Il avait rêvé pour moi trône et fortune, et je ne puis lui en vouloir de m'avoir rendue pauvre; c'est son amour aveugle pour sa fille bien aimée qui le fit ainsi jouer avec ses millions. Il en croyait la source inépuisable.

— C'est après sa mort que vous êtes venues, Madame votre mère et vous, habiter Paris tout à fait?

— Il le fallait bien. Notre beau château du Dauphiné était vendu, c'est grâce à cela que ma mère put vivre non pas dans le luxe passé, nous ne devions plus le connaître, mais tout au moins d'une aisance relative. Maintenant il ne me reste rien. J'avais espéré trouver ici une situation honorable qui m'eut permis de vivre. Jusqu'à présent rien ne s'est présenté comme vous voyez.

— Ne perdez pas courage mon enfant.

— Oh! je n'espère rien. Je ne puis étant donné le nom que je porte, faire n'importe quoi, et mon éducation m'oblige à ne pas prendre non plus un emploi qui me soit une humiliation. Je ne saurais être institutrice; toujours en butte aux vexations des domestiques, aux caprices d'enfants souvent méchants, traitée en salariée par les maîtres qui peut-être ne seraient que des parvenus! Que voulez-vous que je fasse? Je n'ai devant moi que le désespoir.

— Ce n'est pas un remède. Soyez vaillante comme la marquise de Ferrières et portez dignement le nom de votre père. Mon enfant, l'épreuve n'a qu'un temps, et tôt ou tard la joie a son heure.

J'avais pensé pour vous à une situation de secrétaire, mais... je crains de vous froisser... ce que vous m'avez dit à l'instant sur l'institutrice, dans une famille de gens quelconques, me fait craindre de chercher.

— Oh! des gens quelconques n'ont guère besoin de secrétaire; c'est un luxe que seuls les intelligents peuvent se donner. Je vous en prie, Monsieur l'abbé, je fais bon marché de ma fierté, même de mon nom, je serai tout simplement Eliane Ferrières,... vous m'en garderez le secret!... Mais de grâce, trouvez-moi quelque occupation qui me sauve à la fois du désespoir, du déshonneur et de la misère! Secrétaire, lectrice... ce que vous voudrez... Je...

— Lectrice!... interrompit joyeusement l'abbé, mais attendez, j'ai ce qu'il vous faut... Pourquoi n'ai-je pas pensé à cela plus tôt... seulement... vous refuserez peut-être...?

— Pourquoi?

— Il faut quitter Paris et partir au fond de la Bretagne dans un château de mystère et de silence.

— Partir! tant mieux! Oh! tant mieux! La solitude plaira à la tristesse de ma vie et de mes pensées. Chez qui donc irai-je?

— Chez la baronne de Kermoven. Ce nom ne vous dit rien?

— Non.

— Je m'en réjouis et voici pourquoi. Un drame de famille est venu troubler la quiétude de ce château; je suis lié par un secret et ne puis tout vous dire. Sachez seulement que la baronne est une âme exquise et que vous serez heureuse auprès d'elle. La vie sera triste pour vous si jeune, mais il faut parer au plus pressé. La fille de la baronne, Yvette, vous paraîtra bizarre et fantasque, n'y prenez pas garde, au fond c'est un excellent cœur. Je suis heureux que vous ignoriez le nom de Kermoven, et l'affreux malheur qui fut le partage du jeune baron Pierre de Kermoven, le fils unique et l'héritier du nom.

— Il est mort?

L'abbé ne répondit pas, mais un soupir fit trembler sa lèvre; Eliane pensa qu'en effet la baronne pleurait son enfant.

— Je vous demande, reprit-il, de demeurer dans ce château, à l'écart de tout ce qui s'y passe; il y va de votre avenir. Ce qui pourrait vous paraître mystérieux, ne cherchez pas à le connaître. Aucune question, jamais aucune remarque. A ce prix, je puis vous assurer que la baronne vous aimera et appréciera la noblesse de votre âme.

— Mon Dieu! soupira Eliane. Est-ce vrai, je puis espérer?

— Vous pouvez même commencer vos préparatifs mon enfant. La baronne que je connais fort bien habitait autrefois Paris, en hiver, mais... depuis... le malheur, elle a fermé son hôtel de la rue Saint-Dominique et vit dans la retraite la plus absolue, à Kermoven. Dernièrement, voulant rompre un peu la tristesse au milieu de laquelle elle vit, je lui conseillai une lectrice, elle me répondit d'en trouver une convenable et discrète dont les questions ne toucheraient jamais à la plaie saignante de son cœur.

Il sourit, écarta ses bras dont les manches du surplis léger semblaient d'immenses ailes palpitantes:

— La voilà trouvée la lectrice incomparable.

Puis se levant, il reconduisit la jeune fille dont le visage se colorait d'une joie intérieure.

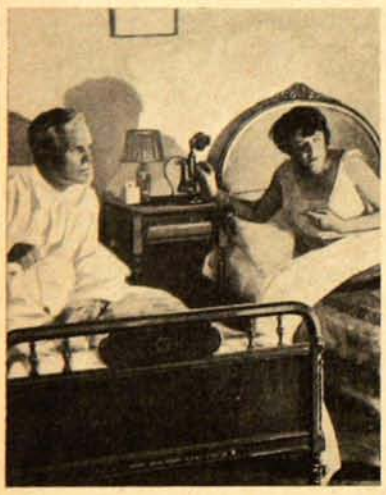
— Allons, mon enfant! Levez la tête et prenez courage, les larmes sont finies pour vous maintenant. Je vais annoncer à la baronne l'arrivée d'Eliane Ferrières.

III

VERS L'INCONNU

Comme Paris sembla beau à la jeune fille, quand elle quitta l'église! Le soleil lui parut plus radieux et plus gai, aussi voulut-elle suivre les quais, admirer la Seine toute claire de lumière, toute vivante de nombreux bateaux dont le sillage argenté était su[illegible]au du fleuve comme un immense ru[illegible]iroitant.

Plus qu'une commodité



CE BRUIT au milieu de la nuit, avec les visions de terreur qu'il évoque. Supposons que le téléphone — votre seul moyen de communication avec l'extérieur — est en bas! Dans la zone du danger! Mais s'il était à votre portée, près de votre lit — comme vous vous trouveriez bien de la protection que vous assure un poste supplémentaire.

La conception moderne c'est d'avoir des fiches dans chaque chambre afin de pouvoir transporter votre poste supplémentaire partout. Le coût n'est pas élevé. Communiquez avec notre bureau d'affaires ou demandez à tout employé de la Compagnie Bell de prendre votre commande.

The Bell Telephone Company of Canada.

THE BELL TELEPHONE COMPANY OF CANADA — LOCAL LONG DISTANCE TELEPHONE

LE BARON D'OMBRE

Elles croisa des marchandes dont la petite voiture était jonchée de roses et toute parfumée de l'odeur pénétrante des lilas, de la senteur subtile des jacinthes pâles dont les clochettes multicolores faisaient de jolies taches soyeuses sur la verdure.

Eliane ne put résister au désir de prendre une botte de roses, il lui semblait que ces fleurs étaient nées pour partager sa joie.

Et puis à la dernière visite qu'elle irait faire dans ce somptueux et tranquille Père-Lachaise, auprès du caveau familial où dormait du dernier sommeil le turbulent marquis de Ferrières; où se reposait enfin l'âme inquiète et meurtrie de sa mère; là sur cette dalle où le blason mettait ses *merlettes sur champ de sinople*, elle déposerait ces roses, elle jetterait ces fleurs épanouies toutes fraîches du matin, en y mêlant avec l'ardeur de sa prière, les larmes de la séparation et de la solitude, aussi les larmes de la joie nouvelle qui venait éclore en son cœur.

Oh! ce retour vers la modeste habitation, comme il lui tardait d'arriver!

D'ailleurs, rien ne la retenait dans cet immense Paris où les plus cruelles désillusions l'avaient meurtrie et blessée.

Eliane repassa dans sa pensée toute la vie de luxe et de gaspillage qu'avait jadis connue son adolescence; puis, peu à peu, défilèrent devant ses yeux, comme une lugubre et pénible vision, les revers successifs, la ruine, le vaste hôtel de famille déserté et vendu... le beau manoir du Dauphiné où les Ferrières depuis un temps immémorial naissaient et mourraient... la maladie du marquis... la mort de sa mère!...

Hélas! une autre image venait (amère ironie) frapper son cœur si endolori déjà, son pauvre cœur de jeune fille aimante et sincère dont toute la pure tendresse était allée vers cet être de perfidie et d'égoïsme qui se nommait Jacques Belleuse.

Avait-elle été sotte de croire à ses serments, de se réjouir d'être choisie par lui entre toutes!

Naïve!

C'était l'appât de la dot princière en laquelle il croyait, qui avait décidé le jeune viveur à demander au marquis la main de sa fille.

Le bonheur fut de courte durée. Jacques, un beau matin, sentant la ruine proche, rendit la parole donnée, sous un prétexte quelconque, laissant la douce enfant plongée dans le désespoir affreux, jusqu'à ce que la trahison du déloyal lui fut révélée. La voix des journaux lui apprenait deux mois après cette retraite honteuse, l'annonce du mariage avec une jeune héritière de Bretagne.

Elle souffrit, certes, non pas tant de la rupture, mais du choix qu'avait fait son cœur. Elle avait honte de l'avoir aimé, honte de s'être laissée égarer si loin, si bas!...

Où était-il maintenant, ce Jacques Belleuse, ce coureur de dot? Peu lui importait! Il n'était plus rien dans sa vie et si le hasard des rencontres les mettait en présence, elle le mépriserait trop pour seulement lui accorder un regard.

Enfin! Dieu avait eu pitié! Elle partirait là-bas, dans cette Bretagne poétique et belle où le calme des landes plairait à son âme mélancolique; où, dans un coin de ce château de Kermoven, elle se ferait une vie de repos et d'études.

Les quelques jours qui suivirent passèrent en visites indispensables, en achats modestes qui allégèrent sa bourse déjà fort entamée par le billet de voyage. Mais n'allait-elle pas au port maintenant? Et depuis qu'elle possédait un mot de la baronne l'engageant à venir au plus tôt, voilà qu'elle devenait gaspilleuse à son tour et qu'un peu de sang paternel bouillonnait en elle.

La modeste botte de roses n'avait pas suffi pour les chers siens et c'était tout un parterre de fleurs qu'elle avait déposé sur la dalle froide du caveau.

C'était aussi le désir d'avoir un autre chapeau de crêpe plus frais et de façon plus nouvelle, une autre toilette un peu moins sombre, robe à petits damiers blancs et noirs pour *les grands jours* enfin une grande cape grise pour le voyage et les mauvais temps.

C'était du *gaspillage* modique, mais Eliane pensait en voyant les paquets et les cartons:

— Que de folies!

Le jour du départ, elle était réveillée et levée avec l'aube, et comme pour ne lui laisser aucun regret de quitter Paris, une pluie fine et agaçante tombait à petit bruit sur les vitres et les toits de zinc; le ciel d'un gris terne s'tendait à l'infini sur la capitale; c'était un de ces tristes jours où Paris même semble ennuyeux et vilain.

Elle choisit son compartiment, s'informa de quelques renseignements et ne fut heureuse qu'en entendant le sifflet du train et le *Fuh!... Fuh!... in crescendo* de la locomotive.

Vers l'après-midi elle prit une légère collation avant d'arriver à Rennes où elle devait prendre un petit train d'intérêt local, admira la campagne, la lande en fleurs, les champs de genêts, qu'un rayon de soleil dorait plus encore...

Cette Bretagne lui plaisait! Paysage triste et doux comme son cœur, il lui semblait être là comme chez elle, dans un pays si conforme à ses impressions, sur une terre de loyauté et d'honneur (telle son âme!)

A Rennes, elle dût attendre la correspondance et s'assit sur le quai, son petit bagage à côté d'elle. Le cœur un peu serré elle pensa que dans une heure environ, elle serait à Kermoven, la voiture du château l'attendrait pour la conduire, ainsi que la baronne l'en avait avertie.

Le petit train n'avait qu'un compartiment de première, et des troisièmes. La promiscuité souvent désagréable de ces dernières lui coûtait, quant à payer un surplus, il n'y fallait pas songer, la petite bourse était devenue si légère!

— Où allez-vous? questionna le conducteur.

— A Kermoven.

— Ah! c'est vous alors qu'on attend, fit-il, d'un air entendu. Eh! par Saint-Yves, montez en première... la baronne est si bonne au malheureux monde!... Puis vous serez en compagnie... Monsieur Le Gaël nous revient de ses tournées en Orient... Allons montez!... Bon voyage la compagnie!

Elle n'écoutait guère le trop loquace employé, mais le remercia d'un sourire et s'installa dans l'unique première.

Un homme d'une quarantaine d'années s'inclina quand elle monta, puis reprit sa lecture; en face de lui une fillette de treize ans très brune, aux longs yeux d'amande s'amusait des croquis d'un album de Sem; elle tourna légèrement la tête vers Eliane, l'examina un instant parût s'attendrir de ses vêtements de deuil et de la mélancolie de ses traits, puis le silence plana sur les trois voyageurs.

— Père! dit au bout d'un instant la fillette, sommes-nous loin encore?

— Non, mon enfant, nous descendrons après Kermoven.

— C'est que... ce train est si fatigant... ce balancement continu... cette lenteur...

Il sourit en la regardant:

— Ma pauvre Sélima, où est le temps où tu voyageais à dos de chameau?...

— C'est vrai, père! Mais nous étions en Mésopotamie, loin du confort et du progrès. Depuis, j'ai traversé l'Europe, je me suis habituée à aimer le bien-être et surtout la rapidité des trains de luxe... Oh! vois-tu, père, c'est une griserie, une ivresse de vertige... on se sent emporté à travers l'espace... Oh! nos voyages de dix jours pour aller moins loin que de Paris à Rennes!...

Elle rêva un peu, ses grands yeux noirs sondant l'horizon. Sans doute, plus vite que le rapide, sa pensée l'emportait vers cet Orient où elle était née; vers cet Orient qu'elle avait quitté et que le ciel de Bretagne malgré sa mélancolique beauté, ne pourrait lui rappeler!

Eliane écoutait ce verbiage de l'enfant. C'était sans doute là ce Monsieur Le Gaël dont avait parlé le conducteur. Elle remarquait la noblesse triste de ses traits, ses cheveux déjà grisonnants que des peines multiples avaient peut-être prématurément blanchis. Son teint s'était bronzé sous l'ardent soleil d'Asie, mais la clarté sombre de ses yeux noirs était douce et prenante comme une lumière tamisée.

Elle observait le voyageur, seulement pour passer le temps, et comme on fait d'habitude vis-à-vis de ses compagnons de route. Il ne l'intéressait pas autrement; qui sait même si elle le reverrait!

— Kermoven! cria soudain le chef de station pendant que le train stoppait. C'est ici Mademoiselle, ajouta-t-il ouvrant la portière et s'adressant à Eliane. C'est vous n'est-ce pas que Madame la baronne envoie chercher!

La jeune fille descendit sans trop s'étonner d'être ainsi connue d'avance: dans les petits endroits, la nouvelle la plus insignifiante prend des proportions gigantesques et se propage avec une rapidité qui tient du prodige.

Un breton qui gardait malgré son costume national un "air de bonne maison" s'approcha d'Eliane:

— Mademoiselle Ferrières, sans doute?

— C'est moi, dit-elle.

— La voiture attend Mademoiselle, ajouta-t-il, la précédant vers un landeau fermé.

Elle y monta un peu inquiète et troublée, tant de pensées l'agitaient.

Serait-elle heureuse? L'aimerait-on? La garderait-on surtout, elle, pauvre oiseau sans nid... pauvre fleur jetée dans l'orage de la vie... pauvre âme en détresse à qui il ne manquait pour être heureuse qu'un peu d'affection, un gîte modeste avec un coin de ciel et un rayon de soleil!...

Une demi-heure de voiture et la façade grise d'un manoir silencieux parût aux yeux d'Eliane.

— Vous êtes à Kermoven, Mademoiselle; Madame vous attend au salon, dit le domestique.

Elle monta le perron de granit dont les rampes de fer forgé lui rappelaient les escaliers de pierre du château de Ferrières.

Une servante l'introduisit au salon; une femme vêtue de noir, le visage encadré de bandeaux blancs se leva à son approche:

— Soyez la bienvenue ici, Mademoiselle! L'abbé Lantin vous a recommandée à moi... Mais... savez-vous que vous êtes très jeune... pour habiter mon manoir si désolé... si triste! fit-elle d'une voix lassée mais très douce.

— Je m'y plairai néanmoins, Madame, car la vie m'a été douloureuse, je ne désire que la solitude... je n'aime plus le monde.

La baronne demeura un instant stupéfaite, ses yeux détaillèrent la jeune fille.

— Déjà désabusée de la vie! Pauvre enfant! Que Dieu vous épargne pourtant de souffrir autant que moi.

La porte s'ouvrit, une silhouette d'homme parût dans la pénombre, puis remarquant une présence étrangère, tourna subitement le dos, sans même s'incliner.

— Pardon, mère, je vous croyais seule... Je vous ai dérangée... mais vous sachant sans lumière à cette heure j'étais venu...

— Non, mon Pierre, tu ne me déranges jamais!... Tu le sais bien!... s'écria précipitamment la baronne, avec une tendresse intense dans sa voix.

Puis se levant, elle se mit entre Eliane et le jeune homme.

Il demanda à voix basse:

— C'est la lectrice de l'abbé Lantin.

— Oui mon enfant!

Il soupira!

— La vie était possible entre nous... entre nous seulement... Maintenant... avec cette étrangère!... fit-il presque haineux.

Mais les bras tendres de la mère l'enveloppèrent comme pour le garder et le défendre d'un danger possible.

— Mon Pierre!... Mon Pierre!... rien ne sera changé!... Oh!... ne t'attriste pas ainsi, je t'en prie... Tiens, je la renverrai cette jeune fille... Si tu veux!

Elle avait élevé la voix ne se doutant plus qu'Eliane entendait, anxieuse de ce qu'allait répondre cet homme dont elle n'avait pu voir les traits; cet homme qui venait dans l'ombre et à l'heure où (il l'avait dit) sa mère était sans lumière... cet homme qui ne voulait personne dans son château... cet homme qui était, lui semblait-il, un maître despote et méchant!

Il soupira encore, cacha son visage entre ses mains:

— Qu'elle reste!... Je suis un égoïste! Mais vous le comprenez, mère, désormais je prendrai mes repas chez moi!...

— Comme tu voudras mon enfant!... N'es-tu pas le maître ici?

Il disparut sans saluer la jeune fille et sans se retourner.

Elle devina qu'il était jeune; il lui parut grand, élancé, blond châtain, mais le visage qui lui était invisible comment était-il? Et comment allier tant d'autoritaire despotisme avec une voix aux inflexions câlines, faite pour chanter l'amour et non la désolation?

Etait-il aveugle qu'il ne l'avait ni vue ni saluée? Cependant il était venu seul et avait deviné l'obscurité, la pénombre du salon!... Etait-il mal élevé? Pourtant, avec quel respect il parlait à sa mère!...

LE BARON D'OMBRE

Etait-il méchant? Mais sa mère l'aimait, ne désirait que sa volonté!

Quel mystère habitait donc ce manoir si poétique avec ses murs gris veloutés de lierre et couronnés de créneaux?

La baronne se tourna vers Eliane:

— La cloche du dîner va sonner, il est bientôt l'heure. Ensuite on vous montrera votre chambre. Je ferai tout mon possible, Mademoiselle, pour que vous nous restiez.

— Et moi, Madame, tous mes efforts pour vous satisfaire.

III

HOSTILITE SOURDE

En effet, la cloche ne tarda pas à se faire entendre, et ce son vibrant, presque joyeux semblait détonner dans le silence voulu où demeurait le château de Kermoven.

Mais, cela encore plût à Eliane, elle se rappelait Ferrières, l'appel quotidien de la cloche quand à la grande table de chêne la foule des convives s'asseyait, grisée d'avance de champagne et de liqueurs.

La salle à manger de Kermoven était vaste, avec un plafond orné de poutrelles sculptées; une large cheminée où on eut pu brûler la moitié d'un hêtre et sur le manteau de laquelle s'étalait majestueux et fier, un blason armorié; d'immenses fenêtres aux petites vitres anciennes de teintes verdâtre et bleue, s'ouvrant sur l'immensité du parc, toutes parfumées de roses multicolores qui grimpaient sur le mur crevassé, parmi le lierre et le jasmin.

Dans un coin une haute horloge de chêne marquait les heures sur un cadran d'émail et son tic-tac monotone ajoutait encore à la monotonie de cette demeure.

Au milieu de la pièce une grande table était dressée, éclairée à chaque extrémité par un candélabre d'argent massif, supportant plusieurs branches, surtout fort ancien s'il en fut.

Quant la baronne entra suivie d'Eliane, une jeune fille se trouvait déjà dans la salle à manger, disposant avec un goût exquis des branches de genêts d'or et de blanches aubépines au milieu de la table.

Quatre couverts étaient mis, mais Madame de Kermoven fit signe au domestique d'enlever celui qui était à droite du sien.

— Pierre mangera dans sa chambre, dit-elle.

— Comment, mère? questionna la jeune fille, Pierre ne descend pas ce soir de votre fête?

La baronne ne répondit pas à sa question mais dit d'une voix douce, un peu implorante:

— Mademoiselle Ferrières vient d'arriver, Yvette.

— Oh! je comprends!... Pauvre Pierre, il ne sera plus seul maintenant... Lui qui aimait tant sa solitude! fit amèrement la jeune fille.

Puis se tournant vers Eliane demeurée dans l'ombre étrangement troublée de cette peu cordiale réception, elle la regarda d'un air dédaigneux, la toisa avec ironie et tourna les talons sans répondre.

— Encore une intrigante! murmura-t-elle.

Eliane frémit, révoltée et fière: être prise pour ce qu'elle n'était pas!

Un instant, elle pensa protester ,car tout l'orgueilleux sang des Ferrières criait à l'infamie; mais... les recommandations de l'abbé Lantin lui revinrent. Elle mordit ses lèvres et des larmes brûlantes coulèrent sur ses joues pâles.

La baronne vit ses larmes, et remarquant cette pâleur, sentit qu'Yvette avait été trop loin dans son jugement, mais sut gré à Eliane de n'avoir rien dit.

— Celle-ci, pensa-t-elle, n'est pas comme les autres.

Le repas se termina silencieux; une gêne extrême planait sur les convives et la lectrice se sentait le point de mire des regards scrutateurs, vindicatifs même, de la jeune fille.

— Conduisez Mademoiselle Ferrières à sa chambre, dit la baronne en se levant, tandis que le domestique précédait Eliane dans l'escalier.

— N'avez-vous pas besoin de moi, Madame? demanda-t-elle timide et douce.

— Non, pas ce soir; après une journée de voyage il faut vous reposer.

Pendant qu'elle montait, elle entendit la baronne dire à sa fille:

— Elle me paraît convenable et gentille.

Mais Yvette éclata d'un rire haineux.

— Elle est trop belle pour être bonne, ma mère! Je vous dis que c'est une intrigante.

Eliane jeta un léger cri, Madame de Kermoven répliqua aussitôt:

— Non, ma fille, ne juge pas ainsi cette enfant sans la connaître.

Yvette passa sa main sur son front en soupirant:

— Que voulez-vous, mère... j'ai souffert... je suis injuste parfois... Puis, comme notre Pierre, j'ai horreur de tous ceux qui viennent troubler notre solitude.

Eliane n'entendit pas davantage et s'enferma dans sa chambre, heureuse de pouvoir penser et réfléchir sur l'étrange accueil qui lui était fait dans cette maison.

Elle vivait en plein mystère. Quel malheur effrayant était donc venu fondre sur la famille pour que Pierre et Yvette fussent à ce point misanthropes, ennemis du plus inoffensif arrivant? Quel deuil, quelle catastrophe avaient pénétré dans ice veux château breton pour y jeter à tout jamais le désespoir et les larmes? Car elle sentait le désespoir dans le cœur de la baronne et de ses enfants, de même qu'elle devinait des larmes dans leurs yeux!...

La pitié, une pitié immense naquit en elle pour ces êtres qui tout en la repoussant, l'accueillaient; un devoir lui incombait: les consoler, amoindrir leur peine, en même temps qu'un ardent désir de se venger d'eux qui la jugeaient mal, mais se venger noblement, à la façon des marquis de Ferrières, selon l'éeucation et les principes reçus, et d'après ce que lui suggérait sa belle âme! Se venger en leur pardonnant, en acceptant leurs impolitesses et leurs rebuffades, jusqu'à ce que d'eux-mêmes ils reconnussent leurs torts.

Elle fut tranquille de cette résolution prise, fière d'avoir vaincu son orgueil.

Elle venait en cette Bretagne inconnue pour elle, le cœur plein de tendresse et de reconnaissance pour la baronne et ses enfants: n'avait-elle pas maintenant un gîte et du pain assurés? Si les premiers mois devaient lui être durs, qu'importait! Elle en prenait son parti, l'heure viendrait où son abnégation lui serait comptée.

Après une nuit quelque peu agitée, Eliane se réveilla forte de ses résolutions de la veille et descendit déjeuner.

Des fruits, du lait frais, du café, du beurre, et de la crème étaient servis, tout cela lui sembla un régal princier: depuis si longtemps elle ne connaissait plus ces douceurs.

Elle osa à peine lever les yeux sur Yvette de peur de ses regards dont la froideur calculée la glaçait par avance, mais elle fut heureuse de la sympathie qu'elle lisait dans ceux de la baronne en qui elle devina une alliée.

— Avez-vous bien dormi? s'informa-t-elle.

— Parfaitement bien, répondit Eliane.

— Ce n'est pas ici que le bruit vous empêchera de dormir, répliqua Yvette. Sachez-le, c'est le château du silence et nul au monde n'y pénètre.

Eliane la regarda interdite, ne comprenant pas très bien ce qu'elle voulait dire.

Mais Yvette reprit avec ironie:

— Vous entendez bien, Mademoiselle, personne ne vient chez nous, nous vivons entre nous et...

Elle hésita devant la candeur des yeux d'émeraude qui l'interrogeaient, mais voulant se punir de ce subit et involontaire mouvement de sympathie envers la lectrice, elle acheva en se levant:

— ... Aucun homme surtout, ne franchit le seuil de ce manoir.

— Yvette... ma fille! supplia la baronne.

Eliane répondit avec un grand sang-froid:

— Je ne sais où vous voulez en venir Mademoiselle. En tous cas les visites m'importent peu et si vous n'en recevez jamais, tant mieux!

Yvette fut un peu décontenancée: Eh! quoi celle-ci prenait des airs de dignité! Cette lectrice sortie d'où?... Cette inconnue venue de Paris, ne s'inquiétait pas plus que cela de la vie monotone et triste de ce château?

Vraiment il lui allait bien de se targuer d'un pareil dédain envers la société. Elle méritait une leçon, aussi continua-t-elle agressive:

— Vous venez de la capitale pourtant... vous savez que vous êtes belle...

— Oh!... fit Eliane, modeste, presque honteuse de cette beauté qui rayonnait toute lumineuse dans ce sombre château.

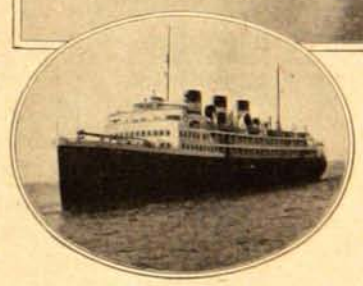
Alaska

pays de l'or, *des* cimes sauvages *et des* glaciers

***la piste émouvante* de '98**

Les immenses mines d'or Alaska-Juneau de Juneau





La piste qu'ont tracée les chercheurs d'or dans l'Alaska semble toujours luire. De Skagway, cette piste qu'on dirait imaginée aux enfers, grimpe et serpente à travers les splendeurs inouïes de montagnes que jamais, croyait-on, le chemin de fer n'oserait gravir.

Et cependant aujourd'hui, sans effort, vous pouvez suivre ce sentier tragique, à bord d'un wagon-observatoire, bien confortablement assis dans un fauteuil.

Ne manquez pas l'Alaska l'été. Venez voir ce pays étrange où le Soleil brille à minuit, où vit encore la légende de l'or, où les fleurs sont géantes et leurs couleurs invraisemblables.

Allez-y dans le confort de ces luxueux paquebots de la Canadian National Steamships. Suivez le fameux passage couvert de 1000 milles. Côtoyez ces îles enchanteresses, ces glaciers qui se baignent dans la mer, ces monts coiffés de blanc que vous croiriez atteindre avec la main.

De Vancouver ou de Victoria à Skagway et retour pour $90. seulement. Toutes les cabines sont extérieures et le service renommé du Canadian National est assuré.

Le Canadien National exploite ses propres lignes de nagivation, ses télégraphes, ses messageries, ses postes d'émission de radio, ses hôtels, ses hôtelleries d'été et ses camps à travers tout le Canada.

Les clubs et toutes organisations que l'Alaska ou les autres sites du Canadien National intéressent, peuvent avoir une idée du voyage projeté en s'adressant à l'agent le plus proche.

On enverra un opérateur muni d'un appareil cinématographique et des pellicules dont il a 50 à sa disposition.

Renseignements et brochures illustrées chez les agents du Chemin de fer National du Canada

CANADIEN NATIONAL

Le plus grand réseau de l'Amérique



La Poudre de votre bébé

Il y a toutes sortes de poudres pour les bébés, tout comme il y a toutes sortes de bébés. Mais il est incontestable que la poudre qui convient le mieux aux bébés est celle qui contient le talc le plus fin—le talc d'Italie, doux et moelleux, dont nous nous servons pour faire la Poudre Johnson pour les bébés. Les poudres médiocres ne renferment que des talcs de qualité inférieure, dont les cristaux acérés irritent l'épiderme délicat de l'enfant. Le microscope vous montrera l'écart qu'il y a entre la Poudre Johnson pour les bébés et les autres —il suffit même de les écraser entre les doigts pour en sentir la différence!

POUDRE Johnson's Pour les bébés

Produit de la Maison

Johnson & Johnson LIMITED OF CANADA

Fabriqué au Canada



LE BARON D'OMBRE

— Ne vous défendez pas; on a dû vous parler plus d'une fois de vos cheveux d'or ... de vos yeux bleu vert... Que sais-je encore?... Mille folies... plus sottes les unes que les autres et que vous avez écoutées avec beaucoup d'orgueil...

— Yvette!... Yvette!... supplia de nouveau la baronne.

Mais la jeune fille s'exaspéra devant le mutisme et le regard désapprobateur d'Eliane. Elle s'approcha d'elle, saisit sa main et les yeux dans les yeux interrogea:

— Dites... Dites un peu que je mens... qu'un homme aussi faux que les autres ne vous a pas parlé d'amour.

— C'est vrai! soupira Eliane, la voix glacée, les yeux humides... Un homme m'a parlé...

Yvette fut interdite.

Elle s'attendait à une dénégation, et voulant à tout prix faire un peu souffrir cette lectrice trop fière et si hautaine lui paraissait-il, elle secoua sa belle tête aux lourds cheveux châtains:

— Et, sans doute, cet homme vous l'avez pris à une autre, fit-elle, riant avec douleur.

Mais son rire s'éteignit soudain, son cœur se serra étrangement: elle sentait qu'elle avait dépassé les bornes. Cette Eliane Ferrières n'était pas, *n'importe qui*, à qui l'on dit *n'importe quoi!*...

La lectrice, en effet, la dominait de toute la fierté de sa race, de toute la noblesse de son cœur torturé jadis. Sa voix digne et calme était comme un reproche en même temps qu'un dédain:

— Cette fois, vous vous trompez, Mademoiselle, car cet homme... mon fiancé, c'est une héritière de Bretagne qui me l'a pris!

Elle entra au salon sans s'inquiéter du trouble intense que ses paroles avaient jeté dans l'esprit d'Yvette, et quand la baronne vint la retrouver, son cœur ne battait pas plus vite et sa voix était sans colère.

— Excusez, Yvette, Mademoiselle, implora la baronne serrant dans les siennes les petites mains d'Eliane. Ma fille a beaucoup souffert... il ne m'appartient pas de vous en dire davantage... mais... elle n'est pas méchante... elle vous appréciera et vous aimera... comme moi je vous aime déjà!

Eliane était vaincue, on s'adressait à son cœur, il comprenait la souffrance; on lui parlait d'affection, il en était avide.

D'un geste spontané, elle porta à ses lèvres les mains de la baronne:

— Je lui pardonne, Madame... par amour pour vous...

Elle ajouta plus bas:

— Vous me rappelez ma mère!

IV

EN PLEIN MYSTERE

De toute la semaine presque, Eliane n'aperçut pas Yvette. Même aux heures des repas, retirée dans sa chambre sans doute, elle laissait la lectrice en tête à tête avec la baronne, qui de plus en plus appréciait la délicatesse, l'éducation impeccable et la noblesse d'Eliane.

Mais pourquoi cette retraite? Songeait-elle qu'elle s'était trompée sur le compte de la lectrice?... Réfléchissait-elle?... Ou bien quelque pénible souvenir venait-il hanter son cerveau et désoler son cœur?...

Une après midi, Eliane l'aperçut assise dans le parc et rêvant. Pour ne pas avoir l'air de la fuir elle passa rapidement devant elle; Yvette absorbée dans ses pensées ne la vit pas. Eliane remarqua qu'elle pleurait, ces larmes la bouleversèrent.

Un ardent désir lui vint de connaître la douleur qui la rendait injuste et dure. Cependant le visage d'Yvette prenait à travers cette buée de larmes une autre expression et une autre beauté. Eliane la connaissait hautaine et fière; elle la trouvait maintenant courbée sous sa peine, le front las, les yeux suppliants, la lèvre douloureuse.

— Mon Dieu! murmurait elle. Prenez ma vie!... plus de joie ici bas!... Tout ce qui m'entoure m'est insupportable et le monde cruel et faux que j'ai connu a fait naître la haine dans mon cœur!... Oh!... mon !Dieu!... Par pitié, délivrez-moi de la vie!...

La lectrice toussa légèrement, n'osant surprendre le secret de cette désolation. Yvette leva brusquement la tête, et subitement toute expression de douceur et d'attendrissement s'en effaça pour ne montrer qu'une Yvette ironique, à la voix dure, à la parole mordante.

— Vous étiez donc là?... J'aurais du m'en douter...

Eliane demeura clouée sur place:

— Elle a cru que je l'espionnais!... Oh!... la malheureuse. Comme elle doit souffrir pour aimer ainsi torturer les autres! pensait-elle.

Mais Yvette ne l'entendait plus, elle s'éloignait, cherchant les sentiers solitaires. La jeune lectrice retourna au salon; c'était l'heure que lui avait indiquée la baronne.

Comme elle y vint en avance, pour passer le temps, elle examina la galerie des portraits de famille, trouvant grand air à tous ces Kermoven dont l'ancêtre chef du nom et fondateur de la race portait la cotte de maille et recevait son fief des mains même de la "bonne duchesse Anne". Un autre ainsi que le disait la légende inscrite au bas de chaque tableau, était argentier du dauphin François. Un Alain de Kermoven figurait aussi parmi les membres du parlement sous Henri III. A côté, la chanoinesse Yvette se tenait en prières, très hiératique et belle dans le cadre d'or. Puis ensemble se tenant par la main, les deux jumeaux de Kermoven morts ensemble au siège de la Rochelle. Plus loin, l'abbesse Hilda avec la croix et l'anneau abbatial semblait bénir Eliane. Un autre représentant Michel de Kermoven connétable, et successivement: le baron Pierre, mort sur l'échafaud, son petit-fils Hoël, ambassadeur de France et Jacques de Kermoven père d'Yvette.

A côté de lui, Eliane fut étonnée de voir encore un portrait; c'était, sans doute, le fils dont avait parlé l'abbé Lantin. Elle se mit à regarder attentivement la toile et se surprit à admirer la beauté réelle de ce visage d'homme d'environ vingt-huit à trente ans.

Des cheveux châtains légèrement bouclés encadraient à merveille un front de rêveur et de savant; deux grands yeux bleus immenses d'une douceur extrême paraissaient la regarder... la lumière azurée qui filtrait entre les longs cils recourbés la troublait un peu, la bouche exquise ornée d'une fine moustache blonde semblait lui sourire.

Elle ne pouvait détacher ses yeux du portrait dont le regard la fascinait singulièrement.

Certes elle comprenait la douleur de la baronne: avoir perdu un tel fils, sur lequel elle comptait naturellement pour perpétuer la race! Voir ce front pur et beau maintenant sans pensée, ces yeux superbes demeurer clos sous le souffle de la mort, cette bouche aux lèvres tendres fermées par le froid baiser de la faucheuse impitoyable!...

Oui, cette mère devait souffrir, car avec cet enfant tout un passé de gloire, toute une race était morte à jamais.

Cependant cet autre fils dont elle n'avait entrevu que la silhouette, l'autre soir dans la pénombre, ce mystérieux Pierre qui se montrait pour elle si peu accueillant, pourquoi vivait-il en solitaire dans ce château, fuyant le monde, le détestant, n'aimant que l'ombre?

Ce château avait-il son mystère?

Un peu de curiosité se mêlait en elle au désir de se rendre aimable à tous. Puis le surnaturel, l'invraisemblable aidant, son imagination vagabondait: Ce manoir comme presque tous les vieux castels bretons avait son drame secret. Qui sait?... Ses revenants peut-être?... L'histoire de cette famille aurait donc dans ses parchemins sa page de larmes, sa tache de sang?

Elle regarda de nouveau l'émerveillant portrait; ses yeux s'attendrirent sur la mort précoce qui avait à tout jamais jeté sur cette beauté, sur cette noblesse et cette intelligence son linceul tissé de larmes et de désespoir.

La porte s'ouvrit soudain, la baronne entra. Eliane aussitôt demanda:

— Votre fils? Madame.

La pauvre femme pâlit, et d'une voix où tremblait des larmes répondit:

— Oui.

— Vous l'avez perdu?

Elle baissa la tête, soupira, puis relevant sur le beau portrait ses yeux pleins de pleurs répliqua:

— Perdu!

Eliane n'insista pas, devinant là une plaie toujours vive et chercha à distraire la baronne par sa conversation spirituelle, pleine d'érudition.

Comme elle avait un fin talent déclamatoire, tour à tour elle charma son auditrice par des morceaux de nos meilleurs écrivains: Lamartine, Hugo, Sully-Prudhomme, Coppée, Rostand, n'osant trop aborder les classiques dont le rythme sévère des alexandrins ne saurait consoler la peine de cette mère.

Puis se souvenant qu'elle était en Bretagne, elle songea aux poésies de Brizeux, elle se rappela Botrel, et ce fut avec une grâce ravissante qu'elle consentit à dire... à dire encore, heureuse de voir les larmes se figer dans les prunelles de la baronne et le sourire éclairer ses traits.

Mais le soir tombait maintenant. Madame de Kermoven aimait cette heure du crépuscule où l'apaisement se fait en l'âme comme sur les choses... cette heure de presque obscurité où les yeux ne se voient plus, mais regardent et pénètrent mieux la pensée...

— Je vais faire allumer les lampes Madame, demanda Eliane.

— Non, pas encore.

La lectrice allait se retirer, sachant qu'alors la baronne recevait cet être fait de mystère et d'inconnu dont elle ne savait rien, ni l'âge, ni la figure, simplement le nom: Pierre.

Mais la porte s'ouvrait et la servante déposait devant la baronne un plateau dans lequel un bristol se détachait en clair. Eliane le prit et lut:

Jean Le Gaël
Explorateur.

— Le Gaël... Le Gaël... murmurait Madame de Kermoven pensive... Mais je connais ce nom.

La servante vint à son aide.

— Madame se souvient?... C'est le maître de Rochegrise qui partit du pays, il y a vingt ans à peu près...

— Oui... Oui, en effet!... C'était un beau garçon... il vint nous dire adieu... Mais que veut-il?... Est-il pour longtemps dans la contrée?... Il veut venir ici?...

Les questions se pressaient sur ses lèvres: cette arrivée subite d'un voisin avec lequel autrefois elle entretenait d'excellentes relations était pour la troubler quelque peu. Le château de Kermoven était fermé à tous, car tous... savaient et respectaient cette solitude. Mais comment ne pas faire exception au moins une fois, en faveur du voyageur qui s'étonnerait certainement de cette mise en quarantaine.

La vieille bretonne tournait le coin de son tablier entre ses doigts: elle avait à dire quelque chose d'embarrassant, et n'osait. Sa demande paraîtrait pour le moins insolite et les choses même s'étonneraient de son audace, dans ce salon d'ombre et de silence.

— Je voulais dire à Madame...

— Parle ma bonne.

— Monsieur le Gaël fait demander si Madame la baronne lui permet de lui présenter sa fillette...

— Sa fillette! Comment Jean est marié, vraiment!... Je croyais à une fable... Et... sa femme?

— Elle est défunte... Il a fini d'explorer maintenant, il veut que sa petite soit élevée en France... Oh! elle est bien belle, et si Madame la voyait!...

— Tu la connais donc?

— Dame! Tout le pays parle de ce retour et tout le monde se souvient que les maîtres de Rochegrise ont toujours été bons... J'ai vu la petite... elle s'appelle... un nom de là-bas... je l'ai oublié!

La brave femme se montrait contrariée de ce manque de mémoire, d'autant plus que la baronne n'avait pas paru autrement étonnée du désir de son voisin.

— Alors... Madame permet... Je peux faire savoir à Monsieur Le Gaël... que... qu'il...

— Mais non... mais non; ma pauvre Anne-Marie, tu sais bien que personne ne doit venir ici... Pierre le veut!...

La servante baissa la tête et soupira:

— Pauvre Monsieur Pierre!

— Fais savoir à Jean que je suis pour l'instant souffrante... Une autre fois...

— Mais Madame, il est parti, il a seulement remis cette carte et prié Madame de lui répondre... Et si Madame voulait...

Un geste de la baronne l'interrompit.

— N'insiste pas.

Anne-Marie se retira. Derrière elle Yvette entrait:

— Vous savez la nouvelle, mère? Jean Le Gaël dont vous me parliez à propos de ses rapports envoyés à l'Académie, sur les questions d'Orient touchant les mœurs et les coutumes, Jean Le Gaël est de retour.

La baronne pour toute réponse lui montra la carte cornée.

LE BARON D'OMBRE

— Comment! il est venu?... Oh! qu'a-t-il raconté?... Mère pourquoi ne m'avez-vous pas appelée?... Comme la conversation de cet explorateur doit être intéressante!

La baronne rougit d'étonnement: un peu de sang courut sur les pommettes, avec un peu d'éclair dans la clarté pâle des yeux, un peu de fièvre dans le mouvement des lèvres qui demandaient:

— Ai-je bien entendu?... Quelle question, Yvette?... Mais je n'ai reçu personne... Tu sais bien que je ne puis recevoir personne!

La jeune fille fut interloquée:

— C'est vrai!... Cependant un savant n'est pas un homme comme les autres. Il aime la science!... Peut-être que Pierre...

— Ne lui demande rien, mon enfant. La visite de Jean, dont il se souvient bien, ne pourrait que lui rappeler un passé de joies et de fêtes qu'il ne peut plus retrouver.

— Alors vous ne l'avez pas reçu?

— Il m'a simplement fait demander de me présenter sa fillette.

— Sa fille!... Il a une fille!... Il est marié alors!... Je le croyais seul ici.

— Il est veuf.

— Ah!

Tout un monde de pensées s'agitait dans ce mot, et la baronne suivait sur le visage de son enfant les multiples impressions qu'il reflétait, heureuse de la voir sortir de son apathie habituelle.

— Un savant... une...une fillette... ce n'est pas dangereux pour notre tranquillité, mère... On pourrait peut-être si Pierre...

Un accord harmonieux résonna soudain dans le silence environnant, une mélodie monta infiniment triste et poignante.

— Mon Dieu!... s'écria la baronne... Il souffre encore pour jouer ainsi.

Yvette baissa la tête et cacha son front dans ses mains, tandis qu'Eliane surprise et charmée écoutait.

Les accords se succédaient sur la harpe et ce chant qui semblait une prière s'élevait avec une beauté sans égale.

Les cordes paraissaient pleurer sous des doigts crispés... le cœur humain ne semblait pas pouvoir atteindre jamais l'intensité de cette douleur... nulle voix n'eut pu sangloter de la sorte!

Il fallait que l'exécutant fût un artiste consommé pour arriver à cette perfection musicale.

Madame de Kermoven pleurait...

Les larmes brillantes tombaient le long des joues et des lèvres douloureuses, sa main simplement parée de l'anneau d'or des lointaines épousailles retombait d'un geste lassé sur la faille noire de la robe.

Yvette songeait toujours, le visage entre ses doigts fuselés, mais le mouvement des épaules indiquait qu'elle pleurait aussi.

Eliane vivait en plein mystère.

Qui jouait ainsi de la harpe?... Pourquoi cette musique, étrangement attendrissante, il est vrai, faisait-elle ainsi pleurer cette mère et sangloter son enfant?

La douleur émanait de ce château, de ce groupe de femmes désolées, de cette harpe lointaine dont le vent éparpillait les accords et chantait la mélodie...

Doucement elle s'approcha de la fenêtre et regarda vainement. Nul indice, nulle indication ne put lui faire deviner d'où venait cette musique.

Soudain une voix s'éleva... voix d'homme extraordinairement pure et belle, pour le tendre et immortel air de *Samson et Dalila*.

"Réponds à ma tendresse...
Verse moi l'ivresse, etc"

Les deux femmes frissonnèrent en un brusque sursaut: les yeux de la mère implorèrent ceux d'Yvette qui s'ouvraient terrible et haineux:

— Dalila!... Dalila!... murmura la jeune fille d'une voix saccadée.

— Oh! demanda Eliane, joignant les mains, qui donc chante ainsi?... Comme c'est beau!...

Le silence seul fut la réponse de la baronne, mais Yvette, au même instant, se leva et montrant son visage inondé de larmes, répondit, méchante et vindicative:

— Vous êtes trop curieuse, Mademoiselle Ferrières.

Puis, ouvrant la porte-fenêtre, elle s'élança comme une folle à travers l'ombre du parc.

V

SOUS LE CHARME

Quelques jours se passèrent uniformément tristes et monotones dans la solitude de ce château silencieux, tranquilles, cependant pour Eliane qui s'habituait aux brusques sautes d'humeur d'Yvette et n'opposait à la vivacité de ses dires qu'une inaltérable douceur.

D'ailleurs, grâce à l'intervention de la baronne qui savait juger à sa valeur l'injustice de sa fille et la patience d'Eliane, Yvette maintenant était moins acerbe, moins dure envers la lectrice; elle reconnaissait, en effet, que l'abbé Lantin leur avait envoyé une perle rare, et du moment que sa mère avait quelque plaisir de cette présence, elle pensait que tout était pour le mieux.

Une après-midi, Eliane, étant au salon, la vit entrer tenant dans ses bras une gerbe de fleurs. Elle fit un salut de la tête sans regarder Yvette et concentra toute son attention sur la broderie d'une nappe à thé.

Mais à sa grande stupéfaction, Yvette avec une douceur qui certes n'était pas dans ses habitudes lui dit:

— Mademoiselle Eliane, aidez-moi... voulez-vous?... Il me faut mettre ces fleurs un peu partout ici... J'ai oublié... Une visite...

— Mais avec grand plaisir! répliqua la lectrice qui disposa dans les grands vases du piano, des consoles, de la cheminée et de la vitrine, les branches de genêts d'or, les roses, les magnolias, les marguerites...

Yvette s'arrêta pour juger de l'effet et, satisfaite sans doute, laissa Eliane continuer.

— Vous êtes une artiste! dit-elle presque malgré elle en voyant le décor nouveau et si frais que ces fleurs mettaient à la sévérité du salon.

— Je cherche surtout à vous être agréable! répondit Eliane.

— On dirait que cette pièce est tout autre maintenant.

— Certes, et si le piano était ouvert la blancheur de l'ivoire mettrait un peu de lumière, un peu de vie dans ce coin... Justement la fenêtre ici à ses volets clos... Vous avez sans doute la clef du piano... Je n'ai pas osé vous la demander...

Elle s'interrompit soudain glacée par le regard dur d'Yvette qui d'une voix tranchante murmurait:

— Ce piano doit rester fermé!... Nul n'en joue ici Mademoiselle... et... n'en parlez jamais devant ma mère.

Elle s'assit comme subitement lasse. De la voir ainsi effondrée dans ce fauteuil bas, Eliane eut la sensation que la musique entendue l'autre soir et ce piano fermé avaient entre eux une corrélation; aussi avec un tact infini ne dit-elle plus mot, respectant le silence presque douloureux d'Yvette.

La cloche retentit soudain, annonçant une visite. Yvette se leva précipitamment et regarda au travers des rideaux, mais à cet instant la baronne entrait:

— Ma fille, Monsieur Le Gaël vient nous voir, tu le savais, tu le désirais et...

Elle s'arrêta humant l'air... Ses yeux ravis se reposèrent sur l'amas de fleurs disséminées dans la pièce:

— Oh! Yvette... Je te retrouve!... Notre hôte sera flatté!... Le pauvre salon depuis de longs jours n'a eu tant de parfums.

La porte s'ouvrit et derrière le domestique qui l'annonçait avec un peu d'hésitation (c'était si extraordinaire, une visite au château), l'explorateur entra.

Le regard avide d'Yvette le détailla: grand et fort, les cheveux gris, le teint bronzé par le hâle et le soleil d'Orient, des yeux du plus beau noir, d'une extrême douceur, une moustache plus foncée que les cheveux, sous laquelle la bouche bien dessinée laissait entrevoir par le sourire une ligne lumineuse de dents admirables.

Elle fut satisfaite de cet examen et tendit sa main fluette un peu tremblante:

— Soyez le bienvenu, Monsieur Le Gaël, dit-elle, impressionnée de la présence de ce savant illustre, dont tous les quotidiens avaient relaté les travaux.

Mais lui, d'un bon sourire, la remerciait:

— Eh quoi! la petite Yvette qui commençait à parler quand je suis parti!... La mignonnette qui trottinait dans le parc... Dieu sait avec quelle agilité!...

(*Suite à la page 19*)

Durera toute une vie

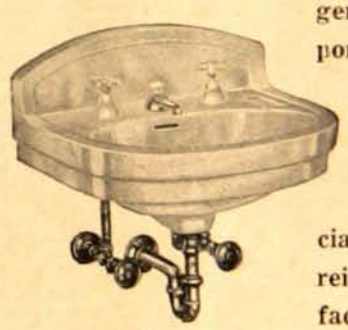
...sans jamais se craqueler ou se tacher

FAITES installer des lavabos, water-closets ou fontaines en porcelaine vitreuse canadienne, et ils dureront plus longtemps que les murs de votre maison.



Voici et la beauté et la qualité de la porcelaine vitreuse canadienne dans le plus compact des lavabos, le Mount Nelson No 1486. Il n'occupe que 20 pouces de mur et sa largeur est de 17 pouces.

Car cette belle porcelaine pour appareils sanitaires ne s'écaille pas ni ne se fendille; elle est cuite à une température de 2500o et devient dure comme marbre. Elle ne s'use pas; l'émail de la surface est fusionné avec la porcelaine d'une façon intégrale et indestructible. Elle ne se tache pas ni ne se décolore parce qu'elle peut résister aux acides de la cuisine. Un simple linge humide la nettoie aussi facilement qu'une assiette en porcelaine. Son fini luisant ne permet pas à la saleté ni aux germes d'adhérer, et l'eau apporte tout avec elle. Insistez pour obtenir les produits en porcelaine vitreuse canadienne pour votre demeure ou votre immeuble commercial, et vous aurez des appareils sanitaires beaux, propres, faciles à entretenir et qui augmenteront la valeur de votre propriété. Ils sont vendus par les principaux grossistes et les entrepreneurs-plombiers responsables par le Canada. Consultez votre entrepreneur quant à l'achat et à l'installation. Pour plus amples renseignements et catalogues, écrivez-nous.



Ce lavabo Mount Dawson No 1246 en porcelaine vitreuse de si belle qualité, d'une ligne si sobre et si jolie, ajoutera de la distinction à votre salle de bain.

APPAREILS SANITAIRES EN PORCELAINE VITREUSE CANADIENNE

FABRICATION CANADIENNE

En vente chez votre entrepreneur

CANADIAN POTTERIES
LIMITED
SAINT JOHNS
QUEBEC

EVE AU MIROIR

LA SOUPLESSE GRACIEUSE



Par Celia Caroline COLE

Il y a toujours deux manières de faire les choses — d'aimer de vivre, de penser — et de mettre la beauté en évidence. Mais, quand on a appris comment, il n'en reste plus qu'une.

LA-BAS, à l'horizon, tout en haut de la colline, passe une écuyère. Ou sa silhouette légère se détache délicieusement sur le ciel clair, ou, épaisse et massive, elle ne représente qu'une forme disgracieuse. Ou elle possède la légèreté dans son maintien, dans la position des mains, ou elle est lourde en selle, cramponnée à la bride, sans grâce aucune.

De nos jours, la jeune génération est face à face avec une situation que les générations précédentes considèrent comme une tragédie ou comme une disgrace. Elle l'envisage froidement, et, avec une confiance splendide, pour y remédier elle fait preuve d'un courage que rien n'ébranle, s'efforçant de lutter contre l'ennemi qui tente de faire disparaître la gracieuse légèreté. En conservant cette dernière, les jeunes *bâtissent* un monde meilleur, moins hypocrite, moins ignorant, moins lâche.

Ainsi, une figure évidemment *faite* vous donne immédiatement l'impression que ce n'est pas une vraie figure que vous regardez, mais un maquillage. Qu'une autre apparaisse, la poudre et le rouge si habilement posés qu'on peut à peine en soupçonner la présence, vous vous sentez aussitôt intéressé. C'est là la différence entre la lourdeur de l'ignorance et l'habileté du savoir.

Il y a des personnes dont la démarche donne l'impression qu'elles ont des ailes. Elles semblent toujours prêtes à s'envoler et se moquer des aspérités du chemin. Leurs pas révèlent leur souplesse et une telle légèreté gracieuse que leurs pieds touchent à peine la terre.

Il y a toujours deux manières de faire les choses, deux manières d'avoir ce que vous voulez, deux manières d'aimer, deux manières de penser, deux manières de vivre. Les uns agissant avec une rudesse qui semble vouloir tout broyer sous la pesanteur d'un marteau d'enclume, les autres avec une douceur qui effleure et enchante. Le premier moyen est une maladresse pour ne pas dire plus. N'avez-vous jamais vu une personne courant au but visé, renversant les choses, bousculant les gens pour se frayer un chemin? Et cette autre, à l'allure paisible, qui passe sans bruit, ayant au bon moment le mot juste, amusant et comprenant, qui marche droit vers ce qu'elle désire, l'atteint sans laisser soupçonner sa satisfaction autrement que par son joyeux sourire? Vous en déduisez immédiatement que cette dernière est parfaitement équilibrée dans son esprit, sans son corps et dans ses nerfs.

Si vous observez les gens autour de vous, combien en trouvez-vous qui marchent avec élégance, de cette démarche cadencée et *glissante*, prenante comme une chanson, douce comme une rêverie, lente comme celle des pèlerins en route vers un sanctuaire, démarche *rayonnante* qui semble conduire aux étoiles? Combien plus nombreux sont ceux dont la démarche mal assurée n'est qu'un balancement, et dont les pas rigides sont sans grâce! Et les personnes qui ont atteint l'âge mûr, combien d'entre elles sont restées souples et légères, vives et radieuses?

Perdue la souplesse charmante de la jeunesse! La faute en est-elle à la vie ou à l'ignorance et à la paresse? A chacune d'elles évidemment. Quand désillusionnée ou découragée, l'âme laisse tomber ses ailes, les pas s'alourdissent. De même que s'impose le travail de relever le moral, il faut maintenir la souplesse du corps par des exercices journaliers.





"Il ne faut pas fatiguer l'esprit avec les répétitions d'exercices, ni *mécaniser* le corps, mais obéir à un besoin de mouvement, au désir d'acquérir une légèreté gracieuse. Ne vous redressez pas comme sous l'action de brusques ressorts, parce qu'on vous a dit que c'était la véritable position à tenir. Mais faites-le gracieusement, comme vous le feriez pour respirer une belle fleur odorante, ou pour savourer la douceur d'une émotion", recommande Anita Zahn.

Prenez l'habitude de marcher nu pieds dans votre chambre et ne faites jamais d'exercices avec vos chaussures. N'oubliez pas qu'il est excellent de s'étirer le matin. La taille se développe mieux, les nerfs se reposent, la figure se détend. Pour celles qui s'en sont allées dans la vie au meilleur de leur *connaissance* et qui, peu à peu ont perdu leur jolie souplesse, rien n'est meilleur que ces exercices quotidiens du lever, et aussi durant la journée, pour maintenir l'harmonie physique. S'étendre le matin en s'éveillant, s'étendre quand on se sent fatiguée, quand on se sent raide, quand on se sent énervée, après avoir mangé, avant de dormir. Cela assouplit, rétablit la circulation et aide à prolonger la vie.

Il faut encore respirer profondément et manger la moitié moins qu'à trente cinq ans. Un ancien coureur a écrit à ce sujet un article intéressant dans lequel il a donné un tableau de l'importance relative des cinq conditions indispensables pour se bien porter: disposition mentale, repos, sobriété, exercice, bonne alimentation.

Avant vingt-et-un ans: — 1. Alimentation. 2. Repos. 3. Exercice. 4. Sobriété. 5. Disposition mentale.

De vingt-et-un à trente ans: — 1. Exercice. 2. Repos. 3. Disposition mentale. 4. Sobriété. 5. Alimentation.

De trente à quarante ans: — 1. Disposition mentale. 2. Exercice. 3. Repos. 4. Sobriété. 5. Alimentation.

De quarante à cinquante ans: — 1. Disposition mentale. 2. Repos. 3. Sobriété. 4. Exercice. 5. Alimentation.

Après cinquante ans: — 1. Disposition mentale. 2. Sobriété. 3. Repos. 4. Alimentation. 5. Exercice.

Même après cinquante ans, quoique l'exercice soit classé dernier, il faut encore en faire fidèlement tous les jours. Autrement c'est l'atrophie du corps, de l'esprit, de la mémoire, et c'est manquer la dernière partie de la vie pour laquelle la première a été donnée. Et alors, quand le soir nous rend notre liberté, que pour un moment se taisent les clameurs et les complaintes de la vie, on comprend mieux ce qu'elle a de beau et de bon, tout ce qu'elle fait de grand en nous quand nous le voulons. La vie est magnifique quand on sait la vivre!

Le repos est tout aussi important que l'exercice. Si peu de personnes savent se reposer. Tant de femmes n'ont plus le temps de dormir. La valeur du sommeil est plutôt dans la qualité que dans la quantité. L'insomnie est presque toujours la peur de ne pas dormir ou l'ennui de ne pas se reposer. C'est pourquoi elle est si fatigante.

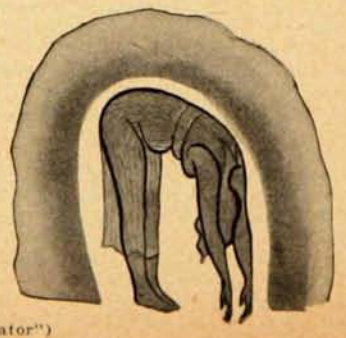
Couchez-vous d'abord sur le côté. Respirez profondément et ne pensez qu'à la satisfaction d'un bon repos. Ne vous préoccupez pas de la position de votre corps; laissez-le s'étendre, se replier, en un mot se mettre à son aise. Mettez de côté toute préoccupation, ne songez ni aux responsabilités présentes ni à celles de l'avenir, chassez les pensées sombres, tristes ou inquiétantes. Pour le moment, acceptez les choses avec confiance, avec sérénité. Démobilisez votre esprit, soyez indulgente pour les petits ennuis qui peuvent survenir: l'attente du sommeil, le bruit, la fuite du temps. Cessez toute agitation.

Tous les jours, étendez vous une demi-heure ou une heure après votre lunch; dormez si possible, sinon reposez-vous. Vous verrez quelle mine fraîche et reposée cela vous donnera bientôt.

Il y a trois manières de se reposer: dormir, jouer et se détendre. La musique, la poésie, une conversation aimable, tout ce qui donne de la joie, tout ce qui est beau, est d'une heureuse influence morale. La part du jeu doit entrer dans tout programme bien défini comme une des conditions les plus importantes d'une bonne santé. Si cette règle était bien observée, on verrait bien moins de gens au tempérament nerveux, succomber à la tension de la vie moderne.

En créant l'univers, Dieu prêta aux choses une merveilleuse subtilité. C'est pourquoi elles ont conservé le long des siècles, l'ordre divin de sa Volonté.

Dans tout ce qui nous entoure, il y a plus de grandeur que n'en peuvent découvrir nos yeux. Ne soyons pas de celles qui se contentent de suivre la foule. Non. Sachons *voir*, sachons admirer. Il n'y a rien ici-bas qui n'ait sa beauté.



(Courtoisie du "Delineator")

J'avais peine à la rattraper avec mes jambes de 25 ans!...

Yvette se mit à rire quoique ses souvenirs d'enfant ne fussent pas aussi fidèles.

— Je vous félicite, Madame, dit-il à la baronne, Yvette est devenue bien belle et je suis heureux de penser que ma fillette aura en elle une amie, une grande sœur... une sorte de petite maman!

Yvette s'aperçut alors que l'explorateur n'était pas seul, mais toute absorbée par l'examen de cet homme dont le prestige l'éblouissait un peu, elle n'avait vu que lui.

— Madame, ma petite Sélima n'a plus de mère... faites-moi l'honneur d'être un peu la sienne.

La baronne, interloquée d'abord de cette demande qui la troublait inopinément dans sa solitude, ne répondit qu'en ouvrant ses bras à l'enfant. Plus tard, on verrait... on s'arrangerait... on cacherait à Pierre...

— Pauvre mignonne!... Quelle merveille vous avez rapporté d'Orient, mon cher Jean! Quel âge a-t-elle?

— Douze ans!

— On lui en donnerait facilement quinze!... Yvette embrasse-là.

— Oh! de grand cœur!

Dans son besoin de tendresse, la jeune fille serra l'enfant contre sa poitrine, admira ce regard noir si profond et si doux, caressa ces cheveux ambrés et s'écria un peu attendrie, ne sachant au juste ce qu'elle éprouvait:

— Oui... oui... je serai ta petite maman... tu viendras... souvent... souvent... Tu mettras de la joie dans ma vie... Sélima!... Sélima!...

Une exaltation était dans ses yeux: son cœur avait un aliment, elle pourrait aimer cette enfant, façonner son âme et son cœur, recevoir d'elle toute la pure tendresse dont elle avait besoin.

Sélima avec ardeur lui rendait ses baisers, heureuse de se sentir blottie contre ce jeune sein, de devenir l'enfant gâtée de cette maison, la poupée d'une maman belle et jeune dont la distinction lui en imposait.

— Je vous appellerai maman Yvette?... supplia-t-elle toute rougissante et craignant un refus.

— Mais oui... mais certainement...

La baronne regardait sa fille et l'écoutait toute stupéfaite: on avait changé Yvette! Comment, elle ouvrait elle-même la porte close de ce manoir! Elle accueillait Sélima, c'était naturel, le charme de cette enfant était irrésistible, mais le père... Jean Le Gaël!... Car il reviendrait accompagnant sa fillette... Pourtant si elle était heureuse en son cœur de mère, de cette diversion dans la vie et les idées d'Yvette, combien ce même cœur saignait et soupirait en songeant à l'autre.

Mais déjà Sélima et Yvette causaient comme deux amies de vieille date et Jean reposait ses regards sur ce couple.

— Ah! dit-il. Béni soit Dieu qui vous remet sur ma route! L'avenir de ma fille était mon tourment. Je suis revenu pour lui donner ici l'éducation que je désire et qu'elle n'eut point trouvé là-bas en Mésopotamie, en Perse, ou en Arabie.

— Vous nous restez alors?...

— Oui, j'ai passé l'âge des voyages et des explorations. Les fatigues endurées m'ont vieilli... je suis un vieillard maintenant!

— Ah! Jean!

— Oh! père!...

La baronne et Sélima protestèrent, mais Yvette se contenta de sourire: c'était là un jeune vieillard, si vieillard il y avait! Puis vraiment on voyage à tout âge! Elle s'étonnait quelque peu, elle, occidentale, rêvant de l'Orient prestigieux, ensoleillé, plein de fleurs et de parfums; songeant à quelque féerique décor des Mille et une Nuits, palais enchantés faits de porphyre et de marbre rose, fontaines sculptées aux eaux jaillissantes, sultanes parées d'or et de pierreries. Tout cela lui paraissait impossible à quitter quand on l'avait vu.

Son étonnement éclata:

— Comment? Vous ne retournerez pas en Orient.

— Qui sait! fit-il d'un geste insouciant. En tous cas pour le moment je suis heureux d'être en France et je compte y rester longtemps... L'Orient a son charme, certes... mais l'avenir de ma fille avant tout!

— Vous ne vouliez, sans doute, pas la marier là-bas? questionna la baronne.

— Non... quoique on lui prêtait déjà un fiancé dès le berceau, ajouta-t-il riant un peu.

— Vraiment! s'écria Yvette, intéressée.

LE BARON D'OMBRE

(Suite de la page 17)

— Mon Dieu, c'est assez l'habitude en Orient que ces fiançailles précoces, souvent assez disproportionnées comme âge: la jeune épouse a 12 ans, âge légal, et le mari 35 ou 40; même chez les Juifs, dès l'âge de neuf ans, on marie la fille; chez les musulmans aussi. Je vous parle surtout de Bagdad et de Mossoul, où la cérémonie des fiançailles présente un caractère, tout particulier.

— Oh! donnez-nous des détails, Monsieur Jean, supplia Yvette.

L'explorateur sourit encore, il comprenait cette curiosité pour l'avoir éprouvée lui-même.

— Quand les fiançailles sont décidées après force visites de la mère et des amis du jeune homme, on envoie à la jeune fille un anneau béni par le prêtre, et dès ce moment, le fiancé qui partageait les jeux, les distractions de son amie n'a plus permission de la voir, mais il lui envoie des cadeaux de toutes sortes: robes, bijoux, étoffes et fixe la dot qu'il lui donne...

— Comment, s'exclama Yvette... il y a donc dans un coin du monde des hommes désintéressés à ce point!... Mais c'est incroyable!...

— Notre pays n'est pas privilégié continua-t-elle d'un ton acerbe!... Que de coureurs de dots sous les traits d'un amoureux!

Sa physionomie avait pris une autre expression dont Jean et sa fille s'étonnèrent.

Un léger bruit à l'extrémité du vaste salon les fit tous se retourner. Aux derniers mots de Mademoiselle de Kermoven, Eliane avait laissé tomber sa broderie, et le regard interrogateur de l'explorateur désignait la lectrice.

— Mademoiselle Ferrières! dit la baronne, une jeune fille orpheline qui a consenti à partager ma compagnie et ma solitude.

Jean le Gaël continua:

— Les fiancés sont, en effet, désintéressés en Orient, mais l'importance des cadeaux prend la moitié de la dot, on les rend en cas de rupture, car ils sont souvent considérables.

— Mais, questionna la baronne, vous disiez que les futurs ne se pouvaient plus voir dès les fiançailles officielles, comment alors le jeune homme fait-il sa cour?... Et... s'ils s'aiment, cette mise en quarantaine ne peut guère leur agréer.

— Il fait sa cour par de fréquents envois d'objets, mais il lui est interdit de voir sa fiancée. Quand il vient à sa demeure, il doit frapper ou se faire annoncer afin qu'elle se cache...

— Quelle coutume bizarre!... Le mariage alors doit être une cérémonie non moins originale.

— La fête commence quarante jours avant et presque toute la ville se réunit à la maison du fiancé où on s'amuse jusqu'à minuit. De même chez la jeune fille ce ne sont que fêtes et bals, sans pour cela que les futurs se voient. Environ un dimanche ou deux avant le grand jour des épousailles, on apporte à la fiancée les bijoux qui doivent la parer pour la cérémonie. Ensuite la veille arrivée, on l'habille avant le coucher du soleil, car le mariage a lieu la nuit. Le fiancé vient en procession avec ses amis qui chantent et dansent, les uns avec le sabre au clair qu'ils font voltiger, d'autres avec un fusil jeté en l'air; certains ont des tambours ou des cymbales. Les deux témoins sont vêtus aussi richement que le marié et pénètrent avec lui dans la maison, tandis que les sabres de leurs amis sont tendus au-dessus de leur tête. On entre dans la pièce qui sert de buffet et là les chants commencent, ainsi que les libations, les invités sont grisés déjà par la musique, le bruit et les parfums dont ils sont imprégnés, car sur leur passage la foule jette à profusion l'eau de rose.

— C'est merveilleux!

— Non... Les roses poussent comme de l'herbe, à Bagdad, et l'eau de roses sert à tout. On en verse sur les mains de l'hôte qu'on reçoit à diner, on en met dans les aliments, sur les tentures et... on en boit.

— On en boit! s'exclama Yvette.

— C'est une boisson délicieuse! quelques gouttes dans un verre d'eau sucrée. Les habitants en font une grande consommation et chaque famille, même la plus pauvre, a sa provision annuelle de près de 300 bouteilles. Dans l'intérieur des maisons riches, il n'est pas rare de voir de l'eau de roses jaillir des fontaines de marbre.

— Oh! mais c'est un conte!... Et vous avez vu cela petite Sélima!... dit Yvette en l'embrassant. Mais les jours de noces doivent être des jours féeriques.

— Cela dépend. Pour la richesse des costumes, c'est, en effet, féerique; la mariée est vêtue d'un immense voile tissé d'or, sur lequel un capuchon cousu en pointe s'adapte à la hauteur du cou; ceci à Mossoul où la mariée ne montre pas ses traits. A Bagdad, le voile qui l'enveloppe est plus léger. Quand à la cérémonie ce ne sont que fleurs et parfums. Les fêtent durent pendant sept jours avec des banquets de cinq cents personnes.

— Mais où recevoir tout ce monde?

— Dans les jardins où ils viennent vingt par vingt prendre le repas. Mais là où la poésie manque, Yvette, ajouta en riant l'explorateur, c'est que... les cuillers, fourchettes, verres servent aux cinq cents convives sans être lavés et tous mangent aux mêmes plats mis au milieu des tables.

— En effet, cela manque de charme! répondit la jeune fille avec une moue dédaigneuse.

— Mais ces fêtes sont coûteuses! Qui donc en assume la responsabilité pécuniaire? demanda la baronne.

— La famille du jeune homme, car, en somme, elles ont lieu chez lui où il emmène sa femme. Tout le monde vit en commun, chaque enfant marié à sa chambre et le repas de famille a quelque chose de patriarcal et d'imposant. Mais le bonheur intime est relatif, la jeune mariée n'est que la première servante de sa belle-mère qui lui apprend à tout faire. Cela se conçoit si elle a une bru de neuf ou douze ans.

— Comme c'est intéressant et agréable de vous entendre, Jean! dit la baronne.

Et comme l'explorateur se levait en s'excusant d'une aussi longue visite, Yvette prit l'enfant dans ses bras et la serra éperdument contre elle:

— Vous viendrez tant que vous voudrez mignonne, votre amie Yvette sera heureuse de vous recevoir dans son vieux château.

— A condition, répliqua Jean que l'amie Yvette ne dira plus *vous* à ma fille. Elle est d'ailleurs habituée au tutoiement de la langue arabe.

Ils partirent.

Derrière eux, la baronne étonnée se demandait:

— Qu'adviendra-t-il de cette visite?

Yvette répondit à sa pensée:

— Mère, le sourire de Sélima vous fera du bien, et les récits de Jean sur cette Mésopotamie lointaine, sur cet Orient magnifique me feront un peu... oublier...

— Je le désire, ma chérie... Mais... pourquoi Jean n'a-t-il pas parlé de Pierre?... Que sait-il?... Que pense-t-il de ce malheur?

Yvette redevint triste:

— Hélas!... Peut-être sait-il!

VI

QUI!

L'habitude était prise maintenant, Sélima venait souvent passer l'après-midi au château, heureuse de l'amitié qu'on lui témoignait et s'attachait de plus en plus à sa grande amie Yvette à qui elle racontait mille incidents de sa vie à travers l'Orient.

Un jour, elle vint avec un petit paquet soigneusement enveloppé qu'elle offrit à Mademoiselle de Kermoven:

— Prends-le, dit-elle, c'est un souvenir; tu admirais l'autre jour mon collier de perles, j'ai voulu que tu en portes aux oreilles.

Yvette protesta:

— Non, non, Sélima, plus tard... tu me connais à peine!

Mais l'enfant se glissait contre elle, posait sur ce cœur de vingt ans sa jolie tête, passait les bras autour du cou, implorant de sa voix tendre et mélodieuse:

— Si... il le faut... Papa le veut... Moi aussi... Accepte!... c'est notre habitude... à nous...

Puis, malicieuse et voulant triompher des résistances de la jeune fille, elle ajouta en l'embrassant:

— Ne me refuse pas, "petite maman Yvette".



ON s'est efforcé d'adapter le MODESS aux exigences de la Mode sans qu'il perde de son utilité. La substance qui le garnit est souple et duvetée. Les bords sont habilement arrondis — sans angles indiscrets. Traitée spécialement, la gaze elle-même présente une surface douce et unie, tout en conservant la fermeté nécessaire. MODESS est donc la plus confortable et la plus définitive des garnitures hygiéniques—elle est inodore et l'on en dispose facilement.

Modess

Est Infiniment Plus Souple



Pour l'usage courant, le Modess Régulier (épaisseur standard) est le produit le plus confortable et la meilleure sauvegarde. Plus mince, le Modess Compact (légèrement comprimé) est indiqué pour le voyage, les robes de soir et les cas particuliers.

Produit de

Johnson & Johnson LIMITED OF CANADA

Les plus grands fabricants du monde de pansements chirurgicaux, bandages, cotons hydrophiles, etc. 56-F

GRATIS: Paquet-Echantillon (contenant 3 garnitures Modess). Envoyer le coupon à Johnson & Johnson Limited, Montréal, P.Q.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....



Vous avez mal à la TÊTE?

Le travail n'attendra pas que le mal de tête s'en aille. Ne cherchez aucune sympathie dans ces moments, mais prenez des Aspirines. Elles ne faillissent jamais.

Ne souffrez pas continuellement de maux de tête ou autres douleurs. Consultez un médecin qui en déterminera la cause. Pendant ce temps, ne souffrez pas misérablement. L'Aspirine donne toujours un soulagement rapide. Elle est absolument inoffensive. N'est-ce pas une folie que de souffrir inutilement? Ce peut n'être qu'un simple mal de tête, une névralgie ou une névrite, le rhumatisme, le lumbago. L'Aspirine est encore le meilleur remède. Il n'y a pas de maux ou de douleurs que ces tablettes ne guérissent; elles assurent le soulagement des douleurs périodiques, et elles enrayent infailliblement le rhume.

Achetez la boîte qui porte le nom Aspirine et le mot véritable imprimé en rouge. Les véritables tablettes d'Aspirine ne déprime pas le coeur. Dans toutes les pharmacies.

BAYER

ASPIRIN

TRADE-MARK REG.

Fait au Canada

LE BARON D'OMBRE

Elle vainquit, en effet, car Mademoiselle de Kermoven la serra éperdument contre sa poitrine et la couvrit de baisers:

— Oh! chère... chère enfant!... Tu es un ange! soupira-t-elle.

Sélima ouvrait la petite boîte apportée et deux perles du plus bel orient de la grosseur d'un pois, resplendirent sur le velours blanc de l'écrin.

Yvette les contempla:

— Que c'est beau!... Mon Dieu! Que c'est beau!

Puis, avisant Eliane, à l'écart:

— Venez donc voir, Mademoiselle Ferrières. Jamais je n'ai rien trouvé de semblable à Paris!

La lectrice s'approcha:

— En effet, elles sont superbes, et si je ne me trompe, ce sont des parangons du golfe persique, car les plates viennent de l'île de Ceylan et celles qui affectent une forme de poire se pêchent près du promontoir de Comorin.

Sélima battit des mains:

— C'est cela!... C'est cela!...

— Je ne vous savais pas si savante, Mademoiselle, dit Yvette l'écoutant curieusement.

— Mon père a beaucoup voyagé justement dans ces contrées et...

— Qu'était donc votre père?

— Mais, reprit Eliane, un peu fière du beau nom qu'elle allait dire, mon père était le mar...

Subitement, elle s'arrêta: Ciel, elle oubliait son rôle!...

— Et baissant les yeux sur la broderie, elle dit d'une voix basse, comme honteuse d'avoir à renier sa caste et son rang:

— Mon père était marchand... négociant...

Mais Yvette avait vu sa rougeur, entendu cette phrase commencée, et constaté le trouble évident de la lectrice; elle se demandait ce que cela signifiait.

— Il y a un mystère dans la vie de cette jeune fille, se dit-elle... Qui avons-nous introduit chez nous?... Cependant, ma mère a raison, Mademoiselle Ferrières est irréprochable... Néanmoins, je saurai!...

Mais le babil de Sélima faisait diversion à sa pensée:

— Quand j'étais petite on me disait que les perles étaient de la grêle avalée par les poissons. Après, papa m'a dit la vérité et me conduisit à une pêche aux perles.

— Tu as vu cela, toi! Raconte un peu... Ton amie Yvette ne sait rien.

— Mademoiselle Ferrières a dit vrai. C'est au golfe Persique que sont les pêcheries les plus importantes. La pêche ne dure que trois mois, de juin à septembre, en pleine chaleur. De nombreux bateaux partent ensemble et portent, outre le patron, dix rameurs et dix plongeurs qui sont absolument nus. A un signal donné, la moitié de ces derniers se précipite à l'eau.

— Comment!... Sans scaphandres?

— On ne connaît pas cela en Orient, es pêcheurs n'y sont pas habitués; seulement, entre les doigts du pied droit, ils tiennent une ficelle à laquelle est attachée une grosse pierre percée destinée à accélérer leur descente.

— Mais où mettent-ils les huîtres?

— Dans un filet qu'ils attachent à leur bras gauche.

— Et comment remontent-ils?

— Oh! facilement. La main droite saisit la corde, elle imprime une assez forte secousse pour permettre au plongeur de remonter. Alors les cinq qui restaient en barque descendent à leur tour et tous se succèdent, de telle sorte qu'entre six et dix heures du matin, ils arrivent à plonger ainsi quarante à cinquante fois par jour, mais sans rester plus d'une à deux minutes sous l'eau; quelques-uns peuvent même rester trois minutes.

— Comme tout ce que tu me racontes est intéressant Sélima, je me figure presque assister à cette pêche aux perles.

— Oh! tu me fais des compliments Yvette... Tu te moques.

— Non, ma chérie, Au contraire, tu m'instruis. Ainsi je me demande comment ces gens-là respirent sous l'eau.

— Ils ne respirent pas, ils ferment la bouche et serrent leurs narines à l'aide d'une pince en corne. Mais ce métier est pénible, beaucoup de pêcheurs d'huîtres meurent jeunes.

— Je le crois... mais alors les huîtres?

— Chaque plongeur les ouvre avec un couteau et le mollusque est écrasé entre les doigts.

— Oh! dit Eliane, je croyais qu'on jetait les huîtres dans l'eau bouillante pour que les perles puissent tomber au fond.

— Oui, à certains endroits, en Amérique, m'a dit papa. Au golfe Persique, c'est autrement; les pêcheurs prétendent que leur manière d'opérer conserve mieux aux perles la fraîcheur et la pureté de leur eau. On les lave ensuite et on les tamise plusieurs fois, mais papa te dira cela mieux que moi, ce soir; c'est lui-même qui viendra me prendre après le repas.

Yvette eut un léger dépit de son ignorance en la matière, il lui fut désagréable de penser que l'explorateur la jugerait peu instruite sur ces choses d'Orient. Elle voulut à ses yeux paraître aussi *savante* et ne sachant trop ce qui se passait en elle, ne cherchant même pas à analyser le sentiment qui la faisait agir et s'approchant d'Eliane étonnée, elle dit à mi-voix:

— Montez-donc à la bibliothèque, voulez-vous? Dans le deuxième ou troisième rayon à gauche, du côté de la fenêtre vous trouverez un ouvrage traitant de la "Pêche aux perles" vous me le rapporterez... Je ne sais au juste le nom de l'auteur. C'est un in-12 relié en marron... il y a même quelques gravures... Vous me retrouverez au parc.

Eliane sortit du salon et gravit le large escalier qui conduisait à l'aile gauche du château; là se trouvait la bibliothèque vaste pièce qui renfermait des richesses littéraires et dont les châtelains de Kermoven avaient lieu d'être fiers.

Comme elle arrivait au premier étage s'engageant dans le long couloir reliant le château aux tourelles, une musique harmonieuse résonna soudain: un violon, dont la voix vibrait empreinte de tristesse, préludait. La lectrice s'arrêta pour écouter. C'était une mélodie douce et mélancolique comme celle de l'autre soir. Etat-ce donc de ce côté-ci du château qu'on jouait?... Mais alors d'autres que la baronne l'habitaient?... Comment penser que ce fut le mystérieux Pierre, puisqu'au salon le piano demeurait muet?

L'intense curiosité, l'ardent désir de *savoie* la poussa à marcher sans bruit pour mieux deviner de quel point venait l'étrange musique dont le mystère lui était une obsession. Mais à son grand étonnement, elle s'aperçut que les sons se distinguaient mieux à mesure qu'elle approchait de la bibliothèque.

Un instant interdite, subissant en quelque sorte cette espèce d'hypnose dans laquelle la musique plonge les êtres sensitifs et nerveux, elle ouvrit machinalement la porte et entra.

La bibliothèque était une immense pièce dont trois côtés étaient garnis de rayons remplis de livres étiquetés et numérotés. Une échelle munie d'une rampe permettait d'aller jusqu'au haut des rayons.

Un instant Eliane voulut réagir contre cet engourdissement bizarre; elle chercha à gauche de la pièce, dans l'ombre de la fenêtre le cinquième rayon; mais la musique reprenait *fortissimo*.

Le violon s'était tu, pour pleurer maintenant avec plus d'intensité que jamais, et la lectrice demeura clouée sur place, son visage exprimant le ravissement et l'extase, ses mains jointes comme pour implorer.

Elle ne peut définir ce qui se passe en elle, c'est comme une emprise sur sa pensée et son cerveau, une véritable hypnose qui engourdit ses sens, la rend inconsciente et sans mémoire. Elle ne sait plus pourquoi elle est ici, si ce n'est que cette mystérieuse mélodie est l'aimant qui l'a attirée.

Cette musique! Mais elle est toute proche, elle sent qu'à côté est l'invisible artiste... que seul le mur chargé de livres la sépare de ce qu'elle veut tant savoir!

Elle va comme une automate, se penche vers les livres pour mieux entendre et l'émotion indicible qui la pénètre toute, la rend faible presque tremblante.

Oh! que ne peut-elle ouvrir ce mur et voir... et remplir ses yeux avides du mystère qu'elle soupçonne!...

Le désir semble décupler ses forces; et de la frêle Eliane, discrète et douce, surgit soudain une créature de virilité. Cette musique l'attire ainsi qu'un charmeur appelle ses serpents... elle a besoin d'être plus près encore pour mieux entendre et mieux se pénétrer de cette délicieuse obsession.

Machinalement ses doigts errent sur les livres qu'elle prend et remet au hasard.

Mais... qu'est-ce donc?... Voilà que ses mains rencontrent le vide, maintenant ... Tout ce panneau n'est qu'une peinture imitant à merveille les rayons plus ou moins chargés d'une bibliothèque.

Elle croit rêver!

Ses yeux sans regard au travers de ce bizarre engourdissement ont aperçu le bouton d'une serrure... Alors, sans se rendre compte de son acte, sans chercher ce qui pourrait en advenir, d'un geste brusque... elle ouvre cette porte dissimulée...

Sans mouvement et sans paroles, droite sur le seuil, elle regarde curieusement cette salle étrange: atelier d'artiste, bureau de savant, laboratoire d'alchimiste, oratoire...

Un peu à l'écart, debout dans l'encadrement de la fenêtre ouverte sur le parc le violon sur l'épaule et l'archet à la main, un homme d'une trentaine d'années rêve et joue...

Il semble qu'elle reconnait cette silhouette entrevue au soir de son arrivée, dans la pénombre du salon... Elle ne peut voir son visage, car il a le dos tourné et ne soupçonne sans doute pas une présence étrangère dans sa retraite.

Son désir de le voir est intense, il prime en elle toute autre chose... ses yeux fixes sont étrangement ouverts... sa gorge sèche... sa respiration haletante et saccadée...

L'artiste a cependant perçu un léger bruit derrière lui; peu de chose sans doute. Sans cesser de jouer, lentement il se tourne vers la bibliothèque...

Alors avec effroi et colère, il gronde...

— Qui a osé?...

Mais Eliane soudain cache ses yeux comme pour en effacer quelque hideuse, quelque horrible vision... et battant l'air de ses bras... à bout d'émotion... dans un cri d'épouvante et de terreur folle... elle tombe inanimée...

L'homme marche vers elle. Une implacable résolution est en lui, il va chasser cette curieuse... cette insensée qui viole la retraite où il se cache!...

Penché vers elle, il la secoue... Subitement, il recule, referme la porte et ricane:

— Elle est évanouie. Au réveil, elle croira à un cauchemar!

VII

ORIENTALISME

La cloche du dîner vint tirer Eliane de sa torpeur et de l'engourdissement étrange dans lequel elle était plongée.

Toute étonnée de se trouver ainsi à terre elle pensa qu'une faiblesse l'avait surprise; cela lui paraissait bien incompréhensibie, elle sentait vaguement que quelque chose lui échappait de ses souvenirs, que sa mémoire était en défaut et qu'un incident avait dû motiver cet évanouissement que rien, une heure avant eut fait prévoir.

Elle était ici pour prendre un livre... justement, celui-là... mais ensuite?...

C'était le silence dans sa pensée.

Rapidement, elle descendit ne voulant pas se faire attendre et rejoignit au Salon Jean Le Gaël qui venait d'arriver.

Eliane donnait quelques leçons à la fillette et l'explorateur salua la lectrice:

— Etes-vous contente de votre élève, Mademoiselle Ferrières?

— Certes, onsieur; Sélima est fort intelligente, elle apprend facilement toutes choses et en échange me donne quelques détails sur ce bel Orient qu'elle a connu.

— Ah! vraiment! C'est amusant de la voir devenue conférencière. Ah! Ah! Ah!

— Ne riez pas trop, intervint Yvette, je vous assure qu'elle y réussit, car elle m'a appris comment on pêchait les perles... les superbes perles que vous m'avez envoyées... Oh! comme vous m'avez gâtée!

— Bah! C'est la parure des jeunes filles, il vous en fallait, Yvette... Cela complète votre beauté, ajouta-t-il, reposant ardemment ses yeux sur le visage si pur qui rougit soudain.

Un silence se fit. Jean contempla le groupe charmant de sa fille et d'Yvette, puis soupira, passa sa main sur ses yeux et d'un brusque mouvement ouvrit le salon.

Yvette troublée de ce compliment qu'elle n'attendait pas et qui lui laissait une impression bizarre le suivit cependant, traversant à sa suite le salon plein d'ombre. De l'autre côté, la salle à manger s'ouvrait éclairée par les grands candélabres dont les bougies tremblottaient au vent du soir.

Les convives prirent place autour de l'immense table: la baronne avait Jean

LE BARON D'OMBRE

à sa droite et Sélima à sa gauche. De l'autre côté de Jean était Yvette dont le trouble s'augmenta encore quand, lui servant à boire, l'explorateur frôla sa petite main. Un instant elle ferma les yeux comme pour dissiper l'étrange vertige qui montait de son cœur à son cerveau, puis reprit aussitôt possession d'elle-même.

— Vraiment! Etait-ce bien elle qui s'inquiétait ainsi et se troublait de l'aimable parole d'un homme? Quel homme? Un veuf, un savant occupé de ses livres et de ses voyages et qui certes ne songeait guère à elle, l'ayant connue enfant!... Son cerveau s'était peuplé de visions merveilleuses, palais enchantés qu'habitaient des sultanes magnifiquement drapées d'or et de brocart!... Ses yeux gardaient encore l'image éblouissante de ces mêmes princesses aux yeux de velours, au regard d'enchanteresse, aux cheveux parfumés d'ambre!... En son cœur était aussi le souvenir de celle qu'il avait aimée, de cette Orientale, perle incomparable pensait-elle, dont il avait eu cette adorable petite Sélima!... Où avait-elle la tête, elle, Yvette de Kermoven qui détestait le genre humain parce qu'il est méchant et menteur; où avait-elle la tête pour se préoccuper de la pensée de Jean!

Elle voulut faire diversion à cette idée qui devenait de l'obsession presque, et s'informa tout bas près d'Eliane si elle avait pu trouver le fameux livre.

— Je l'ai fait porter chez vous, Mademoiselle, murmura la lectrice, je pense que vous y trouverez des choses intéressantes.

Pendant ce temps la baronne questionnait Jean sur cet Orient prestigieux encore paré d'inconnu et de mystère. Et lui parlait longuement, avec élégance et savoir de ses travaux de civilisation, de ses essais d'infiltrations européennes au milieu d'une population souvent intelligente, mais parfois rétive à toute idée moderne.

C'est ainsi que parlant des funérailles, il avait vainement tenté d'effacer ces scènes de lamentations où des pleureuses louées pour l'occasion se déchirent le visage et lacèrent leurs épaules à coups d'ongles pour simuler une vive douleur. Dans les régions de l'Indoustan, de l'Arabie Pétrée et du Golfe Persique, ces habitudes sont enracinées et malheur même à quiconque ose s'en moquer.

— Comment! Les Musulmans sont à ce point fanatiques? s'informa la baronne.

— Ne les appelle-t-on pas les "croyants" Bien nommés, je vous assure; certains même sont édifiants dans leurs pratiques et quand est venu le moment de la prière, rien ne les distrait de leur acte. Le Coran est vénéré chez eux mieux que notre Evangile parmi nous.

— Comme la Bible pour les Juifs! Ils ont, je crois, à peu près les mêmes coutumes pour les inhumations.

— En effet. Le corps est soigneusement lavé et vêtu de linges blancs; les hommes sont ensevelis par les hommes et les femmes par les femmes. Quoique le Prophète ait défendu de pleurer, on se lamente cependant beaucoup et c'est là que les pleureuses louées se distinguent par des cris et des gémissements épouvantables. L'Iman vient lire quelques versets du Coran, puis le corps est mis dans un coffre rectangulaire recouvert de linge et sur lequel on fixe la coiffure du défunt: fez ou voile. Dans la mosquée, le corps est posé à la place du prieur et la face du défunt tournée vers la Mecque. Après quelques prières le convoi va au cimetière où la foule, suit en gémissant. Les cimetières sont d'ordinaire en dehors de la ville, le long des routes ou sur le bord d'un cours d'eau. Ordinairement c'est l'endroit le plus beau du pays et la flore y abonde, car la foule aime les promenades dans ses cimetières et les transforme en jardins. Les tombes sont curieuses et se signalent par une pierre dressée où est écrit en arabe le nom du défunt; elle est surmontée soit d'un turban ou d'un cimeterre pour indiquer la profession ou encore son genre de mort si elle fut violente: lacet, poignard, sabre. C'est assez curieux. Les tombes des Marabouts, les *saints* en Islam, sont surmontées d'une coupole rappelant celle de la mosquée Les riches ont un oratoire sur la tombe de leurs morts et le vendredi qui est le dimanche chez les muslmans, cet oratoire est recouvert de tapis et de fleurs.

— Mais ce sont, en effet, des "Croyants" alors, reprit Yvette. Combien de tombes oubliées dans nos cimetières! A peine, au jour des Morts, y met-on un modeste bouquet.

Eliane soupira pensant à ses chers morts qui cette année auraient aussi leur tombe *oubliée!*

Un silence tomba sur les convives. Yvette pensa soudain que le souvenir de sa femme morte attristait Jean; il lui parut que son cœur s'en troublait aussi comme d'un vol qui lui était fait. Cependant ce regret était légitime, elle s'en voulut encore de cet inexplicable sentiment.

Sélima, dont les doigts menus détachaient les grains blonds d'une grappe de raisin s'écria:

— Les Croyants! Oui, c'est leur nom; cependant quel mélange de choses absurdes que leur religion, et que de façons de la pratiquer!

— Non, mon enfant. Absurdes n'est pas le mot juste. Bizarres irait mieux.

— Pourtant ceux qui adorent le diable ... Et ceux qui adorent le feu!...

Jean sourit, amusé des répliques de sa fille:

— Tu veux parler des Yézidis et des rites de cette secte. C'est, en effet, intéressant et quand on assiste à leurs cérémonies étranges, on se croit presque aux temps antiques de la Perse et de l'Assyrie.

— Oh! racontez-nous cela! supplia Yvette.

— Quelques détails seulement, chère amie, car on peut écrire des volumes sur les "Adorateurs du Diable", mais en quelques mots, je vous apprendrai que ceux qui professent cette religion sont surtout d'origine kurde et sont répandus dans la province de Mossoul sur les monts Sindjar, à l'est de Bitlis, de Van, de Diarbékir et en Perse ... Ils ont pour symbole un coq nommé Mélek-Taoûs, *l'Ange Paon*, fait en bronze doré et confié à la garde de leur émir suprême qui réside dans le village Baadli. On le promène trois fois l'an dans tous les districts, le ministère sacerdotal est héréditaire, les femmes des prêtres appartiennent à une caste spéciale qui n'admet le mariage qu'avec des religieux et certaines fêtes ne sont que pour elles. Ces *Adorateurs du Diable* ont cependant une moralité supérieure aux Orientaux qui les entourent. Leur caractère est enjoué, leur tempérament calme et leurs moeurs hospitalières. Une remarque qui va vous amuser Yvette: ils éprouvent une incroyable répulsion pour la couleur bleue.

— Pourquoi?

— Ceci reste un mystère; de même, leurs femmes contrairement aux coutumes de tout l'Orient, ne sont pas voilées et reçoivent la visite des étrangers. J'ai assisté plusieurs fois, à la date du 10 août, à la procession de flagellants qu'ils font à Baadli en l'honneur de leur grand saint, le Cheikh-Adi-Ben-Mousafir dont le tombeau aux environs est un lieu de pèlerinage. Tout autour on entretient des feux perpétuels de naphte et de bitume.

— Oh!... Et dire que ces choses existent encore de nos jours! De telles aberrations ne devraient plus être!

— Mon Dieu, Yvette, l'Orient si exploré qu'il ait été a encore des coins inconnus et le progrès n'y parvient pas. Songez: quand ici vous roulez en auto de quatre-vingts chevaux, là-bas on ne va qu'à dos de chameaux et ce trajet qui vous paraît ici court, dure en Syrie, Perse et ailleurs, des mois et des mois! Ces gens se trouvent bien de leur religion, ils n'en veulent pas connaître d'autres et nos missionnaires catholiques malgré tout leur dévouement n'ont pu déraciner leurs croyances.

— Mais, dit Eliane, n'est-ce pas aussi dans ces contrées, surtout en Perse, que sont les disciples du Bab?

— Précisément, Mademoiselle, et je suis bien aise de vous en parler. Vous connaissez alors la fantastique histoire du réformateur persan Hadji-Sayitd-Ali-Mohammed qui prétendait descendre du Prophète, et qui se proclama "Bab" *la porte de vérité*, le Mahdi dont les musulmans attendent toujours la venue.

— Comme les Juifs, le Messie, reprit-elle en souriant.

— C'est juste. D'ailleurs, l'Ilsam est un ensemble de la religion judaïque et de la religion chrétienne. Mais pour parler un peu de Bab, que notre amie Yvette ignore peut-être, je lui apprendrai que son Coran n'a que onze parties et que ses adeptes ont une formule de salutation et portent tous une bague de forme particulière à laquelle ils se reconnaissent. Comme les Yézidis leurs femmes n'ont pas de voile et ne s'enferment pas dans un harem. Leur Rama-

Le magasin de mille et un délices



Pyjamas de l'Orient

Le printemps 1931 nous apporte la mode des pyjamas; pyjamas pour l'été, la danse et la plage.

De Chine, pays des pyjamas, nous arrive de merveilleuses créations, en crêpe, en soie naturelle, délicieusement brodés et ornés de dentelle faite à la main. Pantalons larges du bas, jaquettes ou boléros finement taillés à la taille. Large kimonos, artistiquement brodés, il y en a pour tous les goûts et toutes les bourses.

Il ne faut pas oublier notre lingerie féminine qui harmonise à ravir avec les pyjamas.

L'ensemble ne sera complet et de bon goût si vous ajoutez nos bijoux en jade travaillés à la main avec un art et une patience insurpassables.

THE HWAIKING SHOPS LIMITED

(Why-Ching)

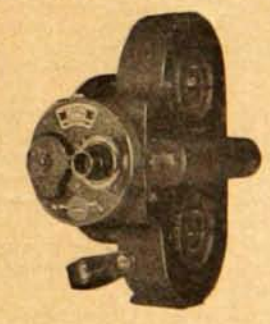
1622, RUE STE-CATHERINE OUEST

QUÉBEC — HOTEL MONT-ROYAL — TORONTO

OTTAWA — MONTRÉAL — ST. JEAN, N.B.

LA JEUNESSE PASSE SI VITE

Dans quelques brèves années, la Famille d'aujourd'hui pourra être dispersée dans l'univers.

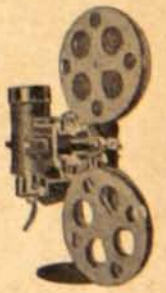


Avec un Camera Cinématographique Amateur

Bell & Howell

Filmo

Vous pouvez conserver votre famille telle qu'elle est, pour toujours. Le Camera Filmo enregistre, d'une manière vivante, le bonheur de votre vie familiale d'aujourd'hui. Avec un Projecteur Filmo, vous voyez vos enfants, vos parents, votre demeure sur l'écran, dans votre propre chambre, dans une semaine ou dix jours, avec le même réalisme que le jour où les photographies ont été prises ... Ces souvenirs valent la peine d'être conservés.



THE FILM AND SLIDE COMPANY OF CANADA LIMITED

104, Edifice Drummond, Montréal — MArquette 5985

Tout ce qu'il faut à l'amateur qui fait des vues animées

Des robes aussi fraîches que des neuves

Les TEINTURES DIAMOND sont d'un emploi très simple; elles agissent facilement et également, et elles donnent une apparence NEUVE aux robes, aux draperies, et à la lingerie, Les Teintures Diamond ne laissent aucune trace et l'étoffe n'a jamais l'air d'avoir été teinte. Elles sont solides, égales, elles conservent leur lustre et résistent à l'usure et aux lavages les plus fréquents.

Les Teintures Diamond doivent leur supériorité à la grande quantité d'anilines pures qu'elles contiennent. Leur fabrication coûte plus cher? Certainement. Mais vous ne les payez pas plus cher. Dans toutes les pharmacies — 15c.

Diamond Dyes

Teintures Diamond

La Plus Haute Qualité depuis 50 Ans

Faite au Canada

Poils et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestations, à Gypsia Products Co. (M.O.) 55 W. 42 St., New-York.

Mauvaise Bouche

Tout le monde l'a au réveil



ASTRING-O-SOL la purifie

ASTRING-O-SOL est le véritable rince-bouche antiseptique *concentré*. Il pénètre très avant dans les tissus et crevasses. Son action germicide est très puissante. Il tue tous les microbes qui s'y logent. Il est absolument inoffensif. Son action astringente neutralise la croissance et l'activité des microbes. Son effet antiseptique est durable et purifie l'haleine pendant des heures. Des épreuves, poursuivies par des spécialistes, établissent que l'Astring-o-sol seul réunit toutes les caractéristiques que doivent posséder les antiseptiques de la bouche pour être efficaces Astring-o-sol rafraîchit, protège, laisse bonne bouche. Procurez-vous-en une bouteille aujourd'hui.



Une bouteille de 4 onces donne 12 pleines chopines d'un rince-bouche rafraîchissant une fois dilué pour usage biquotidien.

Frederick Stearns & Co. — *Manufacturiers Chimistes*

Détroit, Mich. Windsor, Ont. Sydney, Australia

S'il vous plaît m'envoyer une bouteille d'essai d'Astring-o-sol. J'inclus dix sous en timbres poste pour les frais de port. LRM-4-31

Nom_____

Adresse_____

Localité_____ Prov. ou Etat_____

ASTRING-O-SOL

Antiseptique RINCE-BOUCHE Germicide

LE BARON D'OMBRE

dan ne dure que dix-neuf jours au lieu de trente. C'est parmi les "Babistes que tout l'Orient superstitieux se manifeste; plus qu'ailleurs on y fait usage de talismans. Ils ont ainsi certains mots et nombres auxquels ils attribuent une puissance surnaturelle intense. Tous les noms qu'ils emploient pour désigner Dieu doivent former chacun comme valeur numérique le chiffre 19, qui est leur nombre sacré et consacré. De là l'institution d'un collège de prêtres de 19 membres, le partage de l'année en 19 mois de 19 jours, la division des poids et mesures par 19 et ses multiples.

— Ah! dit alors Sélima attentive à cette leçon d'histoire, voilà pourquoi leur Ramadan dure 19 jours aussi.

— Comment? Toi, une orientale, tu ignores ce détail, ma chérie? questionna Yvette en riant.

— Je connais plutôt les Druses qui habitent le Liban et la Syrie, et sur ceux-là, tu sais, papa, je suis savante:

— Alors, raconte.

— Pour les Druses, il n'y a ni paradis, ni enfer, ni rédemption, puisqu'ils n'admettent pas de péché originel. Ils croient à la métempsycose, l'homme a peine mort, renaît et dans sa nouvelle existence reçoit la récompense des vertus qu'il a pratiquées antérieurement en obtenant une condition spirituelle plus élevée et ainsi de suite. A la fin de plusieurs existences, il arrive à son degré de perfection tel, que son âme se confond avec celle de Dieu.

— Parfait, mon enfant, tu es savante en effet, mais tu oublies de parler de leurs moeurs. Ainsi chez eux la polygamie n'existe pas; par contre, le divorce y est fréquent; ce qui les distingue des Yédizis, c'est leur préférence pour la couleur bleue; les femmes sont vêtues d'une longue robe de toile, bleue généralement.

— Ah! oui, je me souviens maintenant, s'écria Sélima. Elles ont aussi dans leurs cheveux tressés des quantités de pièces de monnaie et teignent leurs paupières au henné, ainsi que leurs sourcils qu'elles rejoignent entre eux par un trait au-dessus du nez.

— Elles doivent ressembler à des sauvages, dit Yvette amusée.

— En effet, répondit Jean. Mais la plus intéressante parmi ces religions diverses, est le Sabéisme. Connaissez-vous un peu cela, Mademoiselle Eliane?

— Non, j'avoue que ce nom m'est inconnu.

— Il s'agit ici des Sabéens ou plutôt des Nabatéens que la tradition fait descendre de Naboïoth, fils aîné d'Ismaël. Leurs rites plutôt astratoires reposent sur l'adoration du soleil, du Shams, comme chez les Hamdanites; en second lieu vient Vénus qu'ils nomment Almakah. Les Mages et les devins de l'antiquité sont tous Sabéens.

— Mon Dieu! s'exclama Yvette charmée et conquise. Quel plaisir de vous entendre! Cependant, dans mon égoïsme, je vous retiens ici alors que le café nous attend peut-être au salon. Vous me pardonnerez... Jean.

Elle eut une hésitation à dire ce nom, et son front pur se couvrit d'une rougeur légère qu'Eliane remarqua.

— Si l'amour pouvait attendrir ce cœur et ouvrir cette âme! pensa-t-elle.

VIII

LE BARON D'OMBRE

Le château de Kermoven semble maintenant se réveiller de son long sommeil. Les fenêtres aux volets clos sont largement ouvertes au soleil et à travers les gazouillis d'oiseaux montent le joli rire clair des jeunes filles.

De même, le salon fermé où seule l'ombre demeurait, laisse entrer par les baies des branches de roses qu'un zéphir parfois éparpille sur le tapis. Des fleurs ornent le piano toujours silencieux et la cheminée de marbre blanc sur laquelle une Niobée pleure, la figure cachée par de longs cheveux s'orne de claires aubépines.

Mais chacun rêve à l'heure où la nuit tombe, les rires s'éteignent... Yvette debout dans l'ombre du parc songe, et la tristesse de son visage s'alanguit. Souvent elle serre dans ses bras Sélima qui penche vers elle son beau visage ambré. Le besoin d'aimer est si fort en elle qu'elle l'embrasse passionnément, presque avec fureur.

— Tu me fais mal, Yvette!... Maman Yvette, dit alors la fillette.

C'est que l'image de Jean est dans les yeux d'Yvette. A son insu, elle s'infiltre dans le cœur et la pensée de la jeune fille pour y réveiller plus jeune, plus ardent que jamais, non plus l'amour ancien, enseveli dans les ruines et le deuil, mais l'amour nouveau tendre comme une fleur, lumineux comme une aube.

C'est lui qu'elle aime à travers la grâce délicate de Sélima. Quand l'explorateur, qui le soir vient souvent à la veillée, raconte quelques détails de sa vie, toute l'âme d'Yvette est suspendue aux lèvres de Jean.

— Encore... Jean ,dit-elle, quand il se tait.

Et lui, de ses yeux profonds et rêveurs la regarde, contemple ce front pur qu'il voudrait baiser... et parle, parle encore... comme s'il devinait que le meilleur de son pouvoir est dans sa voix, musique admirable qui pleure, et tremble tour à tour. Parfois un soupir gonfle sa poitrine et sa main semble comprimer les battements pressés de son cœur. Alors Sélima, tendrement donne sa belle tête aux caresses de son père, tandis qu'Yvette soudain triste et troublée, se lève en hâte, n'en pouvant plus, ne comprenant pas bien la torturante douleur qui la brûle.

— Il pense à la morte! fait-elle.

Alors Jean ferme les yeux pour ne pas voir ce qu'il croit du dédain ou de l'indifférence. Tout saigne en lui. Et ce fort, n'est qu'un faible devant Yvette; c'est presque les larmes aux yeux qu'il murmure:

— Je suis fou de penser que cette fleur de printemps serait pour l'hiver de ma vie! Comment oserais-je, moi, un vieillard presque, lui demander de m'aimer?

Mais Eliane devinait toute la tragédie intime de cet amour muet qui transformait Yvette, la rendait moins âpre, moins injuste, et sentait que son rôle serait beau de rapprocher ces deux cœurs. Elle avait surpris, dès sa naissance, la tendresse faite d'admiration qui fleurissait au cœur d'Yvette, et connaissait l'affection de Jean pour la jeune châtelaine.

Quelle serait l'étincelle qui ferait jaillir la flamme ardente couvant en secret chez l'un comme chez l'autre.?

Et quel -événement, quelle cause la produirait cette étincelle?

Malgré son désir de faire un peu de bonheur autour d'elle, elle comprenait que sa situation effacée de lectrice-secrétaire, et l'hostilité atténuée, il est vrai d'Yvette, ne pouvaient lui permettre d'intervenir auprès de Jean, comme auprès de Mademoiselle de Kermoven.

Et de son côté, avec quelle ardeur elle eut voulu connaître le mystère de la bibliothèque, savoir quel était le chanteur du soir, l'inconnu entrevu à son arrivée, et surtout quel incident avait provoqué son évanouissement.

Parfois l'intensité de ce désir était telle qu'elle oubliait le roman muet qui s'ébauchait à ses côtés: les rêveries d'Yvette, les tristesses de l'explorateur.

Dans la vie monotone de ce château endeuillé, sa curiosité prenait de gigantesques proportions. Elle en nourrissait son esprit, ses nuits se peuplaient pour ainsi dire des fantômes imaginés durant le jour, et ses journées n'avaient de distraction que la pensée de cet inconnu.

Cependant, depuis quelques soirs, nulle voix ne vibrait dans le recueillement du crépuscule.

L'écho silencieux du manoir n'apportait plus aux trois femmes réunies dans la pénombre parfumée du salon, aucune mélodie, aucun chant de douleur ou d'amour.

La baronne s'en étonnait un peu, s'en inquiétait parfois; elle s'était habituée aux larmes de ce violon... aux accords mystérieux de cet orgue... à la vie invisible enfin, de celui qui dans quelque coin du château devait tant souffrir pour jouer ainsi!

Et ce soir, après le départ de Sélima que Jean Le Gaël était venu chercher lui-même (pour apercevoir Yvette, sans doute), ce soir, dans le salon plein d'ombre, à la porte de ce perron, où les rampes de fer forgé dataient de cinq siècles, la baronne et sa fille demeuraient silencieuses, malgré l'habileté d'Eliane à ranimer la conversation qui toujours s'éteignait.

— On ne l'entend plus... mère! fit tout bas Yvette jetant un involontaire regard vers l'aile du château où était la bibliothèque.

La baronne soupira, secoua sa belle tête où les cheveux argentés mettaient seuls une lumière dans l'ombre:

— Hélas!... qu'a-t-il?... Je n'ose aller à lui!... Tu sais qu'il nous défend de *"le"* voir!

— Oh!... mère... taisez-vous! C'est affreux!... Et pour *"l'"*avoir vu... autrefois cette épouvantable nuit du meurtre, je ne puis arracher de mes yeux l'horreur et l'effroi.

— Héas! fit encore la mère.

Un silence tomba sur ce mot infiniment triste, dit par cette voix douloureuse où l'on sentait sourdre des larmes. Eliane à l'écart ne perdait pas un mot; les gestes et les paroles se gravaient en son esprit.

— Si nous allumions? demanda-t-elle.

— Non, non, répliqua la baronne.

Puis, à voix basse, se tournant vers Yvette, elle murmura:

— Peut-être viendra-t-*"il"*.!

Eliane alors comprit à ce refus, que le mystérieux visiteur était attendu, et comme Yvette selon son habitude ne demeurait jamais lors de ces entrevues, la lectrice sortit avec elle, prétextant quelques travaux.

— Vous êtes donc si occupée? questionna ironiquement Yvette.

— Je m'occupe toujours, soit de l'esprit, soit autrement. Mais, vous, mademoiselle, qui n'êtes jamais oisive, pourquoi vous étonner de mes paroles? Si vos doigts sont las de délicates broderies, votre cœur rêve et pense...

— Rêver!... Non, répondit tristement Yvette, le rêve est trop loin de la réalité! Et penser me fait mal!

Puis spontanément comme pour se punir d'être, ou de vouloir être méchante, envers la douce jeune fille, elle lui tendit la main.

— Pardonnez-moi... je suis nerveuse quelques fois!

— Comment vous en voudrais-je puisque seule la souffrance vous fait agir ainsi!

Brusquement Yvette retira sa main et les yeux durs, la voix coupante, demanda:

— Qui vous a dit que je souffrais?

— Mon cœur... qui a vécu et pleuré comme le vôtre!

Puis, montant rapidement le large escalier, elle pénétra dans sa chambre, laissant Yvette étonnée:

— Ma mère a raison... cette jeune fille est autrement que les autres!

Elle allait à son tour gravir les marches quand le son lointain d'un violon résonna dans la nuit. Elle s'arrêta, écouta un instant, puis ouvrant la porte du salon vint vers sa mère pensive:

— *"Il"* ne viendra pas, mère, puisqu'*"il"* joue!... Voulez-vous qu'on allume.

— Non... Ecoutons-*"le"* dans l'ombre. Je sens mieux son âme près de moi.

Et les deux femmes attentives à la mélodie douloureuse, restèrent ainsi côte à côte, tandis que là-haut le violon éparpillait au vent du soir la langueur et la solitude de l'invisible artiste.

Mais Eliane aux premiers sons de l'instrument avait longuement frémi. La même force d'attraction s'empara d'elle; elle lutta à peine. A nouveau hypnotisée par cette musique étrange, tour à tour voluptueuse et triste, lente et saccadée, elle ouvrit sans bruit la porte de sa chambre et se dirigea comme une automate vers la bibliothèque.

Cet acte, qui en temps ordinaire lui eut paru le comble de l'indiscrétion, lui semblait tout naturel. Elle agissait en dehors de sa volonté, comme poussée par une force invisible, par un aimant mystérieux.

D'ailleurs, cette pensée: *savoir* était toute sa vie pour le moment et l'hypnose dans laquelle était plongée sa volonté s'opérait à son insu.

Elle pénétra dans la vaste pièce où les volumes s'alignaient sur les rayons poussiéreux et s'avança, les yeux fixés vers la porte dissimulée dans la boiserie derrière laquelle le mystérieux artiste demeurait.

D'un geste fébrile elle ouvrit et regarda. En face d'elle une grande glace dans laquelle se reflétait la lumière des bougies du candélabre, lui renvoya son image quelle ne vit pas.

Mais celui qui jouait dans l'embrasure de la fenêtre... celui pour qui elle venait inconsciemment... celui qu'elle avait si grande hâte de connaître... celui enfin dont la baronne et Yvette écoutaient en pleurant la musique... celui-là se redressa, furieux et terrible.

D'un geste de colère, il jeta son violon dont les cordes gémirent et les poings fermés s'avança vers Eliane impassible.

LE BARON D'OMBRE

Mais ses mains retombèrent, il haussa les épaules, et la regarda attentivement.

— Elle dort! fit-il... Elle est hynoptisée!

Alors faisant quelques passes magnétiques devant ce beau visage calme dont les yeux grands ouverts ne pouvaient le voir, il dit à plusieurs reprises:

— Réveillez-vous!... Je le veux!

Eliane soupira, ses mains cherchèrent un appui l'inconnu avança une chaise et se retira vivement dans le coin le plus obscur; d'ailleurs la musique opérant ce sommeil, son absence devait provoquer le réveil.

La lectrice promena ses regards étonnés sur cette pièce qu'il lui parut soudain avoir déjà entrevue et tressaillit longuement quand une voix s'écria avec l'accent de la colère:

— Que venez-vous chercher ici?... Une intrigue sans doute!

— Où suis-je donc?... Qui me parle? fit-elle de sa voix douce, cherchant à percer l'ombre et deviner d'où venait cette voix.

— Vous êtes chez moi, où nul n'ose entrer Mademoiselle Ferrières.. Et pour que pareille audace ne se renouvelle pas, pour vous ôter toute idée de coquetterie vis-à-vis de moi... regardez ce que je suis.

Eliane effrayée, révoltée aussi de l'insulte, marcha vers l'inconnu. Lui résolument s'avança jusqu'à elle et découvrant soudain son visage caché dans ses mains tremblantes, il éclata d'un rire convulsif:

— Regardez-moi! dit-il encore.

Eliane jeta un cri terrible. Ses prunelles se rivèrent avec épouvante sur une face de monstre: au-dessus du nez coupé, l'orbite semblait un trou sanguinolent, la lèvre couturée et hachée montrait dans un rictus effrayant l'ivoire des dents et les belles boucles de cheveux cachaient mal l'oreille déchiquetée à côté de la joue affreusement zébrée de lignes rouges.

Seul le front restait beau, comme si toute la noblesse et l'honneur de ce dernier du nom n'avaient pu être effleurés par cet accident, cet attentat ou ce crime!

— Oh! gémit Eliane frappée au cœur par la souffrance de tous les instants et l'épouvantable vie de reclus volontaire.

Il se mit à rire encore; l'éclat de sa voix avait parfois des tonalités sourdes ou aiguës qui faisait ressembler ce rire à celui des damnés dans l'Enfer de Dante.

Il croisa les bras, puis comme Eliane détournait les yeux, il reprit:

— Ah! Ah! Ah!... Je vous fais peur!... Ma mère elle-même n'ose me voir sans effroi. N'est-ce pas, votre fantaisie est passée?... Vous ne reviendrez pas, maintenant que vous m'avez vu!... Maintenant que je vais vous dire: Je déteste... je hais... je méprise les femmes!...

Et s'approchant plus près d'elle, il prit ses poignets la forçant à le regarder encore... Il continua:

— C'est une belle comme vous qui m'a défiguré, qui m'a arraché les yeux comme elle m'arracha le cœur Ah!... Vous détournez vos yeux des miens, comme tous ceuxqui m'ont vu, qui ont contemplé ma hideur!... Ah! Ah! Ah!... N'est-ce pas vous n'oserez plus revenir?

Mais Eliane qui devinait une immense douleur derrière cette ironie et ce défi: une grande haine de l'humanité sous ce rire affreux où tremblaient des larmes, Eliane compatissante et bonne courba son front... et douce infiniment, répondit à ce meurtri, à ce mutilé.

— J'oserai revenir encore... si vous voulez... pour vous consoler!

Une minute il resta stupéfait, ne pouvant croire qu'il existât en dehors de sa mère une créature capable de dévouement. Il contempla du seul œil resté bleu et pur ce visage admirable dont les prunelles claires le fixaient sans répulsion.

Mais ce fut de courte durée. Son rire résonna de nouveau plus violent, plus douloureux aussi; il fit quelques pas dans la chambre et s'écria:

— Pas de comédie ici!... De vous à moi ce serait un crime, car je suis malheureux!... Au surplus, je ne veux la pitié de personne et ne saurais que faire de la vôtre.

— Mais... qui êtes-vous donc? hasarda Eliane frappée de la noblesse de l'inconnu.

— C'est vrai!... Vous l'ignorez sans doute... cependant je suis le maître ici.

Puis sa voix prit une étrange solennité pour dire encore à Eliane stupéfaite:

— Qui je suis?... Un mort-vivant: le baron Pierre de Kermoven!

IX

LES CENDRES DU COEUR

La baronne avait raison de penser qu'un fait anormal retenait Pierre chez lui, puisque brusquement interrompant sa mélodie, le violon lamentablement s'était tu, comme si une main violente l'eut tout à coup jeté sur les dalles.

Du salon plein d'ombre la pauvre mère attendit en vain que l'artiste chanta; que l'orgue en de solennels accents redit quelque hymne grandiose; que le violon enfin fut relevé de sa chute... Hélas! Il était brisé sans doute, comme la vie et le cœur de celui qui en maniait l'archet!

— Pourquoi?... Pourquoi?... demandait-elle à sa fille! Voilà deux ans déjà!... Il devrait oublier! Il sait que nous l'aimons... que tu as souffert, aussi, toi, ma pauvre enfant!

— Bonne mère, vous oubliez que notre Pierre ne peut, ne doit plus voir personne, que toute joie lui est refusée... mère... je vous en prie... souvenez-vous du... visage...

La baronne cacha son front dans ses mains; d'abondantes larmes coulèrent sur ses joues amaigries:

— Pierre!... Pierre!... mon enfant! gémit-elle. Que ne puis-je te redonner la vie!

— La maudite!... La perfide!... s'exclama Yvette. Elle eût dû tant l'aimer! Pourquoi la vie de Paris nous attira-t-elle pour que cette Marthe Guérin devint notre mauvais génie!... Que lui avait fait Pierre? Lui qui la comblait de tout!... Moi-même qui l'aimais comme une sœur... elle me prit mon fiancé!...

Yvette à son tour pleurait.

Le mal d'aimer avajt passé sur ce manoir non pour y laisser les joies pures, légitimes et durables, mais pour tout briser sur sa route: cœurs, vies, destin!

Entré par le chemin riant et parfumé des tendresses menteuses, il était parti semant derrière lui le deuil, l'effroi et la mort. L'amour aussi était mort dans la lutte, mais du feu ardent couvaient encore les cendres, et le plus léger contact suffisait à attiser la souffrance toujours vivace au fond, comme le charbon rouge brûle longtemps sous la cendre chaude du foyer.

Si Yvette souffrait, Pierre là-haut dans sa retraite souffrait plus encore: n'avait-li pas perdu plus qu'elle.!

La présence inopinée d'Eliane dans sa chambre l'avait tout-à-coup mis en présence du passé: elle était femme, elle était blonde et belle comme l'"*autre*", elle était étrangère à la vie de reclus des gens du manoir. De graves raisons lui faisaient craindre de voir en elle la coquette, la frivole, la perfide d'autrefois.

Il avait eu raison de la chasser... de lui parler ainsi, de la traiter comme elle le méritait. La pensée d'une intrigue l'avait poussée à solliciter par l'entremise de l'abbé Lantin, cette place de lectrice auprès de la baronne de Kermoven. L'idée d'une conquête qu'elle croyait facile l'amenait aussi jusqu'à ce coin retiré du vieux manoir, jusqu'au delà de cette bibliothèque qui était le rempart de ses appartements!...

Ah! certes, il avait, lui, le baron Pierre de Kermoven, parlé de telle sorte que cette demoiselle Ferrières ne viendrait plus jamais troubler sa solitude!

Et pourtant!

Il lui revenait en mémoire qu'elle avait insisté au contraire, et répondu d'une voix douce à ses dures paroles. Oui, elle avait osé dire: "Je reviendrai encore... si vous voulez... pour vous consoler"!

A ce souvenir sa fierté se cabra.

Lui, le descendant de toute la lignée de preux dont les portraits ornaient le salon! Lui, dernier du nom, inspirait de la pitié à des subalternes; car, après tout, cette Eliane Ferrières n'était qu'une salariée!

Non! Il ne voulait la pitié de personne, encore moins de cette lectrice.

Cependant!... Si vraiment la bonté seule, la poussait à donner quelque pensée au "*monstre*" qu'il était! Si, sous ce visage, qu'il avait trouvé beau et pur, un cœur droit et sincère tressaillait! Quel intérêt, quel mobile, pouvait forcer la jeune fille à s'exprimer ainsi, ayant vu le visage de celui qui se cachait. Rien maintenant ne

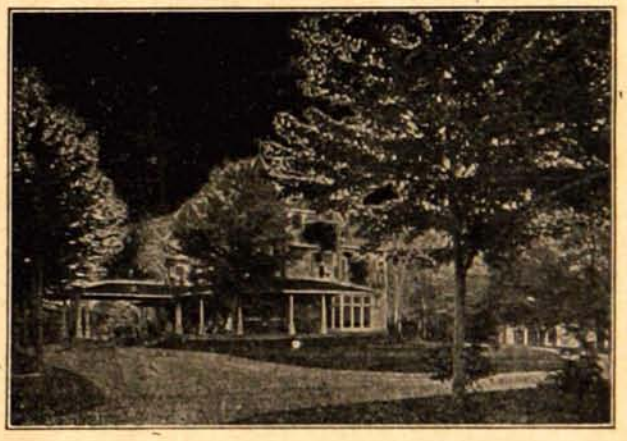
(*Suite à la page 25*)

HArbour 3088
New System
Cleaning Service
823, rue Dorchester Est — — — Montréal
REPARATIONS DE TOUS GENRES
TEINTURIER ET NETTOYEUR

NETTOYAGE pour DAMES		NETTOYAGE pour MESSIEURS	
ROBE	$2.00 et 2.50	COMPLET	$1.50
MANTEAU	1.75 et 2.00	PARDESSUS	1.50
COSTUME	2.00	CHAPEAU	0.75
GANTS	0.20	GANTS	0.20
CHAPEAU	0.60	GUETRES	0.40
CHANDAIL	0.75 et 1.00	IMPERMEABLES	2.00
JUPE	1.00 à 1.75	CRAVATE	0.15
BLOUSE	1.00	ROBE DE CHAMBRE	1.50

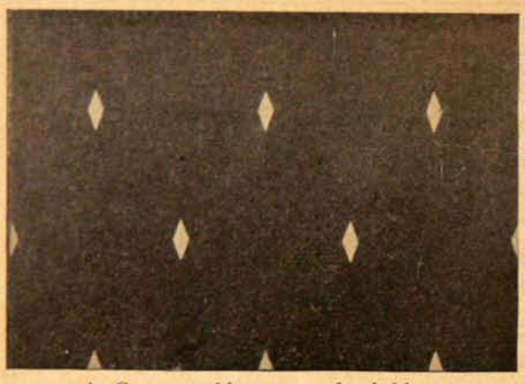
SERVICE DE 24 HEURES

Pour vous tenir au courant du mouvement scientifique contemporain, lisez - - - - "La Science Moderne"
Et ses chroniques de radio, nouvelles, bibliographie, etc...
PRIX DE L'ABONNEMENT $3.00 PAR AN, 0.25 LE NUMERO
Publiée en FRANCE, BELGIQUE, SUISSE et CANADA.
ADRESSE A MONTREAL: B. P. 32, STATION N.

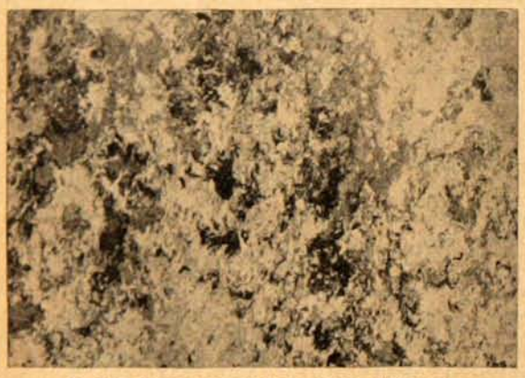


Sanatorium PRÉVOST, Inc.
Institution unique située à
CARTIERVILLE, P. Q.
(*à quelques minutes de Montréal*)
Maladies Nerveuses, Cure de Repos, de Régime et de Désintoxication, Maladies de la Nutrition, Convalescence.
Institution fondée par feu le
Docteur ALBERT PREVOST
Ex-médecin légiste de l'Université de Paris et ex-professeur de Neurologie de l'Université de Montréal.
Médecin en chage:
Docteur EDGAR LANGLOIS
Spécialiste des Maladies Nerveuses, assistant à la clinique de Neurologie de l'Hôpital Notre-Dame.
Médecin-adjoint: Dr CHAS. A. LANGLOIS, Radiologiste
Ecole de gardes-malades dirigée par Mlle CHARLOTTE TASSE, Garde-malade en chef.
PAS DE MALADIES MENTALES OU CONTAGIEUSES
Téléphone: BYwater 1240 Ecrivez pour prospectus.

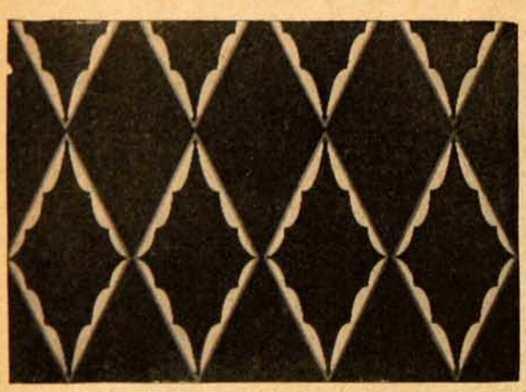
LES PLANCHERS



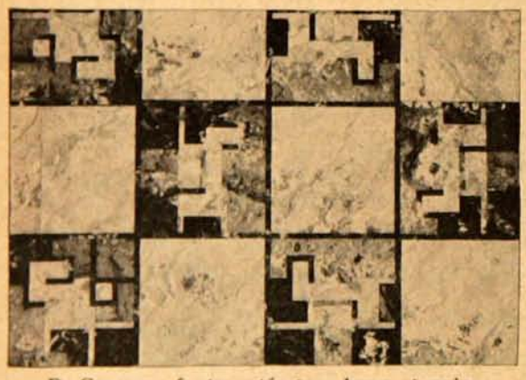
A. Carreaux blancs sur fond bleu



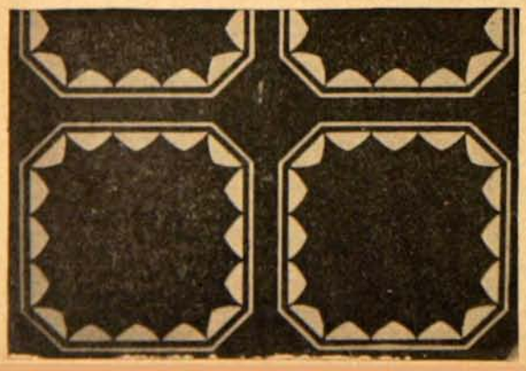
B. Linoleum marbré de tons dégradés



C. Carreaux verts et jaunes sur henna



D. Carreaux fragmentés tan, brun et noir



Les planchers et les tapis fournissent la richesse de leurs patrons, de leurs couleurs, de leur texture et l'élégance de leur style pour l'ameublement de votre maison.

Il y a parfois des pièces qui, en dépit d'un joli ameublement, n'offrent qu'un aspect désagréable. Il y a dans l'ensemble quelque chose de choquant pour l'œil, l'atmosphère reste froide, et quelques changements qu'on y fasse, l'effet n'en est nullement amélioré. Après quelques recherches, après réflexions, on en conclut que des meubles modernes remédieraient à cet état de choses, quand c'est le plancher seul qui est cause de ce manque d'élégance dans l'effet.

Qu'on le couvre d'un tapis ou d'un linoleum, un joli dessin sombre, qu'il soit fleuri, ombré ou quadrillé, est toujours préférable pour le salon ou le vivoir.

Tous les genres de carpettes s'harmonisent aux planchers finis tels que le montrent nos illustrations. Elles semblent les réchauffer et donnent une belle impression de confort. Les nouveaux dessins, particulièrement attrayants, ont une grande richesse de tons qui font honneur à l'habileté des fabricants modernes. Les reproductions des vieux modèles et la création des dessins nouveau genre ont été hautement perfectionnées. Les textures et les coloris sont merveilleux.

Il est original, amusant et personnel, d'harmoniser les couleurs de la pièce à celles du tapis. La couleur la plus pâle doit être celle des murs et des plafonds; les tons secondaires sont choisis pour les rideaux et les couvertures de l'ameublement, tandis que les plus brillants sont réservés pour les calorifères et les accessoires. C'est charmant.

Nous vous offrons ci-contre, quelques-uns des plus nouveaux modèles. La figure A est un linoleum à carreaux blancs sur fond bleu qui convient surtout aux pièces de style Empire, Directoire, ou genre moderne, Le dessin à carreaux verts et jaunes en relief sur henna (fig. C.), est aussi très joli pour pièces de même style. Le modèle octogonal (fig. E.), rouge et jaune sur noir, est également en relief.

Les deux dessins à imitations de marbre sont des linoleums Sealex. Le premier (fig. D.), est dans les tons doux de brun et de tan; l'autre, (fig. D.), comprend les mêmes couleurs, plus le noir.

Sur fond marbré couleur tan, des motifs noirs et verts imitent le marbre pompéien, sur lequel ressort magnifiquement la carpette moëlleuse parsemée de fleurs aux tons brillants de bleu, or et rouge, sur fond rouge-vin.

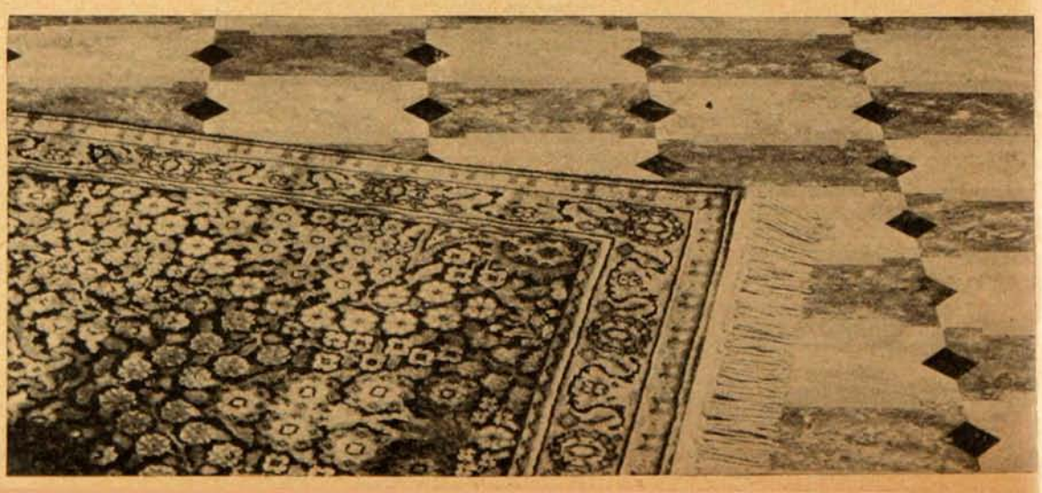
Les dessins de style georgien à véritable fouillis de fleurs dans les tons de tose, de violet et de mauve, avec feuillage bleu-vert sur fond couleur raisin très foncée, rehaussent les pièces de même style ou celles de l'époque Victoria.

Les tapis du genre Directoire ou Empire sont surtout caractérisés par les couleurs particulières à ces époques: mauve, jaune et terra cotta sur fond rose beige.

Il y a aujourd'hui des tapis "apparemment sans couture". On les désigne ainsi parce que de larges bandes de caoutchouc gommé permet de joindre les morceaux de si parfaite manière qu'il est impossible de voir les coutures à la surface. Les dessins de ces tapis imitent à s'y méprendre ceux des linoleums. Ces carpettes ont un avantage économique. Lors d'un déménagement, par exemple, il est facile de les couper et de les adapter à de nouvelles pièces, et d'un autre côté, les morceaux usés peuvent être remplacés sans coutures évidentes. La couleur vin sur fond bleu foncé est une des plus jolies. Il y en a aussi d'une seule teinte.

A recommander aussi les carpettes genre oriental parsemées de fleurettes roses, jaunes et vert pâle sur fond bleu foncé. Les tapis tissés sur métier jacquard imitent les vieilles carpettes de Perse par leurs dessins pénétrés jusqu'à l'envers. Les couleurs, dans leur ensemble de bleu, de vert, de jaune et de rose combinés, semblent un étincellement de pierreries sur fond argenté.

Les coussins-carpettes, légèrement gaufrés d'un côté pour retenir au plancher et unis de l'autre pour recevoir le tapis, protègent la texture de l'usure et donnent au tapis le plus modeste une belle apparence moëlleuse et lui assurent une plus longue durée. (Courtoisie du *Delineator*)



LE BARON D'OMBRE

(*Suite de la page 23*)

ferait croire à Eliane qu'elle nouerait facilement une intrigue.

Alors?

Devait-il croire, lui, le sceptique, le misanthrope, le désabusé, devait-il croire que toute pensée de dévouement n'était pas exclue d'un cœur de femme!... Lui dont la vie était brisée de par la trahison d'une femme!

Il en vint à désirer la présence d'Eliane pour mettre au défi ses paroles! Il errait dans la vaste pièce qui était son cabinet de travail et son oratoire, comme si soudain quelque chose eut manqué à sa vie. Il eut voulu savoir l'impression que sa face de monstre avait produite sur la jeune fille. Peut-être était-il moins horrible?

Hélas! La glace lui renvoya le masque hideux de son visage! Il était fou de penser que le crime d'autrefois pouvait s'effacer de ses traits comme de sa mémoire.

Cette Marthe Guérin! L'avait-il aimée! Au point que dérogeant pour elle, laissant de côté tout préjugé de caste et de rang, s'inquiétant peu — pas assez — du sang plébéien qui coulait dans ses veines, il avait élevé jusqu'à lui cette fille de parvenu, lui donnant avec le nom de baronne de Kermoven tout un passé d'honneur et de loyauté!

Ah! le rêve d'amour éclos dans son cœur fervent fut de courte durée. Un jour...

— Assez! s'écria-t-il soudain, parlant à ses souvenirs! Je veux oublier!... oublier!...

Puis prenant sa tête dans ses mains, la poitrine soulevée de gros sanglots... il gémit longuement:

— L'oubli!... Qui me donnera l'oubli!...

.....

Ce soir Jean était venu passer la soirée "*en famille*" comme il disait; on avait retenu Sélima à diner, et le père heureux de la circonstance acceptait la tasse de thé d'amitié que les jolis doigts d'Yvette lui versaient.

Il parlait encore — comme toujours — de cet Orient que la jeune châtelaine connaissait enfin par la parole captivante de l'explorateur. Elle ne se lassait pas et Jean pour lui plaire, parlait... parlait...

Il traitait maintenant la musique et racontait combien les Orientaux: Turcs, Arabes ou Persans aiment à chanter, à l'heure du soir et durant les radieuses nuits où sur les minarets et les coupoles la lune met une ombre argentée.

Il apprenait à Yvette que les Arabes et les Persans ne considèrent pas comme nous la gamme formée de sept sons: ils divisent l'intervalle d'octave en dix-sept parties égales, ayant donc pour nous la valeur d'un tiers de ton. Mais pour les Orientaux, c'est là l'unité et non une subdivision, les Européens qui entendent pour la première fois cette musique sont désagréablement affectés par cette suite de sons, ces trilles gutturaux, ces trainements de voix tremblée et nasalisée, ces traits de vocalisation chevrotants qui font les délices des musiciens d'Orient. Il faut une longue éducation de l'oreille pour s'y habituer et même pour y trouver du plaisir. Cependant ces intervalles n'ont rien de faux en eux-mêmes et appartiennent à un système régulier quoique incompatible avec le nôtre.

— Mais rien, termina Jean, ne vaut une belle mélodie de maître chantée par une voix pure et jeune. Et le piano a des accents et des accords que ni le luth, ni la guitare des Arabes ne peuvent rendre.

Ses regards se dirigèrent vers le piano de palissandre aux incrustations de cuivre et sa voix implora:

— Yvette!... j'aurais si grand bonheur de vous entendre!

La baronne tressaillit, tandis qu'Yvette pâlissait affreusement. Leurs yeux se rencontrèrent avec effroi:

— Excusez-moi, Jean!... Depuis si longtemps... je n'ai rien joué!... balbutia-t-elle.

— Alors... chantez!

— Oui, chante Yvette, ma petite maman Yvette! ajouta câlinement Sélima.

Mais Yvette la repoussa:

— Chanter!... clama-t-elle. Chanter ici, dans ce château!...

— Yvette! interrompit la baronne.

La jeune fille passa sur son front une main tremblante.

— C'est vrai!... Jean... je suis désolée... je ne sais plus rien... Mais je chanterai une autre fois! fit-elle d'une voix

Jean l'examina longuement, sentit qu'insister davantage serait indiscret, et devinant un drame de famille dans ce refus, inclina la tête;

— Oui... une autre fois.

Mais Sélima, avec l'entêtement inconsidéré des enfants gâtés, ne comprenant pas pourquoi Yvette se dérobait ainsi, courut au piano qu'elle ouvrit:

— C'est moi qui jouerai! dit-elle en riant.

Les trois femmes se regardèrent: La mère et la fille, tremblantes, Eliane, essayant de deviner leurs pensées.

La filette laissait courir ses doigts sur le clavier dont les cordes depuis de longs jours dormaient; la baronne écoutait impuissante, tandis qu'Yvette d'un œil anxieux, à travers la fenêtre ouverte sondait de l'autre côté du château, l'obscurité de la nuit, pour voir s'il n'apparaîtrait pas, défendant son droit, "celui qui s'était seul réservé le privilège de jouer, dans ce manoir".

Mais la nuit restait sombre et la fenêtre close demeurait sans lumière, comme si le reclus n'avait pas entendu.

Rassurée, elle écouta Sélima et ressentit une étrange allégresse comme si son cœur longtemps fermé s'ouvrait soudain à cette musique.

— Et vous, Mademoiselle Eliane!... dit Sélima. C'est à votre tour maintenant. Je sais que vous êtes musicienne...

Eliane regarda tour à tour la baronne et sa fille, semblant leur demander:

— Faut-il?

Yvette fit un geste et dit à sa mère:

— Le sort en est jeté. Un jour ou l'autre, il eut failu jouer... si nous voulons conserver Sélima... Cette enfant ne doit pas s'attrister ici.

Mais son cœur disait:

— Jean viendra plus souvent, si nos soirées s'égaient d'un peu de musique. Pierre est bon... il ne me grondera pas!

— Jouez, Mademoiselle! dit-elle alors.

Eliane songea que le pauvre baron en souffrirait, et comme pour lui demander pardon d'avance de ce vol fait à ses prérogatives, elle exécuta d'une main sûre et parfaite un des plus beaux morceaux de "la Favorite", faisant son jeu implorant et passionné pour le passage:

"O mon Fernand tous les biens de la terre...

La baronne et Jean écoutaient ravis. Yvette subjuguée s'était progressivement rapprochée du piano, conquise par cette artiste dont elle ne soupçonnait pas la perfection. Sous ses doigts les accords harmonieux et doux parcouraient l'ivoire frémissant...

Aussi ce fut d'une seule voix que les assistants demandèrent quand elle eut fini:

— Chantez!... Chantez!...

Eliane le cœur saignant de la pitié vouée au "*monstre*" voulant lui redire ou lui faire comprendre qu'elle était une sœur pour lui, qu'il trouverait en elle dévouement et sincérité, préluda soudain l'air de la tendre romance de l'"Eclair":

Quand de la nuit, l'épais nuage
Couvrait mes yeux de son bandeau,
Tu me montrais après l'orage
L'éclat prochain d'un jour nouveau.
Tu me disais: Dans la souffrance,
Qui vient encore nous secourir?
C'est l'Espérance
En l'avenir."

Grâce à tes soins quand ma paupière
En se rouvrant a pu te voir,
J'ai condamné ta vie entière
A la douleur, au désespoir!
Mais tu le sais, dans la souffrance
Le dernier bien qu'on doit ravir
C'est l'Espérance
En l'avenir!

Les assistants étaient suspendus aux lèvres d'Eliane, lèvres pures qui chantaient si délicieusement, plus peut-être pour le "*meurtri*" que pour eux.

— S'il m'entend, pensait la lectrice, il comprendra que je ne suis point une ennemie, que je compatis à son malheur. Lui aussi a souffert d'être à demi aveugle! Lui aussi a connu le désespoir! Oh! de tout mon cœur qui fut brisé comme le sien, je lui crie: Espérance!

Ce fut d'une voix étrangement douce et

"Va, ne crains pas l'ingratitude
Qui pourrait désunir nos cœurs,
Et calme cette inquiétude
Qui te fait verser tant de pleurs!
Car tu le sais, dans la souffrance
Le dernier bien qu'on doit ravir
C'est l'Espérance
En l'avenir!

La voix merveilleuse, la voix d'or s'était tue...

Un silence solennel suivit ce chant, puis Jean félicita chaudement la lectrice; la baronne à son tour, ayant peut-être surpris le regard de la jeune fille vers le coin

(*Suite à la page 34*)

Saveur unique!



Enveloppe hermétique en aluminium

'Frais des Plantations'

F. 131

Quelle est votre réponse?

Voudriez-vous faire avec votre associé d'affaires une convention par laquelle le revenu que vous retirez de votre entreprise avec lui serait réduit de 85% après son décès? Evidemment non. Mais n'est-il pas vrai que vous avez maintenant une convention avec l'associé de votre foyer — c'est-à-dire votre femme et vos enfants? En d'autres mots, en supposant que 85% de votre revenu provienne de votre travail, que 15% de votre revenu provienne de placements, votre plan financier pour votre foyer n'est-il pas exactement le même que celui que vous auriez avec votre associé d'affaires si vous faisiez la convention dont nous parlons? Votre femme devra continuer les affaires du foyer et assumer vos responsabilités avec un revenu relativement faible. Votre famille n'aurait-elle pas besoin d'un plus grand montant de l'indemnité que procure l'assurance-vie pour remplacer la destruction inévitable de votre travail rémunéré?

Consultez un représentant de la

SUN LIFE ASSURANCE COMPANY OF CANADA

La Toux



des enfants, comme celle des adultes, peut maintenant être promptement et sûrement soulagée, grâce à PERTUSSIN. Fabriqué d'après un procédé spécial, ce remède ne contient aucune drogue nuisible et est agréable au goût. Les enfants peuvent le prendre en toute sécurité. Sa qualité est démontrée par le fait que les médecins, depuis plus de 25 ans, le prescrivent de préférence aux remèdes ordinaires contre la toux. Les pharmaciens le vendent. Une bouteille gratuite vous sera envoyée si vous remplissez ce coupon et le mettez à la poste.

Consultez votre pharmacien sur la valeur de Pertussin

Pertussin

Pertussin Limited,
182, avenue Atlantique, Montréal.
Veuillez envoyer votre échantillon gratuit de Pertussin à
Nom.....
Adresse.....
.....

Une Industrie dans une Industrie

SIR WILLIAM VAN HORNE avait pour principe de fabriquer au Canada, pour le Chemin de Fer Canadien du Pacifique, tout ce qu'il était possible de manufacturer dans notre pays. Voilà pourquoi furent bâties les Usines Angus, ateliers immenses, couvrant une vaste superficie, où des milliers de Canadiens sont employés à construire, pour cette puissante entreprise canadienne, des locomotives, des voitures de voyageurs, des wagons-lits, des wagons-salons et des wagons-restaurants. ¶ Fabriqué par des Canadiens et au Canada, ce matériel roulant est d'une exécution irréprochable et fait honneur au pays dont la progression est si étroitement liée à celle de cette industrie elle-même. ¶ Qu'il se soit agi d'agriculture ou de mines, d'immigration ou de tourisme, de voyages lointains, d'exportation à l'étranger ou d'importation de denrées orientales en Europe, une initiative raisonnée fut toujours, sous l'égide du Pacifique Canadien, féconde en magnifiques résultats.

LE PACIFIQUE CANADIEN— AUJOURD'HUI

Le Chemin de Fer Canadien du Pacifique traverse le Canada et relie entre eux les littoraux de l'Atlantique et du Pacifique. Cette Compagnie a aussi des paquebots qui vont de Vancouver et Victoria au Japon et à la Chine, et de Montréal, Québec et Saint-Jean aux ports de Grande-Bretagne et d'Europe. Elle organise, outre un service d'hiver aux Bermudes, des croisières d'hiver sur la Méditerranée, aux Antilles et autour du monde. Ses châteaux et ses hôtels sont le dernier mot du confortable et du luxe. Ses télégraphes utilisent 225,000 milles de fils. Ses chèques des voyageurs ont cours dans tout l'univers. On trouve partout ses agences et ses représentants.

Le PACIFIQUE CANADIEN



1881 1931

C I N Q U A N T E N A I R E



3743

3741

Manteau 3748

3750

3729



Le petit manteau court pour la robe longue

3743.— Le crêpe fleuri est très chic pour le soir. L'écharpe de cette robe est une bande droite cousue à l'encolure devant et retombant librement dans le dos. La jupe gode gracieusement sous le corsage en forme d'empiècement. Ceinture nouée à la taille. Métrage: pour un 36, 5¼ verges de crêpe en 39 pouces. 32 à 44. Prix: 50 sous.

3741.— Le dernier cri de la mode. La robe, très basse dans le dos, porte une petite cape à pans noués devant. Des fronces verticales adoucissent la ligne du corsage et le peplum en forme lui donne le genre enveloppant, toujours aimé. Métrage: pour un 36, 5¼ verges de georgette en 39 pouces, et 1¾ verge de velours en 35 pouces. 32 à 44. Prix: 50 sous.

3748.— Le manteau court, blanc, est nouveau et très en vogue avec les toilettes noires, blanches ou foncées. En noir, il est particulièrement joli avec les robes pastel. Le nœud papillon qui orne le dos est jeune et seyant. Manches en forme. Métrage: pour un 36, (18 ans), 3¾ verges en 39 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 45 sous.

3650.— L'écharpe ajoute au charme délicat de cette robe de dentelle blanche. Très élégante avec souliers assortis aux fleurs du corsage. Ce dernier se découpe en pointes sur la jupe à godets. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4¾ verges de dentelle en 35 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 50 sous.

3729.— Le contraste de ce corsage enveloppant et de l'ampleur généreuse de la jupe donne une grande originalité à ce joli modèle. Cette robe peut aussi bien être portée l'après-midi que le soir, selon les circonstances, et selon que l'on porte ou non le boléro. Métrage: pour un 36, 4¾ verges de chiffon en 39 pouces. 32 à 40. Prix: 50 sous.

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto".

La ligne douce des robes d'après-midi



3735.— On voit beaucoup de couleurs claires cette année, tant à la ville qu'à la campagne. Notre modèle se prête spécialement à ce genre. Le devant est croisé du bas, la ceinture est étroite — quelle robe n'en a pas ce printemps — et la jupe circulaire est à empiècement. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4¼ verges de crêpe de chine en 39 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 45 sous.

3713.— Un charmant petit costume, doux de lignes et si féminin. Les volants froncés des manches trois-quarts, de la jaquette courte et du peplum qui marque l'empiècement, en font tout le charme. Métrage: pour un 34 (16 ans), 3¾ verges de crêpe en 39 pouces, et 1½ de tissu contrastant en 39 pouces. 14 à 20 ans et 32 à 38. Prix: 50 sous.

3710.— Les jeunes, élancées et sveltes portent le triple peplum avec grand avantage. L'empiècement est en tissu uni, le corsage est d'une grande simplicité, les manches sont bouffantes et trois volants étroits ornent le haut de la robe. Métrage: pour un 34 (16 ans), 3¾ verges de crêpe de soie imprimé en 39 pouces, et ½ verge d'uni en 35 pouces. (La jupe, l'empiècement et les volants sont coupés sur le travers). 14 à 20 ans et 32 à 38. Prix: 45 sous.

3733.— Regardez bien ce joli modèle. Il semble porter jaquette, mais l'effet en est obtenu par le peplum formé par le volant finement froncé qui en marque la ligne sur la jupe, tout autour du collet, et au bord des manches courtes, bouffantes. Métrage: pour un 34 (16 ans), 3½ verges de crêpe de soie en 39 pouces et ¾ de verge de tissu uni pour le plissé. 14 à 20 ans et 32 à 38. Prix: 45 sous.

3716.— Le boléro sans manches avec volant tout autour, qui tombe gracieusement dans le dos, donne à cette robe une note originale et attrayante. La jupe est découpée en festons sur le corsage et les manches sont terminées par un volant froncé. Métrage: pour un 34 (16 ans), 4¼ verges de triple chiffon en 39 pouces. (La jupe est coupée sur le biais). 14 à 20 ans et 32 à 38. Prix: 45 sous.

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto".

L'importance des cols-écharpes



3749 3740 3714 3712 3720 3722

3749.— Les devants croisés et les collets à revers conviennent à toutes les robes. Ils donnent beaucoup de genre à cette robe de sport en jersey de laine Les plis de la jupe continuent la ligne du corsage; la taille est à la hauteur normale. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3 verges de jersey en 54 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 45 sous.

3740.— Manteau de tweed pour la ville, le voyage ou le sport. Les manches raglan sont confortables et le col-écharpe finit bien l'encolure. Pour la robe, le même modèle en lainage "spongieux". Métrage: pour un 36 (18 ans), 3¼ verges d'un lainage en 54 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 45 sous.

3714.— Le noir et le blanc entrent pour une large part dans les décrets de la mode printanière, comme le montrent les poignets, genre écharpe, et le col de notre modèle. Pour en compléter le chic, ajoutez l'empiècement et le peplum qui, comme la jupe, sont réunis au corsage à la ligne de taille. Métrage: pour un 36 (18 ans), 2¼ verges d'un lainage en 54 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 45 sous.

3722.— Le costume boléro est toujours populaire, et de fait il l'est encore plus en ce moment où les jaquettes courtes font fureur. Ce costume est surtout joli en crêpe plat ou en faille. La jupe, si originale par la disposition des godets des deux volants, est réunie à la taille au corsage sans manches. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4⅞ verges de crêpe en 39 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 50 sous.

3720.— Charmante petite robe d'imprimé dont tout l'effet réside dans les plis. Le genre d'encolure est des plus seyants. La robe est plus simple qu'elle ne le paraît; jupe en deux parties avec plis dans le bas, peplum et empiècement. Métrage: pour un 36, 4½ verges d'imprimé en 39 pouces. 32 à 40. Prix: 50 sous.

3712.— Cette robe sans manches avec jaquette-boléro qu'on enlève à volonté, convient pour la rue ou le sport, selon le tissu employé. La ceinture qui retient à la taille le corsage long, et facile à faire, fait qu'il semble se terminer par un empiècement. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3 verges de lainage en 54 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 50 sous.

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto".

Si joli et si peu compliqué



3731.— Tout est élégant mais rien n'est compliqué dans cette petite robe habillée dont la jupe est réunie au corsage, bien que celui-ci ait l'apparence d'une blouse. Les capes d'épaules et le corsage sont d'un seul morceau; la jupe à plis se compose de deux parties. Métrage: pour un 36 (18 ans) 3 verges de crêpe en 39 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 35 sous.

3724.— Voici une gentille petite robe très agréable à porter. En tissu uni et rehaussée d'une écharpe à pois polka ou à autre dessin printanier, elle est d'une sobre élégance. C'est un deux-pièces avec peplum. Métrage: pour un 36 (18 ans)) 2¾ verges de lainage en 54 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 45 sous.

3708.— Le plaid est énormément porté ce printemps et il ne peut être plus joliment employé que comme l'indique notre modèle. Cette robe qu'on dirait d'une seule pièce, est charmante avec sa jupe et son écharpe quadrillées. La jupe à empiècement découpé est réunie au corsage sous la ceinture à hauteur normale de la taille. Métrage: pour un 36 (18 ans), 2¾ verges de plaid, en 39 pouces, et 1¼ verge d'étoffe unie en 39 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 45 sous.

3711-3643.—Le détail fantaisiste de cette blouse tailleur modifie sa simplicité. Sa haute nouveauté donne une note élégante au costume qu'elle accompagne. La jupe à plis, devant, est d'un seul morceau. Métrage: pour un 36 à 39 pouces de hanches, 2¼ verges d'imprimé en 39 pouces; 1 verge de lainage en 54 pouces. Blouse, 32 à 48 ; jupe, 35 à 47½ de hanches. Prix: la jupe, 35 sous; la blouse, 35 sous.

3711-3446.— Il y a tout un charme dans la féminité de cette blouse de crêpe pesant. Le collet genre cape et le nœud de la taille sont de coquets détails. L'empiècement moule les hanches et la jupe est à godets. Métrage: pour un 36 à 39 pouces de hanches, 2¼ verges de georgette en 39 pouces; 2¾ verges de crêpe en 39 pouces. La blouse, 32 à 48 et la jupe, 35 à 50 de hanches. Prix: la blouse, 35 sous; la jupe, 35 sous.

3705.— Une nouvelle et très ingénieuse manière de se servir du ruban, car, il peut facilement être enlevé et nettoyé. Le dos de la robe est d'un seul morceau mais le devant se compose de deux parties. Les capes d'épaules sont d'un très gracieux effet. Métrage: pour un 36, (18 ans), 4¼ verges de crêpe en 39 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 40 sous.

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto".



C'est le printemps!

3704.— Pimpante petite robe de batiste vert et blanc. Un grand col d'organdi blanc couvre les épaules et dispense des manches. Coupée d'une seule pièce, elle est retenue à la taille par une ceinture. Métrage: pour un 30 (12 ans), 2¼ verges d'imprimé en 35 pouces. 26 à 33, (8 à 15 ans). Prix: 30 sous.

3728.— Toute petite fille serait heureuse de posséder une aussi jolie robe de mousseline à pois, avec col et manchettes d'organdi bordés d'un fin plissé. C'est le panneau de la jupe circulaire qui donne au corsage l'aspect d'un boléro; celui-ci porte nervure de la couleur des pois. Métrage: pour un 25 (7 ans), 1⅛ verge d'imprimé en 35 pouces. 24 à 28 (6 à 10 ans). Prix: 35 sous.

3715.— Robe de toile blanche à pois rouges et ceinture de même couleur. Le col et les manchettes sont terminés par un biais-bordure rouge. Le corsage long dessine des festons sur la jupe à plis creux. Petites fronces sur chaque épaule. Métrage: pour un 25 (7 ans), 2⅛ verges d'imprimé en 35 pouces. 24 à 28, (6 à 10 ans). Prix: 35 sous.

3702.— Rien n'est plus seyant pour une toute petite fille que la taille Empire froncée et les festons du bord de la jupe, du col et des capes d'épaules. La robe est en mousseline suisse bleue à pois blancs et petits volants d'organdi. Pantalons français d'une seule pièce. Métrage: pour un 23 (4 ans), 2⅛ verges de mousseline en 27 pouces. 21 à 28 (2 à 7 ans). Prix: 30 sous.

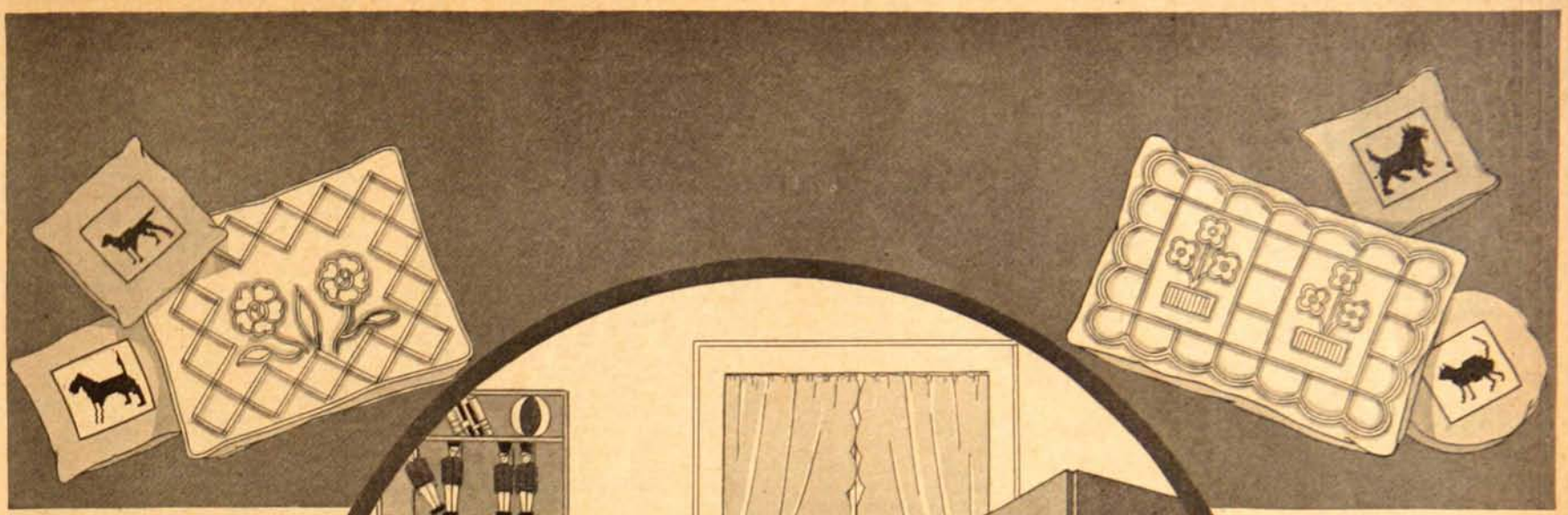
3717.— Le fichu genre ancien prend une allure moderne sur cette petite robe à basque, jupe circulaire, manches bouffantes et d'exécution extrêmement facile. Métrage: pour un 30 (12 ans), 3⅛ verges d'imprimé en 35 pouces. 24 à 33 (6 à 15 ans). Prix: 35 sous.

3732.— Pour cette robe choisissez un basin de couleur pastel. L'empiècement et le bord des manches sont fagotés et le bord est fait à la main. Pli creux devant. Pantalons français séparés. Métrage: pour un 23 (4 ans), 2¾ verges de basin en 27 pouces. 20 à 24 (1 à 6 ans). Prix: 30 sous.

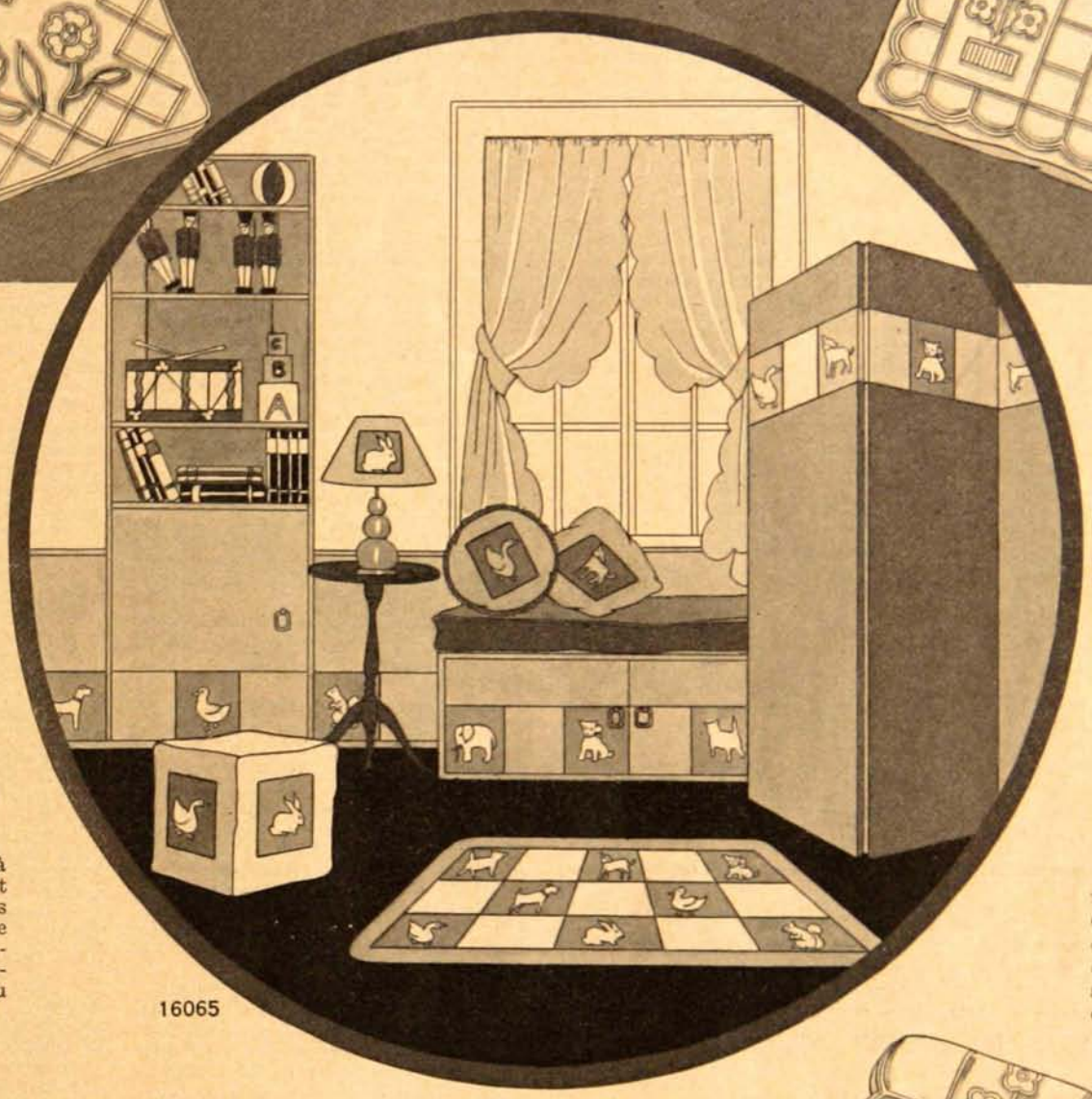
3700.— Le ruban de velours pour ceinture et noeuds est très élégant pour les robes de fillettes. Celle-ci est en georgette, et les bords des jolis volants et des capes d'épaules sont finis au point de picot. Métrage: pour un 30, (12 ans), 3⅜ verges de georgette en 39 pouces. 24 à 33, (6 à 15 ans). Prix: 35 sous.

3709.— Petite robe de georgette pour les partis d'enfants. La berthe de l'encolure tombe sur les bras et remplace les manches. La robe est d'une seule pièce; les volants froncés remontent en pointe devant. Métrage: pour un 30 (12 ans), 2⅝ verges d'imprimé en 39 pouces. 26 à 33 (8 à 15 ans). Prix: 35 sous.

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto".



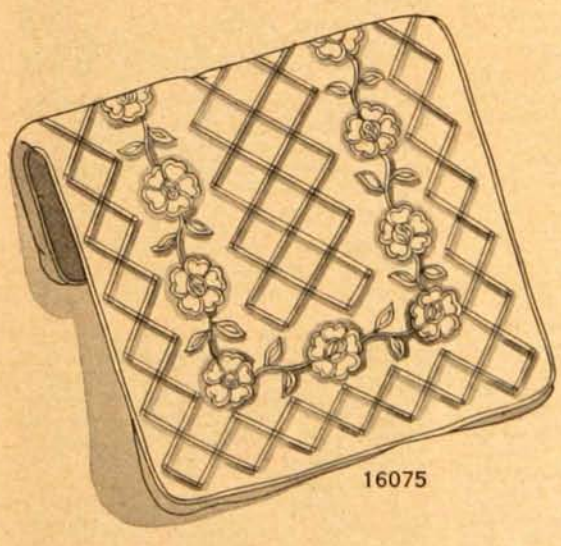
16049 16076 16094 16049



16065

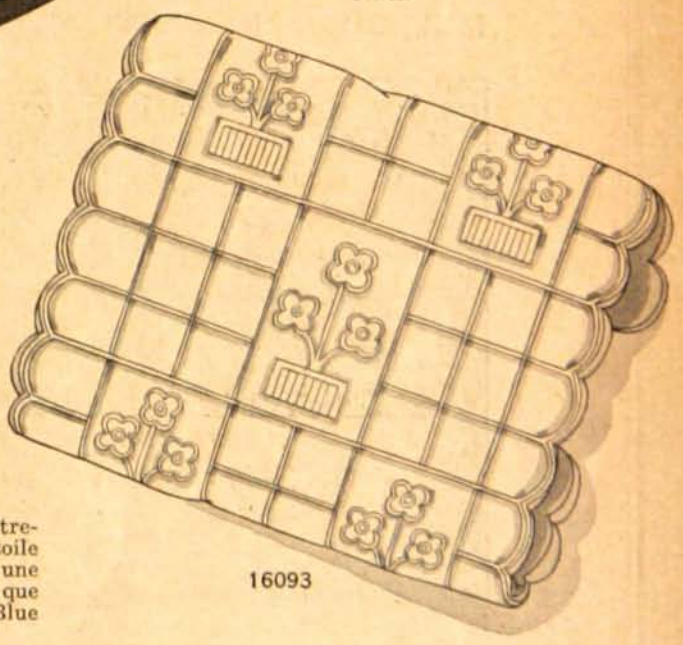
16076—L'oreiller assorti à la couverture de berceau, est presque obligatoire depuis que l'ensemble est à l'ordre du jour. Il est, bien entendu, de même tissu et travaillé de la même manière. Bleu ou jaune. Prix: 25 cents.

16094 — Piqué à *l'italienne*, l'oreiller assorti à l'édredon mesure 13¼ x 18½ pouces, et le relief de ce travail en fait ressortir le joli dessin. Bleu ou jaune. Prix: 25 cents.



16075

Fleurs et animaux décoratifs



16093

16049 — Les silhouettes à la mode d'autrefois, sont vite faites au point de croix sur toile blanche. Notre patron comprend toute une série de dessins de ce genre, de même que d'antiques rouets et de chiens modernes. Blue ou jaune. Prix: 35 cents.

16075 — Couverture de berceau, un cadeau pratique que les mères accueillent toujours avec enthousiasme et qui rend si confortable le sommeil du bébé. Le travail est exécuté en piqûre italienne sur crêpe plat, satin ou taffetas; la laine d'agneau mise entre les deux doubles la fait très chaude. Bleu ou jaune. Prix: 45 cents.

16065 — Ce décalquable, dont les dessins ressemblent à une ménagerie en miniature, aura un grand succès pour la "nursery". Ces dessins peuvent être piqués, appliqués, peints ou contournés au point de tige, selon qu'ils servent pour les toiles, les rideaux ou les accessoires de la pièce. Bleu ou jaune. Prix: 35 cents.

16093 — Cet édredon pour lit simple ou même pour bercelonnette, peut se faire en satin, taffetas, crêpe plat ou rayon. Il est piqué au cordonnet, à l'italienne, avec laine d'agneau entre les deux tissus. Il mesure 42 x 54 pouces. Bleu ou jaune. Prix: 50 cents.

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto".



MAINTENANT OUVERT à NEW YORK

Le magnifique nouvel

HOTEL

PLYMOUTH

49e RUE A L'EST DU BROADWAY

Chambres avec bain, eau glacée courante et radio dans chaque chambre.
GARAGE GRATIS

$2.50 par jour

SIMPLE ..... $2.50 à $3.50
DOUBLE ..... $3.50 à $5.00
au centre des affaires, du commerce et des théâtres.

H. G. YURDIN, Directeur Gérant

200 GLAIEULS 45c

SPLENDIDES - BRILLANTS - MAGNIFIQUES



Toutes les couleurs et nuances imaginables, y compris plusieurs espèces choisies, non habituellement offertes à bas prix. 200 petites bulbes (bulbilles) 45c **OFFRE SPECIALE 600 bulbilles $1.00 frais de port payés.** Plusieurs d'entre elles fleuriront cette année et toutes devraient fleurir l'an prochain. C'est une chance rare d'avoir rapidement un grand jardin de Glaieuls. Blanc, Chamois, Crème, Jaune, Orange, Rose nacré, Mauve rosé, Incarnat, Rose, Lavande, Ecarlate, Maron, Cramoisi, Pourpre, Panachés ou unis. *Catalogue de graines et de plantes gratis.*

DOMINION SEED HOUSE
165, RUE ELGIN — GEORGETOWN, ONT.

DOLLFUS-MIEG & Cie
SOCIÉTÉ ANONYME
MAISON FONDÉE EN 1746
MULHOUSE - BELFORT - PARIS

DOLLFUS-MIEG & Cie, SOCIÉTÉ ANONYME
COTON
LIN & SOIE
POUR BRODER·CROCHETER·TRICOTER
D·M·C
MARQUE DE FABRIQUE DÉPOSÉE
SPÉCIALITÉ DE COULEURS BON TEINT
ARTICLES DE Ire QUALITÉ
POUR OUVRAGES DE DAMES
MULHOUSE-BELFORT-PARIS

COTONS À BRODER D·M·C, COTONS PERLÉS.. D·M·C
COTONS À COUDRE D·M·C, COTON À TRICOTER D·M·C
COTON À REPRISER D·M·C, CORDONNETS.... D·M·C
SOIE À BRODER .. D·M·C, FILS DE LIN.... D·M·C
SOIE ARTIFICIELLE D·M·C, LACETS DE COTON D·M·C

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES

On peut se procurer les fils et lacets de la marque D·M·C dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

LE BARON D'OMBRE

(*Suite de la page 25*)

silencieux où Pierre demeurait, lui prit les mains les serrant entre les siennes:

— Oh! mon enfant!... Merci!... Merci!...

Eliane se tourna vers Yvette.

Celle-ci, sans doute, lui ferait payer cher son audace, elle s'apprêtait déjà à courber le front devant l'inévitable sarcasme. Mais, à son grand étonnement, elle vit des pleurs sur son pâle visage, et le triste sourire des lèvres accompagné d'un serrement de main lui montra l'émotion intense de la jeune fille:

— L'Espérance en l'avenir! murmura-t-elle. Ah! puissiez-vous dire vrai!

X

MERE ET FILS

Mais, là-haut, que pensait Pierre? Aux premiers accords de Sélima sur ce piano depuis si longtemps fermé, ce piano que "nul", — il l'avait désiré — ne devait ouvrir sauf lui, le malheureux avait violemment tressaillit:

— Comment! On joue en bas! S'écria-t-il, hors de lui!

Et se précipitant à la fenêtre, il se pencha, regardant de son œil resté beau, admirablement bleu. Il aperçut par les fenêtres et la baie du salon très éclairé le groupe de sa mère, d'Yvette et de la lectrice dont le profil délicat se découpait à la lumière des candélabres.

Il lui sembla que cette dernière avait levé les yeux vers sa fenêtre. Devinait-elle sa souffrance, à lui objet de répulsion et d'horreur; sa compassion de l'autre jour n'était donc pas un vain mot? Elle sentait donc en son cœur de femme où la pitié avait place, elle sentait donc qu'on lui volait le droit d'égayer ce manoir? Elle pensait à lui autrement que pour l'abhorrer et défaillir d'épouvante devant son visage mutilé?

N'importe! Il ne voulait la pitié de personne.

Ses regards se portèrent alors sur l'exécutante. C'était Sélima, l'enfant de Jean Le Gaël, il reconnaissait la fillette pour l'avoir vue dans le parc en compagnie d'Yvette et de la lectrice. Alors... bien sûr, devant le désir de l'enfant, Yvette avait dû d'abord lutter, refuser pour céder enfin. Personne n'était coupable! Il eut souffert de ce qu'il eut nommé une trahison, de la part de ceux qui l'aimaient encore. Non. Ni sa mère ni Yvette n'eussent passé outre à sa volonté; son cœur s'en soulagea.

Mais ces danses bien rythmées, il est vrai par les mains attentives de Sélima, lui faisaient mal à entendre; brusquement il ferma sa fenêtre, cherchant à s'étourdir du silence et de sa solitude.

Voilà qu'à présent le piano vibrait... non plus sous une main d'enfant, et malgré la fenêtre close les sons harmonieux venaient jusqu'à lui...

Vraiment! Se moquait-on? Qui pouvait jouer aussi brillamment, si ce n'était Yvette? Sa sœur meurtrie comme lui, de la même main perfide et cruelle; sa sœur qui seule avec sa mère restaient à l'aimer encore malgré l'horreur de son visage; sa sœur maintenant oserait jouer, chanter, dans ce château où tout respirait le deuil et le désespoir!

C'était assez! Il fallait se montrer et défendre son droit.

Une colère sourde montait en lui; ses rancœurs anciennes revenaient: sa haine de la société; l'horreur qu'inspirait son visage défiguré; la pensée égoiste que d'autres s'amusaient quand il restait seul à pleurer, tout cela amassé creva son cœur. D'un bond il fut à la fenêtre... l'ouvrit... pencha son buste...

Un éblouissement passa sur ses yeux... Il regarda encore longuement, ne pouvant croire: celle qui jouait ce n'était pas sa sœur, mais la lectrice!

Etait-ce possible! Cette jeune fille inconnue dont il ne savait rien de l'origine avait un tel talent!... Avec quel art prestigieux elle exécutait ces différents morceaux de la Favorite!... Oh... cette romance: "O mon Fernand!" La passion, le dévouement de toute une vie, la sincérité de l'amour se traduisaient dans le jeu brillant et modulé de la jeune fille! Toute la colère du baron tombait maintenant, éteinte comme un feu de paille devant le talent sans rival de l'exécutante. Sa haine fondait peu à peu, et son cœur parfois s'attendrissait.

Le passé n'était plus dans cet instant.

A son tour, il subissait l'influence magique de cette musique... peut-être de la sympathie à distance qui depuis l'autre jour était née dans le cœur d'Eliane!...

Maintenant la musique bienfaisante, la musique qui versait l'accalmie s'était tue... Mais lui, écoutait... encore sous le charme...

Ah!... elle chantait maintenant!...

Et c'était "l'Eclair", ce superbe opéra comique d'Halévy dont il se souvenait avoir goûté la tendre poésie! L'Espérance!... Pourquoi avait-elle choisi cet air justement! Pourquoi parler d'espérance contre tout espoir! Avait il un visage qui lui permit d'y croire?

"L'Espérance en l'avenir!"

Quelle dérision! Il n'avait plus d'avenir, lui le maudit, le déshérité!

Mais la voix d'or lui arrivait tour à tour tendre, implorante et douce; cela suffisait. Son cœur peu à peu mollissait. Ce mot d'espérance redit tant de fois avec l'ampleur passionnée qu'y mettait Eliane, ce mot versait son baume et sa douceur sur l'âme du malheureux.

Maintenant, il ne luttait plus, la tête entre ses mains... il pleurait.

Ah! ses privilèges, son droit de jouer seul dans ce château! Comme il s'en désintéressait.

Pauvre meurtri!

Il rêvait maintenant de rester ainsi des heures et des heures, bercé par la voix incomparable d'Eliane! Il rêvait d'être chaque soir dans l'ombre de la fenêtre et d'écouter encore, d'écouter toujours!

Plus rien maintenant... C'était le silence.

Il se pencha vers le rebord de la fenêtre et surprit le regard de la lectrice vers la retraite où il s'enfermait obstinément. Une rougeur lui vint au front, il se retira précipitamment.

Qu'est-ce que cela voulait dire, Grand Dieu!... Elle avait donc chanté "*pour lui*"... Dit "*pour lui*" cette romance de l'"Espérance"! Elle sentait donc que cela lui ferait du bien?... Elle avait donc de la compassion dans son cœur?... Elle avait dit vrai l'autre soir "elle viendrait le consoler, s'il voulait"!

Tout celà se heurtait en lui! Il ne croyait plus à rien, hors à sa mère et à sa sœur, et voilà que cette étrangère — qu'il ne pouvait plus maintenant qu'elle l'avait vu — accuser d'intrigue ou de coquetterie, cette étrangère voulait mettre un peu d'espoir en son cœur, un peu de gaîté dans sa vie triste et douloureuse!...

C'était à n'y pas croire!

Toute la nuit, et toute la journée du lendemain il rêva à cette voix de sortilège, à la magie de cette musique prenante qui lui apportaient l'apaisement et l'oubli momentané.

Une lutte se livrait en lui, car un désir était né en son cœur... Vraiment il avait trop souffert... sa mère ne pourrait que lui accorder ce qu'il demandait... et cette lectrice s'il fallait... on la paierait davantage.

Il s'arrêta... honteux de sa pensée. Le fier et pur visage d'Eliane lui apparut. Non!... Celle-là... ce n'était pas par de l'argent qu'on la remercierait. Il sentait que sous la robe modeste battait un cœur noble: tout le lui prouvait. Il ne put que dire:

— Si elle est bonne, elle voudra aussi.

Et le soir venu, l'heure du soir où l'ombre enveloppe les êtres et les choses de sa bienfaisante langueur, le baron Pierre de Kermoven, descendait comme un vaincu le grand escalier. Il pénétrait sans bruit dans le salon plein d'ombre, et timidement, cette fois, s'approchait de sa mère qui lui tendait les bras.

— O mon Pierre! Que de soirs écoulés sans te voir! J'avais peur!... Hier... on a joué!... Mais... qu'as-tu?

Il s'affalait aux pieds de sa mère alors qu'elle s'attendait à le voir terrible et dur pour le vol de ses droits. Maintenant sans répondre, il cachait sa pauvre tête meurtrie sur les genoux de la baronne... pour pleurer... comme quand il était tout petit et que sa tendresse de mère consolait ses chagrins d'enfant...

La pauvre femme voyait les épaules de son fils secouës de lourds sanglots; elle entendait ses soupirs; elle sentait ses larmes entre ses doigts. Qu'y avait-il donc?... Mon Dieu!... Hier... il ne fallait pas jouer!...

— Pierre!... Mon enfant chéri!... Dis-moi... Dis-moi ta peine!... Pourquoi pleures-tu?...

— Mère!... murmura-t-il, laissez mes larmes!... Elles me font du bien!... Depuis longtemps je n'ai pleuré avec autant de douceur!

— Alors... alors... mon Pierre... Tu ne m'en veux pas... d'hier... La musique?... balbutia Madame de Kermoven.

— Vous en vouloir!... Oh!... mère, vous avez bien fait... Et... je voudrais...

Il hésita; une dernière lutte se livrait en lui.

— Que veux-tu, mon enfant? Ta mère sera heureuse de satisfaire ton désir.

Il cacha davantage son visage entre les mains maternelles, puis à voix basse, avoua: — Quand je souffre... mère... et je souffre souvent... dites-lui de chanter!...

— Eliane?

— Oui... A cette heure j'aimerais l'entendre... souvent... Mais... voudra-t-elle?

— Oh! mon fils, dit la mère heureuse de ce changement. Tu ne connais pas ce cœur de jeune fille. Elle est, cette demoiselle Eliane, la noblesse et la délicatesse en personne. Si tu savais combien depuis son arrivée ici elle eut à souffrir des sarcasmes et de l'injustice d'Yvette.

— Pourquoi?

— Mon fils... Yvette a souffert!... Tu sais que... la cause de sa souffrance... était belle et blonde...

— Je sais... Hélas!

— Eliane aussi est belle... mais elle est bonne!

— Oui! dit-il gravement.

— Je lui dirai que tu veux...

— Non, non... fit-il, l'interrompant, un dernier éclair de fierté dans son cœur. Ne dites pas que c'est moi...

— Pierre!... Tu ne sais pas... toute la noblesse de cette jeune fille. Elle comprendra "pour qui", je lui demanderai de chanter.

La conversation dura longtemps entre ce fils et cette mère; lui éprouvant une étrange accalmie de sa peine et de son deuil,

LE BARON D'OMBRE

elle, heureuse de sentir son enfant moins triste.

En son cœur de mère, une bénédiction montait pour Eliane qui peut-être pourrait la ramener à la vie de famille et lui rendre son fils, toujours meurtri, il est vrai, mais, désormais moins esclave de ses souvenirs.

XI

FACE A FACE

Chaque soir, maintenant, à la tombée de la nuit, le piano s'animait sous les doigts d'Eliane. Par un accord tacite entre la baronne et Yvette, la lectrice seule jouait et chantait.

Yvette comprenant qu'une révolution s'opérait dans l'âme du pauvre Pierre, et trop heureuse de le constater, elle ne voulait pas réveiller en lui le passé maudit, par les airs entendus autrefois, quand heureuse fiancée, elle laissait sa rêverie se façonner aux harmonies du clavier.

De son côté, Eliane avait compris de suite d'où venait la demande, lorsque la baronne avait manifesté le désir de l'entendre "chaque soir".

— Je suis heureuse de vous être agréable! avait-elle répondu.

Heureuse! Certes, elle l'était. En son cœur noble et bon, où nulle idée de coquetterie envers ce mutilé, ne pouvait germer, en son cœur une grande joie fleurissait: il lui était permis de mettre un peu de soleil dans la vie de ce malheureux!

Elle prenait à cœur son rôle de sœur de charité, s'ingéniant chaque matin à chercher le morceau de chant où la mélodie qu'elle ferait entendre à la nuit close. Tour à Tour, les plus beaux morceaux de la *Muette de Portici*, du *Trouvère*, de la *Juive*, de la *Norma* furent joué savec l'harmonie parfaite et le sentiment qu'Eliane mettait en toutes choses. Les poétiques romances de Chaminade, les tendres bluettes de Delmet, les morceaux choisis de Darcieux, les œuvres grandioses de Massenet, de Faure, d'Augusta de Kabath et d'Holmès furent tour à tour chantées par la lectrice.

Il semblait que son répertoire fut inépuisable; chaque jour le programme musical variait. Le choix indiquait aux auditeurs qu'Eliane n'avait pas une âme quelconque et vulgaire, mais un cœur élevé: n'était-ce pas sa pitié pour l'infortuné, pour le *monstre* qui lui dictait le chant approprié à la circonstance?

C'était un élément pour la vie monotone qu'elle passait au château; elle vivait de cette pitié, de cette compassion donnée généreusement, malgré le cruel dédain du baron Pierre. Elle jouissait intérieurement de la paix et de l'accalmie que ses doigts et sa voix versaient sur l'âme meurtrie du malheureux! Elle sentait qu'il attendait anxieusement l'heure du crépuscule, l'heure tendre où la sympathie d'Eliane allait faire vibrer le piano muet.

— Que chantera-t-elle ce soir! se demandait-il au réveil quand l'esprit empli encore des rêves mélodieux de la veille, il voyait passer devant sa pensée l'image fière d'Eliane, son profil délicat couronné de cheveux d'or.

De sa fenêtre, sous la clarté tamisée des bougies, elle lui apparaissait un peu comme un ange, comme une fée mystérieuse et douce versait autour d'elle la joie et l'oubli.

Il vivait, lui, de ce chant, comme elle vivait de son rôle. Seul, dans sa retraite, il lui prenait de brusques accès de colères sourdes, si la jeune fille tardait à se faire entendre. Il était prompt à l'accuser de ne plus vouloir; à se montrer subitement et à son insu, jaloux de ce qui occasionnait ce retard. Il avait de soudaines rêveries sans but, il oubliait son horrible visage et l'épouvante dont il se savait l'objet de la part de ceux qui l'avait vu. Il ne pensait plus qu'à cette pureté qui dans l'ombre lui envoyait discrètement son parfum; il ne songeait qu'à la beauté de ce visage de jeune fille dont le regard tranquille avait la sereine majesté des grands lacs bleus; il n'entrevoyait que la bonté de ce cœur noble et fier à la délicatesse duquel il n'avait tout d'abord répondu que par mépris cruel.

Parfois une honte lui venait au souvenir de cet affront fait à la lectrice. Pauvre fille! Ne l'avait-il pas chassée de ses appartements, alors qu'inconsciente, elle y venait en état d'hypnose!

Non, elle n'était pas coupable d'intrigue ou de coquetterie comme il le croyait. Il la jugeait toute autre maintenant et s'accusait sévèrement. Il lui venait la pensée, quand il entendait sa voix d'or monter jusqu'à lui, de descendre, de s'humilier devant elle comme il l'avait humiliée devant lui. Il ne se souvenait plus, à ces moments de la distance qui les séparait: elle n'était plus la lectrice Eliane Ferrières et lui n'était plus le baron Pierre de Kermoven.

Que de rêves insensés il faisait dans la solitude de ses jours! Il en arrivait à ne plus vivre que pour cette heure, trop courte à son gré, où, du silence, montait à travers les arbres du parc, l'enchantement et la uérison.

Il guettait à la fin du jour l'instant heureux où les bougies du piano s'allumaient, mettant un halo lumineux autour d'Eliane. Et quand il l'apercevait, son cœur battait avec une hâte fébrile:

— Enfin, soupira-t-il.

Il fermait les yeux pour l'entendre mieux, pour mieux se pénétrer de cette mélodie suave, triste et tendre tour à tour, pour en vivre! Qui sait? Pour croire peut-être qu'il était près d'elle.

Et le désir montait en lui d'être près d'elle, en effet, de voir sur le clavier d'ivoire courir la blancheur rosée de ses doigts, de contempler son visage dont la pureté l'attirait insensiblement.

Ah! l'invincible pouvoir, l'inconscient attrait de cette musique et de cette voix! Comme il était vaincu par le charme prenant qui émanait de l'une et de l'autre! Voilà qu'à présent, oubliant tout, il descendait l'escalier de pierre, passait furtivement dans le jardin plein d'ombre pénétrait à pas pressés, sans bruit, comme un voleur, dans le salon où sa mère et sa sœur étouffaient mal un cri de stupeur!...

Il se glissait, rampait presque vers cet aimant qu'était Eliane et se cachait en un coin obscur.

Ardemment, les mains jointes, comme un fanatique devant une icone, il la contemplait enfin! Avec une extrême félicité, il reposait sa vue meurtrie sur ce beau visage, cherchait dans l'azur des prunelles l'étinceile de lumière qui les faisait resplendir; il demeurait ainsi sans paroles, hypnotisé à son tour, écoutant sans se lasser jamais l'admirable voix. Le mouvement des doigts blancs sur les touches semblaient à son esprit les passes magnétiques qui apportaient l'accalmie à sa pensée.

Ces mains!

Qu'il eut voulu les baiser! Comme il désirait les tenir entre les siennes, ces mains bienfaisantes, ces mains de compassion et de bonté par lesquelles il sentait l'oubli possible!

Maintenant il lui fallait non plus le talent et la voix d'Eliane, mais encore sa présence. Il venait, chaque soir, ayant pour complices la baronne et sa fille, un peu avant que les mains attentives de la lectrice eussent allumé les tremblottantes bougies. Toutes deux assistaient avec une incomparable joie à la résurrection de Pierre, leur Pierre, le dernier du nom; celui qui avait tant souffert, tant pleuré; celui dont la vie se consumait lentement dans un inguérissable et morne désespoir!

Une immense joie naissait en leur cœur pour la cause de cette résurrection. La baronne, dès le premier jour, avait deviné la noblesse d'âme d'Eliane, mais Yvette n'avait rien voulu voir. Obstinément renfermée dans son ressentiment et sa rancune, comme son frère, elle détestait de parti pris tout ce qui était femme.

Hélas! Comme elle avait été injuste et dure envers la lectrice! Elle le sentait d'autant plus qu'elle était profondément touchée de la délicatesse d'Eliane, de ses procédés envers elle et du tact parfait qu'elle y mettait.

Ah! Si par elle, le baron Pierre pouvait reprendre sa place au foyer de famille, s'il consentait à laisser peu à peu la vie pénétrer au manoir... Si Jean voulait venir souvent... Ah! Le bonheur serait peut-être possible?

Mais... Mon Dieu! Qu'arrivait-il! La lectrice une minute avait interrompu son chant. Quelle émotion faisait ainsi trembier sa voix! Et Pierre! Ah!... il avait quitté le coin où il se tenait... s'approchait du piano... rampait sur le tapis jusqu'auprès de la jeune fille...

Eliane avait senti la présence étrangère dans ce salon; elle devinait que le baron d'ombre s'y cachait; et, avec le tact infini qui dirigeait tous ses actes, elle n'avait pas paru le remarquer. Mais voilà que le



Notre collection de fourrures de printemps est la plus complète et la plus variée qui soit. Vous trouverez sans peine à nos salons la parure que vous désirez, que ce soit une légère martre, un riche renard . . . ou toute autre des fourrures printanières décrétées par la mode.

Pas de jolie toilette sans

FOURRURE

Pour la rue, pour l'auto, pour les réunions mondaines, la gracieuse Canadienne portera ce complément indispensable à toute toilette de printemps: une parure de fourrure.

Pâques, son soleil, ses élégances, sera parfait pour vous si votre ensemble est complété par ce chef-d'oeuvre de chic et de confort une fourrure légère "Desjardins".

Nos prix sont tout à fait abordables.

CHAS DESJARDINS & CIE LIMITÉE

1170 RUE SAINT-DENIS MONTREAL

Succursale à l'hôtel Windsor

Le plus grand magasin de fourrures en détail du monde entier.

médaillon penché au-dessus du piano lui renvoyait le salon avec la porte ouverte sur le parc en fleurs!... le canapé où les deux femmes écoutaient et...

Rêvait-elle?... Cette ombre mouvante ... à terre... Cet homme dont elle ne voyait qu'un côté du visage... cette ombre qui était-elle?...

Celui qu'elle avait aperçu là-haut, celui pour qui elle chantait... n'était donc pas là?... Oui, ce visage était beau, lui semblait-il, elle ne retrouvait plus les épouvantables mutilations de l'autre... Cet œil si bleu dont la lumière la fixait, ce nez droit, cette joue sans cicatrices! Que signifiait cela? Tout était donc mystère dans ce château?

Il lui semblait cependant que ce profil ne lui était pas inconnu, qu'il ressemblait au portrait si beau qui terminait la galerie des Kermoven...

Elle dirigeait ses regards vers le beau tableau. Oui... c'était le même. Alors... L'autre était donc guéri?

Elle tressaillit soudain à cette pensée, sa voix trembla. Elle sentit près d'elle, la frôlant presque, un souffle saccadé comme un sanglot; elle n'y tint plus, son émotion fut si forte qu'elle s'arrêta de chanter. Tournant la tête elle regarda:

Ah!... Elle ferma les yeux, tout paraissait sombrer autour d'elle: le baron d'ombre, le monstre, qui avait nom Pierre de Kermoven était devant elle. Mais... non pas l'autre, celui qu'elle avait vu irrité la chasser sans raison, mais le beau baron dont elle avait admiré si souvent l'incomparable portrait.

Cet homme avait donc deux visages?

Elle se pencha encore pour regarder, mais elle ne vit que les mains tremblantes dans lesquelles se dérobait la figure; elle entendit les sanglots étouffés de cette voix; elle devina dans cet infortuné agenouillé devant elle, une immense, une inguérissable douleur. Des larmes filtraient au travers de ses doigts, ces larmes lui firent mal; elle eut l'envie soudaine d'un dévouement surhumain. Elle rêva, elle pauvre épave jetée dans la vie, sans parents, sans ressources et sans asile; elle rêva de demeurer toujours dans ce château pour y être l'ange consolateur!

N'était-ce pas une belle et noble tâche?

Elle se grisa tout à coup de ce sacrifice et mettant ses belles mains sur celles de celui qui pleurait, elle dit, tremblante de son audace.

— Consolez-vous! Dieu mesure la peine à sa créature. Ah!... Ne pleurez plus quand je vous dis d'espérer!...

— Espérer quoi! soupira-t-il. Je suis un maudit et un condamné.

Elle leva vers le groupe désolé de la baronne et de sa fille, ses grands yeux purs qui s'emplissaient de larmes.

— Oui, fit la mère. Dites-lui d'espérer ... Chantez-lui l'"Eclair"...

— La première que vous avez chanté! répliqua le baron, découvrant un côté de son visage. Non... elle me fait mal... Il n'y a plus d'avenir pour moi!

Et ses mains de nouveau le cachèrent. Il sanglota plus fort, devinant une amie. Qui sait? Une délaissée aussi, peut-être.

Sa douleur, depuis longtemps contenue éclatait tout à coup, et secouait ses épaules par de lourds sanglots.

— Mon fils! gémit la mère qui s'approcha.

— Ne pleurez pas ainsi, je vous en prie! supplia Eliane... Vous me faites mal.

Tandis qu'elle pleurait une larme tomba sur le front du jeune homme... larme bénie, larme bienfaisante qui répandit un baume sur ce cœur endolori. Sans lever la tête, il éleva ses mains à son front, les joignit, et ce geste le cachait encore.

— Vous pleurez!... vous pleurez sur moi, qui fus méchant et cruel pour vous! s'écria-t-il! Mais vous êtes un ange!... Et vous consentez à chanter chaque soir pour moi, à me donner l'immense plaisir d'entendre votre voix! Ah!... Comment pourrait-on vous remercier!

— Que dit-il? questionnait en vain la baronne, tandis qu'Eliane rougissait à travers ses larmes.

— Revenez peu à peu à la vie de famille dit-elle. Ah! si je pouvais vous voir sourire, vous qui souffrez... injustement, je le devine... Comme je serais heureuse!

— Sourire!... Hélas! soupira-t-il. Votre bonté est grande, mais plus grande est ma misère!

Puis avec un éclat de rire qui fit mal au cœur des trois femmes, il ajouta, découvrant son visage:

— Regardez-moi!... Avez-vous oublié que je suis un monstre!... Une minute, moi aussi, je l'ai oublié... Mais ce miroir m'a rappelé l'irréparable...

La baronne et Yvette jetèrent un léger cri, Eliane avait fermé les yeux ne voulant pas voir l'horrible face entrevue un jour. Alors, il lui prit les mains et la forçant à le regarder, il commanda, la voix impérative:

— Ouvrez les yeux... Voyez!

Ah! Elle vit, en effet. Mais, fut-ce le fluide des mains du baron qui serraient les siennes, fut-ce la volonté de ne pas montrer ses sentiments: elle n'eut pas peur! Pas un muscle ne bougea sur son visage. Des yeux de ciel et de lumière contemplèrent avidement cette étrange physionomie, admirable et horrible, belle et hideuse, car un seul côté de la face était mutilé!

Elle comprenait pourquoi, se rappelant de n'avoir vu que le profil du baron, quand elle avait pénétré dans ses appartements.

Pauvre! Il devait souffrir de se sentir un objet d'horreur pour tous. Et cependant après avoir vu ce front, ces lèvres tuméfiées... cette orbite vide... cette joue déchiquetée!... Quel repos, quel soulagement de regarder l'autre côté où le front restait pur et noble sous les cheveux châtains. Ah! c'était bien là l'émerveillant portrait: l'œil bleu immense et doux sous les cils recourbés, le coin de la bouche fine que la douleur maintenant rendait muette.

Sous la fascination de cet œil qui l'implorait, ne voyant plus du tout le monstre, dominant son effroi doucement... elle sourit...

Le baron laissa échapper les mains qu'il tenait entre les siennes. La stupéfaction ferma d'abord ses lèvres, puis éclatant d'une voix délirante, il dit à sa mère, à sa sœur...

— Elle a souri!... Vous avez vu!... Alors!... Je ne suis donc pas si horrible que je croyais!...

La mère pleurait, serrait son fils dans ses bras... n'essayant pas d'arrêter les larmes de joie qui soulageaient le cœur de son enfant, mais ses regards remerciaient Eliane.

Yvette avait couru vers elle, détestant tout à coup sa sotte prévention, son injustice et sa dureté envers celle qui se montrait si grande et si noble. Elle lui prenait les mains, l'embrassait:

— Qui donc êtes-vous?... La place de lectrice n'est pas la vôtre, Mademoiselle Eliane. Dès ce jour, vous serez ici... mon amie! Qui donc êtes-vous pour être si parfaite?

Eliane alors, heureuse du triomphe, voulant à son tour une vengeance noble et digne d'elle, garda dans ses mains les petites mains d'Yvette. De sa voix tranquille que tous entendirent avec une stupéfection et surtout un remords indicible ... elle dit:

— Madame, et vous, Mademoiselle Yvette, je vous dois un aveu. Devant votre amitié pour moi, je ne dois rien vous cacher. Pardonnez-moi!... Mon père se nommait... le marquis de Ferrières!

XII

LA TRAGEDIE DU PASSE

La révélation d'Eliane donnait raison à leurs pensées; la baronne, Yvette et le baron avaient deviné qu'un cœur de noble battait sous la robe modeste de la lectrice. Une satisfaction leur en venait: celle-là était des leurs.

— Jamais un sang plébéien n'aurait donné à cette jeune fille tant de délicatesse et de grandeur d'âme! pensaient-ils.

Mais aussi plus intenses étaient leurs remords!

Yvette se souvenait de l'arrivée de la lectrice, des longs mois passés dans l'intimité forcée de ce château où rien n'était venu égayer la jeune fille. Seuls les sarcasmes, les méchantes paroles, la haine irraisonnée, l'injustice et souvent la cruauté d'Yvette étaient l'aliment journalier d'Eliane.

Comme elle s'accusait! Mais aussi comme elle allait réparer tout le mal causé à cette âme délicate et tendre. Il lui semblait qu'elle retrouvait une amie perdue, et le besoin de s'épancher, de crier la douleur secrète qui la rendait méchante, fut si grand qu'elle entraîna Eliane:

— Mon amie, venez dans ma chambre, nous serons mieux!... J'ai tant de choses à vous raconter!... Vous aussi, sans doute!

Et comme Eliane réprimait mal un geste de dénégation, Yvette continua:

— Si, si, vous me direz toute votre vie, comme moi je vous parlerai de la mienne.

Trop heureuse pour résister, Eliane la suivit, laissant seuls la baronne et son fils.

Ah! qu'elles étaient bien maintenant blotties l'une contre l'autre dans ce petit coin de la chambre virginale, ne retenant plus l'affection qui dormait au fond de leur cœur.

Endroit propice aux confidences; toutes deux éprouvaient le besoin de se le dire et ce fut Eliane qui parla la première, racontant sa jeunesse dorée, les fêtes données chaque hiver dans les salons de l'hôtel de Ferrières où se pressait toute la fleur de l'élégance. Elle dit aussi le gaspillage fou du marquis, sa détresse immense et le désespoir qui le conduisait vite au tombeau. Puis la fin de tout pour elle: richesse, grandeur, avenir; tout était parti. Aussi... celui qu'elle avait aimé, en qui elle avait cru. Hélas!

— Mais votre mère est morte?

— Oui. C'est à sa mort que je résolus autant pour fuir mon isolement que pour gagner ma vie, de chercher une situation de lectrice ou de secrétaire. La bonté de l'abbé Lantin me trouva un refuge dans ce château.

— Où vous resterez, mon amie! Dites-moi que vous resterez longtemps ici. Je suis seule!... Eliane, je vous aimerai autant que je vous détestais avant... Dites-moi que vous resterez, insista Yvette.

— Je resterai toujours, si vous le voulez, répondit Eliane. Je suis seule au monde et maîtresse de ma vie.

— Tant mieux!... Tant mieux!... Vous serez heureuse ici! Oh! le bonheur d'avoir trouvé une amie incomparable comme vous! Et... continua-t-elle, implorante et soumise, vous ne m'en voudrez plus de ma méchanceté, de ma haine contre vous?

Eliane l'entoura de ses bras:

— Pauvre Yvette, je comprends que vous avez souffert et je ne puis vous en vouloir!... J'ai moi aussi connu la souffrance.

Et son beau regard fier se perdit dans le vague.

— C'est vrai!... Je me souviens qu'un jour vous m'avez dit qu'une jeune fille de Bretagne vous avait volé votre fiancé! ... Ne pouvez-vous me raconter cela?... C'est un peu mon histoire.

— Hélas! C'est me rappeler de tristes choses. Oui, quand j'étais riche et heureuse, j'eus un fiancé, beau, intelligent et plein de séduction, mais... son amour auquel j'avais cru ne reposait que sur les millions de mon père. Le marquis mort, les millions n'étaient plus que de la fumée; mon fiancé s'empressa de me rendre ma parole.

— Mais qui épousa-t-il?

— Je ne sais.

— Cependant... cette jeune fille de Bretagne.

— Ah! oui. Un jour, je lus sur les "Echos Mondains" que Mademoiselle X... car je ne sais plus le nom, allait épouser le peintre de talent, Jacques Belleuse... Mais... Qu'avez-vous, Yvette?

— Jacques Belleuse!... Jacques, votre fiancé?

Yvette avait bondi, pâle, les yeux hagards, les traits bouleversés. D'un brusque mouvement, elle s'écroula aux pieds d'Eliane et sanglotant, cachant son visage sur les genoux de la jeune fille, elle murmurait:

— Je vous ai donc aussi fait du mal sans vous connaître!... Eliane!... Ma bonne Eliane... Votre fiancé et le mien... C'est Jacques Belleuse!... Je vous ai fait souffrir!...

— Ciel! Est-ce possible!

La foudre tombant sur la manoir n'eut pas stupéfait davantage Eliane. Elle resta un moment interdite et haletante. Puis les larmes aux yeux, releva Yvette:

— Comment se fait-il?... Où est-il... balbutia-t-elle.

— Ah! fit Yvette, c'est par lui que vint au manoir le désespoir qui ronge notre cœur à tous!... C'est lui... l'odieux!... qui désola notre maison et sema autour de nous le deuil et les larmes!... Pauvre Pierre, comme il souffrait par lui!... Comme nous souffrîmes tous!

Emportée par ses souvenirs, Yvette pleurait, maudissant le misérable dont un étrange hasard rappelait aujourd'hui le souvenir. Eliane songeait à la perfidie de cet homme qu'elle avait aimé, qui l'avait abandonnée, pauvre, pour courir à cette autre, riche pourtant, mais qu'il avait dû tromper effroyablement. Un peu de curiosité était en elle au sujet de ce Jacques Belleuse, peintre de talent, certes, mais dont la déloyauté était pour le moins aussi grande. Et cela se comprenait cette curiosité: il avait été dans sa vie. Son cœur s'était donné tout entier à lui! Comment Yvette n'excuserait-elle pas la petite indiscrétion d'Eliane!

Aussi, doucement, un peu hésitante, elle hasarda:

— Mais comment avez-vous souffert par lui?... Moi, j'étais pauvre, ce fut pour cela qu'il me quitta, mais vous!...

PECHE DE SARMENT

Fruit mûr 80 jours après la semence de la graine



Cette merveilleuse pêche végétale est le plus merveilleux de tous les légumes. Il ressemble à l'orange par la couleur, la forme et la grosseur, et il pousse sur des sarments comme les melons. Ils ont une apparence splendide et attrayante quand ils sont en conserves; font de délicieuses confitures et marinades sucrées, et ils sont recherchés pour les tartes. Il n'y a rien de tel. Extrêmement précoces, de la plus facile culture et très prolifiques, couvrant le sol de fruits dorés. Ils poussent en 80 jours. Un paquet, 15c, frais de port, 2c.

Offre spéciale—**4 paquets de pêches de Sarment et 3 paquets de Sunberry Orange, un autre fruit excellent et de culture facile, pour 60c, frais de port payés. Commandez maintenant.**

DOMINION SEED HOUSE
165, RUE ELGIN — GEORGETOWN, ONT.



LA TOUX

qui vous empêche de dormir
LA NUIT

LE RHUME, qui fait tousser les enfants et vous empêche de dormir la nuit, peut être rapidement enrayé par Vicks VapoRub.

En simples frictions sur la gorge et sur la poitrine, Vicks dégage les vapeurs des médicaments qui sont communiquées directement aux voies respiratoires; il agit en même temps à travers la peau comme un sinapisme ou un emplâtre.

Ce double traitement facilite la respiration d'une manière remarquable et arrête la toux, permettant ainsi à la mère et à l'enfant de dormir paisiblement.

Les mères, spécialement, préfèrent Vicks pour n'importe quel rhume, parce qu'il évite le continuel "dosage" qui affecte les digestions délicates.

Egalement bon pour les adultes.

VICKS
VAPORUB

POUR TOUT RHUME

LE BARON D'OMBRE

— Moi! répondit Yvette, la voix saccadée. Moi j'étais riche... aussi ce fut une autre raison!... Ah! vous touchez-là le secret de notre deuil, de notre isolement et de nos souffrances... C'est là aussi le terrible secret de Pierre!...

— Ne parlez pas, Yvette... Si je suis indiscrète, pardonnez-moi!

— Indiscrète! Oh non... Vous ne pouvez pas l'être!... N'êtes-vous pas des nôtres désormais?... Et puis... c'est votre droit de savoir!... Ah! tant de larmes versées pour cet infâme!... Nous le connûmes à Paris où il fit le portrait de Pierre... ce portrait qui est au salon.

— Ce beau portrait! murmura Eliane.

— Depuis quelques mois, Pierre était marié...

— Marié! interrompit Eliane stupéfaite. Cependant ici...

— Hélas!... Ici, en effet, l'épouse manque, l'épouse indigne qui eut dû toute sa vie adorer celui qui l'élevait ainsi, car la femme de mon frère se nommait tout simplement Marthe Guérin. C'était la fille unique de cet agent de change parvenu à la fortune et dont la femme, une paysanne du fond de l'Anjou, ne pouvait cacher les tares de son origine sous ses robes et costumes excentriques. Ils voulurent donner à leur fille une éducation moderne, appropriée à leur genre de vie, jugeant selon la petite dimension de leur cerveau qu'il était de bon ton, et du meilleur monde, d'inculquer à cet enfant tous les ridicules de notre époque, sauf le bien et l'honneur.

— Ah! trop de familles aujourd'hui négligent l'éducation. Aussi, plus tard, que de mauvaises épouses! Que de tristes mères en résultent! fit Eliane.

— C'est justement ce qui arriva avec Marthe. A l'âge de dix-huit ans, elle était, semblait-il, parfaite en toutes choses. Habillée à la dernière mode, dansant à ravir, elle avait dans les salons parisiens le succès qu'obtient une poupée de mode, doublée d'un père riche. Pas d'instruction, à peine un vernis d'histoire; aucune notion de ce qui est de l'Art! Ignorante de nos gloires littéraires et théâtrales, Marthe Guérin plaçait au premier rang des écrivains — voyez son niveau intellectuel — nos feuilletonnistes les plus connus.

— Pourquoi? fit Eliane amusée.

— Parce qu'ils savaient tour à tour raconter des faits plus ou moins impossibles, des morts enterrés vivants, des résurrections soudaines, enlèvements, exploits à la Rocambole, en un mot, toutes les ficelles employées pour faire pleurer le bon peuple, le public des concierges ignorantes.

De même ne connaissant rien en peinture, elle s'extasiait sur un chromo, une lithographie aux couleurs voyantes, et laissait parfaitement dans l'ombre une toile ou aquarelle signée d'un nom illustre, mais dont la sobriété de couleur n'attirait pas son regard avide de clinquant. De même encore, nos chefs-d'œuvre de Racine, Bossuet, Victor-Hugo, Sardou, ne pouvaient convenir à son esprit que les liens de la frivolité et de la coquetterie retenaient étroitement. Comment mon frère si savant et si sage, tomba-t-il dans les filets de cette intrigante? Comment lui, si glorieux de son nom, le donna-t-il à cette plébéienne dont le sang vulgaire ne pouvait convenir à la noblesse de Kermoven? Comment enfin notre Pierre si épris d'idéal s'attacha-t-il à cette orgueilleuse poupée de luxe, dont, à tous les instants les idées choquaient les siennes?

— C'est vrai!

— Ah! chère amie. Le destin fut implacable, autant que mon frère fut aveugle et Marthe intrigante. Avides de noblesse pour élever leur roture canaille et sortie de si bas, glorieux d'un titre de baronne donné à leur fille, les parents enveloppèrent Pierre de telle façon, que malgré sa sagesse, ou peut-être à cause de sa bonté, il devint éperduement épris de Marthe. Malgré les observations de ma mère qui rêvait pour son fils une toute autre épouse, une jeune fille simple et noble, de notre rang et de notre caste, ayant en elle des principes de parfaite éducation; cette éducation des grandes familles qui fait de mauvaises danseuses, mais d'impeccables épouses sachant porter très haut l'honneur et le devoir; cette éducation qui fait des mères admirables, des femmes d'esprit et de savoir; cette éducation qui laisse pour toute la vie son reflet et sa marque indélébile dans l'âme et le cœur de celles qui l'ont reçue! Malgré les observations de ma mère, Pierre épousa Marthe.

— Hélas! fit Eliane.

Elle sentait la distance impossible à franchir entre ces deux êtres si complètement dissemblables.

— Hélas! répéta Yvette. Hélas! vous ne le direz jamais assez! Mon frère était trop amoureux de sa femme pour en découvrir, dès le premier jour les défauts. D'ailleurs, la coquette était adroite et rusée autant par atavisme que par habitude. Elle cacha son jeu jusqu'au jour où le drame éclata, terrible de lumière et d'évidence. La duplicité de cette femme fut incroyable! Elle attira chez mon frère, ce Jacques Belleuse sous prétexte d'avoir le portrait de Pierre qu'il réussit d'ailleurs fort bien. Vous connaissez son indiscutable talent, sa beauté mâle et l'esprit prompt qui le caractérisaient. Or, il avait noué auparavant une intrigue, un "flirtage" avec Marthe, mais l'ambition des parents empêcha le rêve doré de ce coureur de dots. Le portrait terminé, comment retenir cet homme près d'elle?

— Oh! l'indigne créature!

— Elle imagina, ou plutôt devina l'impression qu'il avait faite sur moi. Escomptant d'avance une union qui rendait facile son odieuse inconduite. Marthe insinua alors à son mari que Jacques Belleuse désirait m'épouser.

— Pauvre Yvette. Vous l'avez aimé!

— Oui; vous savez assez combien il était charmeur: il me charma. Nos fiançailles furent officielles et la date du mariage fixée à deux mois d'intervalle. Je ne vous dirai pas mes rêves, mon enchantement et mon amour, cela me fait mal. D'ailleurs, j'arrive au dénouement. Un jour, Pierre trouva une lettre chiffonnée oubliée là par hasard ou imprudence, dans le cabinet de toilette de Marthe. Il n'osa croire... Mais mordu par le soupçon, il s'informa, surveilla et se rendit compte de son malheur autant que de la honte de Marthe. Une scène violente eut lieu devant nous tous. Jacques se défendit mal et Marthe avoua cyniquement, prétextant que la science de Pierre était entre elle et lui, qu'il s'occupait de ses livres plus que de ses robes et de ses bijoux, et qu'en somme c'était lui qui était la cause initiale de son propre déshonneur.

— Comment! s'exclama Eliane. Elle osa tenir un pareil propos!

— Que voulez-vous! Sa mère ne lui a jamais enseigné, l'ignorant elle-même, ce qu'était l'importance de l'honneur. Imprudente à l'excès, ne croyant à rien, que pouvait-elle devenir, sinon ce qu'elle est devenue.

— Et qu'arriva-t-il?

Jacques s'enfuit, chassé par moi, par ma mère et mon frère. L'indulgence aveugle de Pierre consentit à laisser Marthe dormir sous son toit jusqu'à ce que la séparation fut décidée. C'est ce qui le perdit. Nous partîmes pour Kermoven. La criminelle non contente de lui avoir ravi l'honneur voulait lui ôter la vie. Elle chercha dans le laboratoire de Pierre une matière corrosive ou peut-être acheta-t-elle elle-même du vitriol, je ne sais. Mais voulant être libre d'épouser l'autre et devinant que les croyances de Pierre la rendraient esclave de ce lien conjugal béni par l'Eglise, elle voulut supprimer Pierre. Pendant qu'il dormait, elle versa sur son visage le liquide de feu qui le mutila et en fit un objet d'horreur pour tous. Peut-être profitant du désarroi où le mettraient le brusque réveil, la souffrance et le désespoir, aurait-elle davantage attenté à ses jours. Je la crois capable de tout. Mais le contraire arriva. Aveuglé par le sang et la douleur, Pierre, ne se rendant pas exactement compte de l'adversaire qui l'attaquait dans l'ombre, prit son revolver toujours chargé sur sa table de nuit, et le tira à bout portant sur l'inconnu qu'il tenait étroitement serré par les bras.

— Mon Dieu! dit Eliane tremblante.

— Un cri de femme retentit, tandis qu'un corps tombait inerte sur le tapis, continua Yvette. A la brusque clarté de l'électricité, Pierre reconnut sa femme, morte du coup reçu en plein cœur. Ses appels nous réveillèrent, ma mère et moi! Ah! ce fut une épouvante sans nom pour nos yeux! Cette femme étendue sans vie, la poitrine ensanglantée... mon frère le visage béjà brûlé et tuméfié! Nous ne comprenions pas... Mais à nos regards épouvantés, Pierre devina qu'il nous devait une explication au moins sommaire.

— C'est elle, dit-il, qui m'a jeté je ne sais quel liquide au visage et je l'ai tuée croyant à une attaque étrangère.

— Pauvre amie!... Certes, vous avez tous souffert!

— Pierre leva immédiatement les yeux sur un miroir, mais se retira effrayé.

— C'est du vitriol! dit-il. J'ai trop attendu. Le corrosif a fait son action maintenant. Il est trop tard pour me guérir. Je ne puis qu'atténuer l'effet... Pauvre Pierre!

Yvette maintenant pleurait, la tête cachée sur l'épaule d'Eliane dont le cœur s'attendrissait au récit de ce drame.

— Oui, pauvre Pierre! répéta-t-elle!

— Voyez-vous, depuis qu'il se sent un objet d'horreur pour tous, la vie lui est insupportable! Voilà trois ans bientôt... Il souffre toujours!

— Mais... Comment se fait-il qu'un seul côté du visage soit atteint? demanda Eliane.

— L'oreiller préserva l'autre. Souvent, avant votre arrivée, il descendait près de nous, à la tombée du jour, et lorsqu'il cachait la moitié de son visage, celle qui le rend un monstre horrible, vraiment nous pouvions croire à sa beauté revenue et ce passé un cauchemar!... Ah! que Dieu accorde l'oubli à mon pauvre frère!

Puis prenant les mains d'Eliane, elle supplia, pauvre âme désemparée:

— Que Dieu aussi vous garde à nous, Eliane! Dites!... Qu'il vous garde, car à tous, vous faites du bien.

XIII

L'ETINCELLE

Un peu de joie maintenant fleurissait au cœur du manoir dans l'union parfaite de ces âmes qu'une même souffrance avait meurtries, car tous savaient maintenant que le fiancée d'Yvette avait été au préalable celui d'Eliane.

La baronne souhaitait que cette accalmie dura longtemps sinon toujours. Pierre vivait dans l'ombre d'Eliane, Yvette s'animait à la présence de Jean, et la lectrice, devenue la confidente, préparait le bonheur de ceux qui l'entouraient. Elle était sûre maintenant des sentiments d'Yvette envers l'explorateur, elle avait deviné le discret amour de Jean Le Gaël, mais, comment détruire le malentendu qui les séparait, en les instruisant,de leur affection réciproque?

Fantaisies Printanières

Le bon goût est de toutes les saisons chez Kerhulu & Odiau, chaque moment s'inspire des mêmes soucis d'excellence. Il reste toutefois que les produits du Printemps permettent des raffinements d'une exceptionnelle originalité. Ici, plus qu'ailleurs encore, s'accuse "ce je ne sais quoi" qui conserve à notre établissement, authentiquement français, son caractère aussi artistique qu'exclusif. Pour vous en convaincre commandez pour Pâques:

Galantines de Volailles ou Dindes truffées
Chapons désossés en chaud-froid
Aspics, Mousses de Volailles ou Foie Gras
Boites, Bonbonnières de luxe, etc.

et autres spécialités d'occasion

Gâteaux et Glaces de Fantaisie
Chocolats Français — Oeufs de Pâques et

Sujets en Chocolat pur — Bonbons

Kerhulu & Odiau

1284, rue St-Denis

COMMANDES — — — — HArbour 7104

La Veille de Pâques

ATTRACTIONS SPECIALES

Danse
Chant
Musique
Sketches



"Au Matou Botté"



Un remède souverain pour les maladies des Femmes

Un traitement de 10 jours

Orange Lily est un remède certain pour les maladies féminines. On l'applique sur la partie douloureuse et les tissus malades l'absorbent. L'obstruction disparaît et le soulagement est non seulement physique, mais aussi mental; les vaisseaux sanguins et les nerfs se fortifient, et la circulation devient normale. Ce traitement est basé entièrement sur les procédés scientifiques modernes et agit directement sur la cause du trouble; il est souverain dans les troubles féminins, y compris règles douloureuses ou retardataires, leucorrhée, descentes de matrice et de troubles ovariens, etc. Prix $2.00 la boîte, suffisante pour un traitement d'un mois. Un traitement d'essai de 10 jours, valant 75c, sera envoyé à toute femme souffrante m'envoyant son adresse. Envoyez 10 cents et adressez Mme LYDIA W. LADD, Dept. 64, Windsor, Ontario. En vente dans toutes les meilleures pharmacies.

Fèves d'une verge de long



Voici une excellente variété en même temps qu'une intéressante curiosité. Les tiges sont des plantes rampantes et produisent une énorme récolte de gousses longues, minces, rondes, une excellente qualité de fèves à manger. Les gousses rondes atteignent une longueur de 2 à 4 pieds, ayant l'épaisseur d'un crayon de mine de plomb. Tendres et d'une agréable saveur. Un paq., 15c, f. de p. 2c.

Offre spéciale— 3 paquets de fèves d'une verge de long, 2 paquets des célèbres fèves Chestnut, 2 paquets des merveilleuses fèves Kentucky, pour 70c, f. de p. payés.

DOMINION SEED HOUSE
165, RUE ELGIN — GEORGETOWN, ONT.

1000 Veritable Diamant Américain

SEULEMENT 10¢



Rien de plus à PAYER

Rien à vendre

La plus parfaite imitation au Monde

Vous pouvez être l'orgueilleux possesseur de cette radieuse pierre ABSOLUMENT GRATIS.

Le Diamant AMERICAIN est la plus parfaite imitation du diamant au monde. Comparez-le avec un diamant de $100.00, si vous pouvez trouver la différence, retournez-le.

Vous risquez pas un sou. ENVOYEZ SEULEMENT 10 cts dans une enveloppe, pour nous aider à payer les frais d'emballage et d'expédition. ABSOLUMENT RIEN DE PLUS A PAYER.

Le Diamant AMERICAIN 1 karat, vous sera envoyé la même journée sans autres frais.

Profitez-en. Cette annonce ne paraîtra peut-être plus.

Un seul à chaque client. Timbres acceptés

CANADA DIAMOND Co. REG
Chambre 311—251 St-Joseph Québec, P. Q.

LE BARON D'OMBRE

Quelle serait l'étincelle qui mettrait le feu à la flamme secrète qui brûlait en leur cœur?

Dieu se chargea de la faire naître, jugeant que la vie d'Yvette avait assez connu de larmes pour mériter maintenant sa part de bonheur.

Pendant une de ses visites au château, Jean qui connaissait le véritable nom d'Eliane, lui confia qu'un projet le tourmentait. Il aimait à causer avec la jeune fille, lui reconnaissant une grande expérience des gens et des choses, en même temps qu'un esprit d'observation qui souvent l'avait aidé.

— Voyez-vous, disait-il. Je suis rentré en France à cause de l'éducation de Sélima car, en Orient, la femme reste toute sa vie ignorante et sotte, occupée seulement à se parer, à fumer et à bavarder. Je voulus pour mon enfant autre chose. Mais... la tâche est lourde, sinon impossible à un père; la délicatesse d'une âme de femme manque à Sélima dans maintes circonstances, et il est des choses que seule une mère peut enseigner.

— C'est vrai. Une mère peut et doit former l'esprit autant que le cœur, apprendre de bonne heure à celle qui plus tard sera mère aussi, les devoirs d'honneur et de morale qui en feront une âme d'élite autant qu'une épouse incomparable. C'est vrai. Il manque à Sélima une mère.

— Aussi lui en faut-il une et j'y pense!

Eliane tressaillit: Jean allait enfin avouer son amour pour Yvette. Déjà son cœur se réjouissait, quand l'explorateur devenu soudain triste et soucieux, continua:

— Je suis décidé maintenant à me marier.

— Vous avez raison, répondit Eliane qui voulait hâter l'aveu. Et je pense que vous avez fait choix d'une parfaite éducatrice.

— Hélas!... Ma résolution est ferme, mais mon choix ne saurait encore se fixer.

— Oh! murmura Eliane qui sentait Jean lui échapper. Cependant autour de vous... ici dans le pays...

— Ici, je n'ai trouvé personne!...

Il baissa soudain les yeux, s'absorbant sur les sinuosités du petit ruisselet coulant à travers le parc.

— Si j'avais trouvé... balbutia-t-il... j'aurais été trop heureux!...

Il hésitait à terminer sa pensée.

— Vous avez mal cherché! insinua Eliane, car la future mère de Sélima est proche.

— Oh! Que dites-vous? implora Jean tremblant d'émoi. Que savez-vous?... Parlez!... Oh! je n'ose espérer!...

Il serrait dans les siennes les mains d'Eliane souriante, devinant que de ses douces lèvres viendrait pour lui la parole de joie.

— Yvette vous aime! dit-elle simplement.

Ah! L'émotion semblait trop forte à ce cœur viril et bien trempé! Voilà que Jean s'affalait sur ce banc de pierre que la mousse verdissait. Il joignit les mains, recueilli, murmurant à voix basse comme une prière:

— Yvette m'aime!... Yvette m'aime!...

. . . . . .

Aussi Eliane trouva bon de le laisser tout à son bonheur et de lui amener Yvette qui non loin cueillait des roses avec Sélima. Toutes deux riaient sans se douter que leur destinée venait de se décider.

— Aidez-nous, Eliane, dit Yvette. Que toutes ces fleurs embaument notre salon!

— En effet, il faut l'orner plus que de coutume aujourd'hui. Il faut qu'il soit à l'honneur pour avoir été longtemps à la peine!

— Que voulez-vous dire, mon amie? questionna Yvette interdite, tandis que Sélima observait les jeunes filles.

— Qu'il y a grande fête au manoir ce jour... Ah! Yvette, pensez quelque fois que vous me devez votre bonheur.

La jeune fille pâlit extrêmement; elle laissa tomber la gerbe de roses qui fleurissait ses bras, et s'approchant d'Eliane, la voix brève, elle demanda:

— Mon bonheur!... Eliane ne vous moquez pas... vous savez bien que c'est impossible!... *il* est trop haut pour moi... *il* ne songera jamais qu'Yvette la petite fille d'autrefois, pense à *lui*!...

— Venez! répondit-elle seulement.

Elle conduisit Yvette vers Jean Le Gaël et dit:

— Je vous en prie, dites lui!

— Mais!... balbutia l'explorateur.

— Yvette attend que vous lui demandiez d'être la mère de Sélima.

— Oh! Yvette!... Chère Yvette!... C'est vrai? murmurait Jean ravi, baisant dévotement, mais avec quel amour, les petites mains qu'on lui abandonnait!...

— C'est vrai? Maman Yvette! clama soudain Sélima qui avait entendu et dont les bras entouraient tendrement la jeune fille.

Alors, heureuse à mourir, Mademoiselle de Kermoven réunit les mains de Jean et de Sélima dans les siennes, et, si émue qu'elle ne pouvait parler, elle soupira:

— Oui, c'est vrai, Jean!... C'est vrai, Sélima chérie!... Et pour toujours!

. . . . . .

Quelques instants après, la baronne rejoignit ce groupe heureux. Elle s'étonnait déjà de cette promenade prolongée dans le parc, mais Jean aussitôt lui fit part de son bonheur.

— Il fallait une maman bonne et belle comme Yvette pour ma petite Sélima. Grâce à Mademoiselle de Ferrières qui fut une excellente diplomate tous mes vœux sont comblés. Soyez bonne aussi pour moi et ne me refusez pas Yvette: elle sera la joie de ma vie.

— Je suis si suprise, Jean!... Comprenez mon hésitation... Yvette!... Tu m'avais donc caché!... Oh! mon enfant, que craignais-tu?... Ta pauvre mère est trop heureuse!...

De douces larmes coulaient des yeux de la baronne; elle contemplait avec un indicible ravissement le groupe de Jean entouré d'Yvette et de Sélima; ses yeux allaient de l'un à l'autre; et nul ne parlait car la joie qui éclairait leur visage était au-dessus de la parole humaine.

Soudain, elle aperçut le regard d'Eliane dirigé vers l'appartement du pauvre mutilé. Ah!... Que penserait-il de tout cela!... Lui, le mort vivant, le baron d'ombre!... Lui qu'on nommait tout bas le *monstre*... Pauvre! cœur meurtri, la joie de sa sœur ne ferait-elle pas renaître en lui toutes les douleurs passées?

Que pensait donc Eliane? Devinait-elle que Pierre allait souffrir? Avait-elle avant la mère senti que cet événement serait la pierre de touche du passé? Comprendrait-elle maintenant que le devoir d'abnégation et de dévouement si bien accompli par elle, allait devenir plus âpre et plus ardu?

Peut-être!

Mais en son cœur tendre et doux une, immense affection naissait pour cet abandonné, ce déshérité de tout; et sa sympathie perça dans ces mots:

— Yvette!... Et votre frère?

— C'est vrai! Ma joie me rend égoïste... Dites-lui, mère... que... Mon Dieu!... Que lui dire?

— Ne crains rien, mon enfant, Eliane et moi nous trouverons.

Elle entraîna sa lectrice du côté du château. Le soir tombait, c'était pour toutes deux... *l'heure!*

Au salon, en effet, Pierre était déjà; les deux femmes eurent quelque peine à le découvrir dans la pénombre, mais sa voix les guida:

— Comme vous avez tardé! dit-il.

Les unissait-il dans sa pensée, ou s'adressait-il à l'une d'elles? Elles ne surent. Mais chacune comprit qu'elle était désirée, la mère autant que l'amie.

Et cependant, ce ne fut pas au piano qu'Eliane vint s'asseoir et ses fines mains n'allumèrent pas la bougie claire dans les candélabres d'argent. Elle vint près de Pierre, tandis que la baronne était de l'autre côté. C'est que l'heure était terrible; chacune sentait qu'il faudrait de nouveau apaiser la rancune de ce meurtri, panser la blessure de ce malheureux dont le cœur allait se réveiller lourd de larmes et de désespoir.

— Ecoute, mon Pierre, murmura tendrement la mère, tandis que le baron étonné de leurs agissements ne disait mot. Ecoute... Une grande joie nous est réservée...

— Laquelle? fit-il avec un peu de hâte, tournant son ardent regard vers le profil délicat d'Eliane.

— Une joie dont tu profiteras, mon cher enfant!

— Oh! je devine! interrompit-il la voix tremblante... Mademoiselle de Ferrières consent à demeurer ici!... Oh! quel bien vous me ferez... Oh! vous êtes l'ange de la consolation et de l'espoir!... Je vous bénis!... Si vous saviez comme j'ai désiré!

...

Il s'interrompit pour mettre sur la main d'Eliane douloureusement affectée, un fervent et timide baiser.

Les deux femmes se turent; la mère devinait subitement qu'un mal plus affreux que l'autre venait d'éclore au cœur de son enfant; l'amie dont l'âme attendrie recevait l'aveu inconscient d'un amour né dans l'ombre et le silence; d'un amour, qui, chose bizarre dont elle s'étonnait d'être réjouie, trouvait son écho dans le cœur compatissant d'Eliane.

— N'est-ce pas que j'ai deviné? continua Pierre, un peu mal à l'aise devant ce silence dont il se crut soudain glacé.

— Non,... Pierre... Mon Pierre, dit la baronne hésitante.

— Cependant... mère...! Cette joie dont je profiterai, avez-vous dit...

— Oui, car le bonheur de ta sœur ne peut te laisser indifférent.

— Ah! il s'agit d'Yvette!

— Jean Le Gaël la demande en mariage.

Il se leva, bondissant, la voix saccadée, la respiration sifflante, le cœur ravagé par tout ce que ce mot: mariage, venait de remuer en lui.

— En mariage!... Yvette se marie!... Comment. Mais moi alors!...

— Je te reste, mon enfant chéri! soupira la mère.

— Ah! murmura-t-il accablé. Elle a donc oublié!... Son cœur s'est donc bien cicatrisé!... Il est vrai qu'elle fut moins atteinte!... Elle peut oublier!... mais moi... moi *le monstre*...

— Non, non, Pierre, je t'en prie... ne dis pas cela... Nous vivrons près de toi!

— Oui! s'écria Eliane, avide de sacrifice devant ce sacrifié. Oui... nous vivrons près de vous!

Il la regarda avidemment.

— Près de moi!... clama-t-il... Ah! Ah! Ah!... vous voulez rire!... Près de moi! Et qui donc oserait vivre toute une vie près de moi?...

Eliane fut bouleversée de cette voix lamentable, de ce rire dont chaque éclat déchirait son être. Elle fut tentée de répondre dans un grand élan d'abnégation, dans un cri de charité, ce mot qu'il espérait peut-être, mais qu'elle ne dit pas, n'osant encore:

— Moi!...

A cet instant, Yvette entrait et Pierre comprit que la jeune fille ayant souffert autrefois, devait aujourd'hui avoir la compensation de ses larmes. C'était une na-



Aux abonnés qui changent d'adresse

Les abonnés de LA REVUE MODERNE qui déménagent au mois de mai, feront bien de nous en aviser au plus tôt afin que la Revue leur parvienne sans interruption.

Vous n'avez qu'à remplir la formule ci-dessous.

Découpez ici

AVIS DE DEMENAGEMENT

LA REVUE MODERNE
320, rue Notre-Dame Est, Montréal.

Messieurs,

Veuillez prendre avis du changement d'adresse suivant, et me continuer le service de la Revue à l'adresse indiquée:

Nom .....

Nouvelle adresse .....

Ancienne adresse .....

NOTE: *Il est très important de nous faire mention de l'ancienne adresse aussi bien que la nouvelle.*

LE BARON D'OMBRE

ture d'homme ardente et noble, il devina que d'un mot de lui, sa sœur souffrirait encore. Il la voulut heureuse et lui tendant les bras, sanglotant presque, il dit:

— Sois heureuse!... Yvette, tu peux l'être encore.

— Oh! Pierre, comme tu es grand! Comme tu es bon! répondit-elle à genoux devant ce martyre.

Puis, voulant à son tour lui donner l'espoir d'un apaisement, d'un oubli peut-être possible, elle ajouta.

— Toi aussi, tu seras heureux!

Mais lui, alors, souffrant horriblement de ce qu'il croyait un défi, se leva, alluma brusquement le lourd candélabre qu'il tint devant lui, n'osant voir Eliane pâle et Yvette tremblante, il s'écria:

— Mais, regarde-moi donc, pauvre sœur. As-tu oublié, l'horreur dont est fait ce visage?

— Tu es bon!... Et si noble!... balbutia Yvette, cachant son épouvante.

— Eh bien!... gronda-t-il.

— On peut... t'aimer!...

— Qui donc?... Mais qui donc?... fit-il, des larmes dans la voix. Puisque toi, ma sœur, tu détournes tes yeux des miens! Qui donc m'aimerait?

Un silence plana sur ces cœurs qu'une indéfinissable souffrance étreignait. Seuls les sanglots de Pierre troublaient ce recueillement tragique. Eliane alors, mue par une idée sublime se leva; d'un léger souffle, elle éteignit les bougies, et presque immatérielle, dans la pénombre, elle dit de sa voix pénétrante, un peu mystérieuse:

— Celle qui ne verrait pas votre visage ... baron... celle-là vous aimerait!

XIV

TAPIS D'ORIENT

C'était maintenant la première visite d'Yvette au manoir de Rochegrise, aussi depuis quelques jours, elle rêvait de ce "royaume oriental" comme elle disait à à Jean; ce royaume dont elle serait la reine, répondait-il.

Que de richesses amoncelées n'y verrait-elle pas! Que de trésors dignes des Califes et des Rajahs, Jean n'avait-il pas apportés! Quels bijoux de contes et de rêves, de quelque sultane des Mille et Une nuits l'attendaient!...

C'était une fièvre de curiosité qui s'emparait d'elle! Elle se figurait voir tout l'Orient lointain dans ce manoir de Rochegrise, et là, dans le cadre et le décor qui leur convenaient les récits de Jean lui paraîtraient plus merveilleux encore.

Il lui tardait de voir revenir sa mère quoique la baronne ne se fut pas attardée comme elle l'eut voulu auprès de son malheureux enfant.

Déjà l'explorateur accompagné de sa fille était au salon, la voiture attendait devant le parc ouvert; Yvette s'impatientait un peu; il lui tardait de pénétrer dans cette demeure qui serait la sienne...

Madame de Kermoven parut enfin.

Le petit voyage d'une demi-heure fut presque silencieux, chacun pensait à tant de choses, mais subitement des cris et des vivats éclatèrent autour d'eux.

De la porte du manoir, une servante noire arrivait, jetant sur les nouveaux venus une pluie d'eau de roses à l'aide de flacons d'argent percés de petits trous au bouchon; elle s'inclinait jusqu'à terre baisant la robe d'Yvette et de sa mère, criant à la manière orientale, un joyeux alleluia.

— Lou lou lou lou lou lou lou lou;... *Tahali!... Tahali!... (*Viens! Viens!) Toi, maîtresse ici!... Lou lou lou lou lou lou lou... Tahali!... Tahali!...

Les autres domestiques regardèrent curieusement, et Yvette s'informa:

— Quelle est cette femme?

— Iasmina, ma nourrice. Depuis de longues années elle est avec nous. Son mari, Zémeroude, servit papa pendant ses voyages en Orient. Ils ont eu la surveillance de la maison et tu ne peux croire comme ils sont dévoués et fidèles. Ils t'aimeront, car nous t'aimons!

Au seuil du manoir, un grand nègre parut tendant un brûle parfum d'où une légère fumée imprégnée d'encens et de santal s'évaporait, embaumant les arrivants. Tout le grand couloir était jonché de feuilles de roses et les petits pieds d'Yvette n'osaient les fouler. C'était un émerveillement pour elle que ces parfums mélangés, cette galerie tendue de soie lamée d'or — précieuses étoffes d'Orient — de tapis les plus anciens et les plus somptueux. De longues défenses d'éléphants, les unes sculptées à jour, les autres unies, ornaient les mûrs côte à côte avec d'immenses peaux de lions et de panthères. Elle marchait comme dans un rêve et pénétra à la suite de Zémeroude dans le grand salon de Jean où les merveilles de la Perse, de l'Inde et de l'Arabie étaient réunies: ce n'étaient que tentures, tapis et porcelaines de toute beauté.

Jean jouissait de voir l'étonnement heureux d'Yvette. Comme un roi conduit sa dame, il prit délicatement la main de son amie et la mena vers un large divan sur lequel un immense et superbe *Ispahan* du XVIe siècle était jeté. Sur le fond rouge les dessins jaunes et verts ressortaient avec une incroyable netteté et tout le long de la bordure bleue couraient les mêmes dessins jaunes rehaussés de rouge.

Elle n'osait s'asseoir sur ce tapis de soie qui, — expliquait Jean — datait pour le moins du Shah Abbas, contemporain de Louis XIV. Au dessus du sopha, retenu au mur était un splendide *Tchaoutchagan*, tapis ancien, presque introuvable aujourd'hui et digne d'un des plus riches musées. Elle l'admira longuement, l'œil charmé par ce cadre rouge à lignes bleues, ces quatre coins en triangles ornés de fleurs rouges et bleues sur fond blanc; et ce milieu d'un rouge vif au centre duquel un large dessin bleu ressortait clair et nuancé.

Au pied du divan s'étalait une large peau de lion dont la crinière admirablement fournie était d'un fauve brillant. Les pieds d'Yvette s'enfonçaient délicieusement dans cette fourrure incomparable.

— Comme c'est beau! murmurait-elle extasiée, détaillant les murs sur lesquels tant d'œuvres d'art s'amoncelaient.

Et Jean complaisamment expliquait:

— Ceci est un *Namazlik* ou tapis de prière, Yordés ancien et rare. Remarquez qu'ils sont tous faits de même façon ces *Namazlik:* bordure de couleurs mêlées selon le genre et l'origine, puis un large espace carré du bas et terminé en pointe entre un semis aux teintes variées. Ce Yordés notamment est de toute beauté. Voyez, malgré son antiquité, car il date d'au moins deux ou trois siècles, comme les couleurs sont restées fraîches et vives. Regardez cette bordure dont les dessins forment des carrés rouges et bleus encadrés de jaune... Voyez le milieu avec ce bleu uniforme si intense... et sur le jaune, quelle richesse de tons avec ce semis rouge et bleu!

— C'est admirable, en effet.

Jean désigna les tapis de haute laine qui recouvraient moëlleusement le vaste salon et la galerie:

— Tous ceux-ci sont des tapis de Perse qui se rapportent aux types généraux de l'art persan: figures géométriques dont l'enchevêtrement varie avec la coloration; fleurs et feuilles stylisées, palmes et palmettes, paysages; quelquefois des figures humaines ou animales, assez rares et d'ailleurs très caractéristiques du style persan qui les emploie malgré l'interdiction de l'orthodoxie musulmane. Tenez, ajouta-t-il, désignant le tapis placé devant le piano, remarquez que l'ensemble du dessin persan est presque toujours symétrique, formé de quatre parties qui se reproduisent par quarts exactement.

— Mais, dit Yvette attentive et intéressée, c'est une véritable science, que les dessins de ces tapis!

— Dessins soumis à une règle, vous le voyez, continua Jean. Les *Kurdistan* sont, eux, d'une façon plus originale et plus compliquée que les précédents; la laine est très fine partout, le tissu très serré. Celui que vous voyez-là, fit-il, montrant la pièce jetée sur un large pouf est réputé pour la richesse de ses dessins; des palmes, dont les teintes sont variées à l'infini. Le *Chiraz* comporte des dessins géométriques souvent, mais très réguliers, à couleurs chaudes et brillantes.

Il se leva pour appeler un domestique; mais au lieu de la sonnette électrique qu'Yvette pensait entendre, ce fut le timbre d'un énorme gong, qui à peine touché par Jean résonna étrangement, égrenant toute une gamme métallique des plus harmonieuses.

— Je vais faire apporter quelques tapis, Yvette; vous verrez que les orientaux savent faire des merveilles.

Elle battit des mains, heureuse et charmée de cette fête, hommage à sa beauté et à son amour; puis, un peu enfantine, s'écria:

— Comme c'est beau, Jean!... Quelle joie est dans mon cœur. Depuis si longtemps, je n'ai été si contente.

Et ses beaux yeux d'étoile allaient avec une reconnaissance infinie vers le regard de Jean.

Zémeroude parut.

Sa haute stature vêtue du burnous blanc s'encadrait admirablement dans la portière de soie lamée d'or, riche draperie des Indes, où sur le fond rose pâle, fleurissaient des fleurs aussi superbes qu'étranges, becquetées par de fantastiques oiseaux au plumage brillant, au bec rose, dont l'œil noir piqueté d'or semblait regarder flegmatiquement...

L'explorateur murmura quelques mots arabes, et Zémeroude disparut.

— Et ce tapis-là? interrogea Yvette, le doigt levé vers un *Klorossan* placé au-dessus de la porte.

— Celui-là, mon amie, est remarquable par ses tons violents qui avec l'âge acquièrent le velouté que lui assurent sa fine laine et son tissu excessivement fin. Mais, et sa main touchait comme d'une caresse l'épaisseur d'un *Chirwan* vous n'avez pas vu ceci?... C'est un tapis du Caucase, comme ce *Soumack* à double face... J'ai, dans mon bureau, de très joli *Ghilims*, ce sont des tapis au point à l'aiguille à double face et qui servent de portières ou de rideaux. Vous les verrez tout à l'heure.

Zémeroude parut encore suivi de deux noirs qui, avec dextérité, déplièrent silencieusement de fines écharpes crème, bleu tendre, rose, vert Nil, mais, sur lesquels brodés de couleurs chatoyantes, l'art hindou avait à profusion jeté des fleurs, des papillons... des lotus de rêve, des échappées de ciel... des cascades d'eau argentée... des pagodes à clochettes... des bouddhas majestueux aux yeux de porcelaine... des ibis blancs à pattes roses... des soleils multicolores sur des horizons teintés d'or et d'azur...

La baronne et sa fille restèrent sans paroles. Mais Jean, d'un geste royal les prit toutes à la brassée, et les jeta aux pieds d'Yvette. Elle s'effara devant ce flot soyeux qui chuchotait avec des crissements de satin, et de légers bruits de paillettes heurtées.

— Tout cela est à vous, ma bien aimée! dit-il de sa voix tendre et chaude.

— Ah! fit-elle, joignant les mains! Vous me donnez plus que je n'ai jamais rêvé de voir.

Et ses mains à plaisir fouillaient dans cet amoncellement de merveilles; une joie enfantine inondait son cœur, et elle se sentait si aimée que cela lui était d'une pénétrante douceur. Des larmes silencieuses coulèrent sur ses joues, Jean ne les vit pas, mais Sélima les devina; elle se jeta au cou d'Yvette, la serra éperdument dans ses bras disant tout bas de sa petite voix de tendresse ineffable:

— Oh! Maman Yvette!... Tu seras heureuse!... Papa t'aime tellement!

Mais Jean, à nouveau, étalait devant sa fiancée des tapis turcs de toute beauté. Les deux noirs disparaissaient et revenaient prestement sans bruit, ouvraient un paquet roulé et couraient en chercher un autre. On eut dit d'Yvette et de sa mère, quelques riches clientes échouées au Bazar de Stamboul, chez un des marchands des mieux achalandés du *Buyug-Tcharchu*, car Zémeroude contre un ordre de son maître étendait l'un sur l'autre les merveilleux *Smyrne*, les *Ouchak*, les *Kutaya*, les *Dmirdjik*, les *Koniah*.

— Savez-vous, Yvette, dit Jean, que des villages entiers vivent sur la vente des tapis! Que dis-je? des contrées entières. Chacune à un métier à tisser et tous, hommes, femmes, enfants y travaillent. J'ai vu des fillettes de cinq à six ans travailler aux tapis.

— Je suis endormie et je rêve, n'est-ce pas? répliqua la jeune fille. Quelles richesses d'art avez-vous rapportées, cher Jean! Je suis en train de vivre un conte des Mille et Une Nuits!

Jean sourit:

— Ceci n'est rien. Vous verrez d'autres choses.

Un jeune rire fusa soudain au milieu de l'attention des auditrices.

— Si tu savais papa!

— Quoi donc? questionna l'explorateur.

— Tu ressembles à un marchand de tapis, ajouta Sélima. Tu fais l'article et tu vantes ta marchandise mieux que le plus habile Khalitchi (1) de Bagdad ou de Stamboul.

Sa gaité fut communicative et chacun s'amusa un instant.

(1) Mot turc signifie: vendeur de tapis.

— Tu as raison, ma fille, concéda Jean, Yvette me pardonnera; vous aussi, Madame, fit-il s'adressant à la baronne. Tout à mon rôle de vendeur, j'oublie que Yasmina attend mes ordres pour nous servir une collation.

— A l'orientale? questionna Yvette que ce décor charmait.

— Naturellement. Cela manquerait de couleur locale, répliqua Jean.

Puis, offrant son bras à la baronne, il la conduisit à la salle à manger.

XV

LE CHATEAU DES MERVEILLES

Yvette marchait de surprises en surprises. Sur la table d'ébène massif soutenue par trois dragons aux dents d'ivoire, Yasmina avait, en effet préparé une foule de choses qu'Yvette, cependant, ne se souvint pas d'avoir jamais vues.

Dans des saladiers de vieux Chine craquelés, aux fleurs en relief étaient de la confiture de feuilles de roses qu'Yvette goûta; de la confiture d'écorces de cédrat parfumées de vanille et de cardameno; des pétales de fleurs d'oranger confits dans un sirop lumineux et clair comme de l'or liquide; des racines de gingembre conservées dans du sucre et cuites dans leur jus rouge que le caramel a bruni.



Poils

Enlevés la figure les lèvres **sur** le menton

Disgracieux

J'eus un jour cette apparence. Vilains poils dans la figure... dédaignée... découragée. Rien n'y faisait. Dépilatoires, cires, liquides... même le rasoir, avaient échoué. Je découvris alors une méthode simple, sans douleurs et peu coûteuse. Quel succès! Au moyen de ce secret, des milliers de femmes ont retrouvé la beauté et l'amour. Mon livre gratuit: "Comment se débarrasser des vilains poils superflus", explique cette méthode et en démontre les véritables succès. Expédié sous enveloppe ordinaire. Aussi offre d'essai. Aucune obligation. Ecrivez à Mlle Annette Lanzette, 93-95, rue Church, Dépt. 760, Toronto, Ontario, Canada.



CE QU'IL FAUT POUR NETTOYER LA MAISON!

Quand le nettoyage de la maison vous surcharge de besogne, l'huile 3-dans-Une peut considérablement simplifier votre travail. Répandue sur un linge humide, elle en fait un linge qui *époussette, polit* et *protège* le fini de n'importe quel bois. Elle rend votre vacuum moins pesant. Elle empêche de ternir les garnitures de cuivre ou de nickel. Vendue en bouteilles et en bidons dans tous les magasins. Ecrivez pour un échantillon et la brochure: "79 usages dans votre maison".

THREE-IN-ONE OIL CO., DEPT. 399
260, Seconde Avenue, Ville St-Pierre
Montréal, Québec

3-in-One Oil

Nettoie - Adoucit - Empêche de rouiller

Un Appareil Parfait pour le Point d'Ourlet, un Appareil à Broder et un Appareil pour ravauder les Bas, les trois pour..... $1.00



Point d'ourlet aussi beau que s'il était fait par un appareil de $275.00. Appareil à broder 50 fois plus rapide que la main. Raccommodeur parfait et rapide. Les trois pour un dollar, avec instructions complètes, ou C.O.D. (contre remboursement) $1.15. Argent remis en cinq jours si vous n'êtes pas satisfaites.
Hemstitcher Co., Casier K, Georgetown, Ont.

BOVRIL
Véritable
Thé de Boeuf
donne de la force
53F

Les enfants l'aiment



et c'est *si* bon pour eux!

LA Véritable Mélasse marque BEMA des Barbades, est la seule sucrerie que l'on devrait donner en grande quantité aux enfants. Cette mélasse est riche en substances fondamentales — fer, vitamines et sels minéraux — dont les enfants qui grandissent ont besoin, aussi bien pour leur nourriture complète que pour leur santé.

Servez cette fameuse Mélasse souvent Donnez-en aux enfants sur leur pain, et pour conserver la santé de votre foyer, employez-la dans la cuisine. Il n'y a pas d'autres mélasses aussi pure et aussi savoureuse. Insistez toujours pour avoir la marque BEMA.

La Véritable
MELASSE *des* BARBADES



La Mélasse "BEMA" est en vente par tous les bons épiciers. Demandez-la chez le vôtre. 331

LE BARON D'OMBRE

— Ceci est la confiture de l'Inde, dit Jean, offrant du gingembre; mais je vous engage à en prendre peu, car c'est d'un goût extrêmement piquant et pimenté; aussi pour en atténuer la force, mettez avec, une cuillerée du *Taoukheuksi* (1).

Il lui présenta dans une coupe de porcelaine aux dessins persans cette crème délicieuse qui fait le régal des indigènes comme des étrangers, dans tout l'Orient, mais surtout à Stamboul. On la mange avec de menues cuillères d'argent triangulaires et vaguement creuses.

Madame de Kermoven voulut goûter une tranche de cédrat et Sélima lui offrit un morceau de baklawa pour relever un peu la douceur de la confiture; elle expliqua même.

— C'est le gâteau des Baïram et des fêtes: un mille feuilles renfermant une couche de pâte d'amandes mélangées à des épices, et trempé dans du miel. Vous verrez comme c'est bon!

(1) Purée très fine que l'on obtient en mélangeant ensemble du blanc de poulet, de la farine de rix, du lait et du sucre. Le tout écrasé et cuit donne une sorte de crème épaisse très appréciée à Constantinople.

— A mon tour, fit Jean, occupé à servir Yvette, laquelle se laissait être heureuse. Je vais vous faire goûter une spécialité de Bagdad, c'est du Loziné..

— Loziné?

— Le nom arabe que je vous traduis par: gâteau d'amandes au safran. Yasmina le réussit fort bien, et si vous l'aimez, chaque matin, avec le café, elle vous en servira.

— Mon Dieu!... Je fais à mon tour un voyage en Orient, alors, s'écria Yvette mordant de ses petites dents la tranche offerte par Jean.

— Un peu d'élixir de Diarbékir? demanda-t-il, prenant un flacon de cristal dans lequel une eau limpide et claire s'agitait.

— Prends garde, Yvette, dit Sélima. Cet élixir est plus fort que l'eau de vie. Plus de trois cents drogues le composent.

— Non, non, autre chose, Jean, fit la jeune fille; j'aime mieux de la douceur.

— Soit, je vous obéis... Vous ne me refuserez pas du muscat du Liban. Et il montrait à sa fiancée, un autre flacon bizarrement contourné où le vin d'or brillait de mille feux.

— Comme c'est beau à voir! s'écria Yvette.

Mais...

Ses yeux cherchèrent un instant sur la table.

— Tu ne vois pas de verres, mon amie, insinua Sélima, c'est qu'en Orient on boit dans des tasses d'argent. Les pauvres ont de petites jarres de grès et les gens aisés des gobelets d'étain ou de cuivre.

Elle prit sur un plateau d'argent massif où des dragons ailés mordaient furieusement d'étranges fleurs, des tasses qu'elle tendit tour à tour à Jean.

— Il faudra aussi goûter à ce Samos, dit-elle encore. Je vous le verserai moi-même dans ce gobelet incrusté d'or. Après toi, Yvette, papa boira. C'est la coutume pour deux fiancés qui s'aiment, et c'est un gage de bonheur futur.

Elle se leva légère et souple pour prendre une tasse sans anse, mise à l'autre extrémité de la table sur un plateau d'ivoire incrusté de gemmes brillantes et le tendit à Yvette. Regarde! Les quatre-vingt dix-neuf noms d'Allah y sont inscrits en arabe; au fond sont des versets du Coran... et autour, en relief, des vers sur l'amour et la beauté.

Yvette ne se lassait pas d'admirer; ces choses étranges lui étaient nouvelles et plaisaient à son esprit avide de merveilleux, autour de son rêve de joie.

Yasmina entra portant un plateau de nacre rehaussé d'ébène dans lequel de minuscules tasses de porcelaine supportées par des zarfs, enveloppes en filigrane d'argent, étaient remplies d'un moka crémeux et parfumé. Devant chaque convive elle déposa une tasse. Yvette alors désignant les ongles brunis de la servante:

— Qu'a-t-elle donc?

Sélima sourit:

— Du henné.

— Vraiment!

— C'est la mode là-bas. Elle teint ses ongles, le creux de ses mains, ses sourcils et même ses orteils. Regarde bien.

Les yeux d'Yvette s'abaissèrent curieux. En effet, les ongles des pieds étaient brunis comme ceux des mains et sur la cheville fine et nerveuse de lourds bracelets tintinnabulaient. Les oreilles de Yasmina étaient percées en haut du lobe par une main de Fatma qu'elle portait comme fétiche, et à l'endroit ordinaire, pour une énorme boucle, large et ronde comme un bracelet, où de petites turquoises mettaient des teintes d'azur sur l'argent du bijou.

Le café à la turque était délicieux, et Sélima montrait à ses convives qu'il fallait le humer plutôt que le boire afin que la poudre de café resta au fond.

Les yeux d'Yvette se perdaient maintenant avides et curieux entre la portière de Perse, dans une autre pièce vaste et claire d'où elle apercevait des rayons de bibliothèque.

Jean suivit son regard, et s'apercevant que l'appétit des convives était satisfait, il se leva, offrit son bras à Madame de Kermoven:

— Suivez-nous, Yvette, je vais vous *présenter* mon cabinet de travail.

Yvette sourit, parce que, décidément, Jean devinait tous ses désirs.

Des merveilles d'un autre genre s'entassaient aussi dans ce cabinet où le savant laissait son âme, son esprit et sa pensée.

Sur tout un côté de la muraille, du haut en bas s'alignaient des rayons chargés de livres à riche reliure d'amateur. Le bureau, en ébène massif, était d'un travail artistement fouillé, damasquiné en tous sens de rosaces, de lozanges, de croix, de zigzags, entre lesquels des morceaux de nacre brillante et claire s'incrustaient:

— Une production de Damas, dit Jean. J'ai fait venir le bois de Ceylan et la nacre, du Golfe Persique.

Sur le bureau, un encrier d'ivoire contenant un récipient de cristal de roche teinté de rose, mettait une blancheur laiteuse au milieu des presse-papiers de bronze, des brûle-parfums et des monstrueux magots d'or, montrant un ventre énorme et lisse sur lequel leurs mains aux doigts carrés onglés d'ivoire s'étalaient majestueux...

Dans un angle, sous un dôme drapé de soie de Perse était un haut tabouret en forme d'X, noyer massif qu'Yvette admira fort. Le travail pour n'être pas très fouillé était cependant prodigieux, quand on pensait qu'un enfant de seize ans l'avait fait avec un couteau:

— Un prisonnier albanais retenu dans la forteresse de Rhodes, dit Jean, m'en fit cadeau, lorsque, grâce à mes soins, il retourna dans sa famille.

— Et quel est ce livre ? questionna la baronne, désignant un énorme volume posé sur du brocart au-dessus du tabouret.

— Ah! Remarquez d'abord cette couverture de vieux cuir peint à la main où le prophète Mahomet, le visage caché d'un voile est enlevé au ciel!... Voyez quelle finesse de travail dans les ferrures qui en garnissent le dos et les coins!... Et ce dragon dont les griffes ferment le livre!... Comment elles étreignent et serrent!... Ne devinez-vous pas, Yvette?...

— Non!

— Ceci est le Coran!...

— Ah! firent curieusement les deux femmes.

Leurs mains avides feuilletaient le parchemin jauni par le temps, où les lettres mettaient leurs arabesques et leurs contours bizarrement teintés d'or, de noir, ou de rouge. Sur les marges, de fines peintures de fleurs et d'ornements semblaient les étranges reflets d'un passé et d'une époque où le sang versé et le fanatisme étaient les seuls auxiliaires de Mohamet. C'était toutefois avec un respect inavoué que la jeune fille contemplait ces pages où le nom d'Allah avait une incomparable majesté. Le doigt de Jean lui désignait les caractères arabes qui le formaient, et ses yeux s'amusaient à le retrouver aux autres pages, sous des dessins neufs et nouveaux tous différents les uns des autres.

— Ceci me vient d'un émir de La Mecque qui prétendait le tenir d'un descendant de la famille des Alides.

— Des Alides? questionna Yvette.

— On nomme ainsi ceux qui descendent de la branche d'Ali, le gendre du Prophète dont il avait épousé sa fille Fatma. Lorsque Mahomet mourut, alors qu'Ali espérait lui succéder au Kalifat, il fut assassiné; son fils Hasan fut empoisonné, son autre fils Hosein périt à la bataille de Kerbela. Dès lors, jusqu'en 878, tous les descendants du Prophète succombèrent par le feu ou le poison. Le drame se prolongea plus de deux siècles et cependant le Chisme qui est la religion persane s'est fondé sur le culte de cette famille fatale des Alides; il révère en elle à la fois la représentation directe du Prophète et l'horreur de sa destinée. Ainsi aux jours anniversaires du martyre, des prédicateurs la racontent et la commentent dans les villes, dans les campagnes; les grands seigneurs ont à leur solde un de ces rouzekhans (1); un drapeau noir hissé sur une perche à la porte de leur maison, indique le jour de prêche et tout le monde peut y entrer. De plus, ces grands seigneurs offrent à la foule, du thé, du tabac, du café. De trois heures à dix heures du soir les rouzekhans se succèdent; le public mange, boit, fume, pleure et hurle. Pour le grand jour de l'Achoura, on réserve les Manifestations suprêmes de pénitence et de regret.

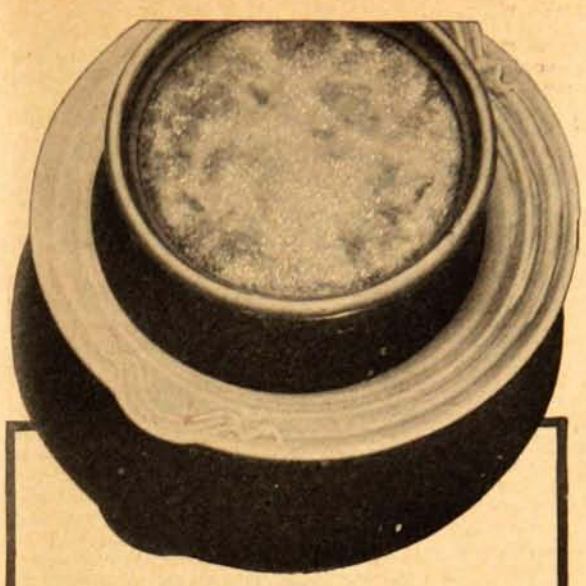
—Que fait-on de plus, mon Dieu? interrogea la baronne attentive.

— Des processions tout simplement. Mais quelle barbarie, quelles atrocités y président. A la suite des drapeaux, une cohue d'hommes à demi-nus, tels des pauvres du désert, rugissent et grognent; ils se tailladent à coups de sabre, se fustigent avec des mailles de fer et crient à perdre haleine d'une voix effrayante et terrible: Ya... Hosein!

— Cela fait peur à voir, dit Sélima.

(1) Prédicateurs.

Vive le fromage



● ENTREE AU FROMAGE

4 tasses de lait
3 tasses de mie de pain
3 oeufs
½ livre de fromage américain
1 cuillerée à table de beurre
1 cuillerée à thé de sel.

Faire bouillir le lait, le verser sur les mies de pain et ajouter le fromage coupé en petits morceaux. Laisser refroidir. Ajouter le beurre fondu, les oeufs battus et le sel. Assaisonner de poivre, de paprika et d'une cuillerée à thé de sauce Worcestershire. Faire cuire à four modéré (350o F.) pendant une heure.

LA nature se prépare à renaître. Il y a dans l'air un avant-coureur du printemps. De mille subtiles manières, le travail secret de la terre en prépare la pleine effervescence. La fonte de la neige — car elle fond réellement dans les endroits élevés où elle séjourne plus longtemps — signifie donc le renouvellement des choses. Elle donne la fécondité aux champs, et en même temps que la terre vivifiée se réveille du repos de l'hiver, le cœur et l'esprit s'ouvrent tout grands au renouveau, à l'espérance et à l'activité.

Quel rapport tout cela a-t-il avec le fromage, vous demandez-vous avec raison. Très peu, sans doute, mais suffisamment pour que nous en parlions. "Les troupeaux mugissants" vont bientôt passer par les sentiers des paturages; cela signifie que nous aurons alors du lait et de la crème en abondance, et ainsi tout naturellement, nous arrivons au fromage.

Le retour du printemps, des champs verts et des ruisseaux ombragés, est l'époque où nous désirons des plats savoureux sans viande, des plats qui ne soient pas trop rafraîchissants tout en étant substantiels et réconfortants, attrayants et digestifs tout à la fois. Il est donc tout naturel de songer au fromage pour le plat principal du lunch, du souper ou du dîner; il nous permettra la variété du menu. Le fromage et les œufs font, par exemple un excellent mélange, et justement, à ce moment-ci de l'année, les œufs se vendent meilleur marché. Il s'apprête également bien avec le riz, le macaroni et les légumes. Et ces préparations sont des mets dont on ne se fatigue pas dès la première fois.

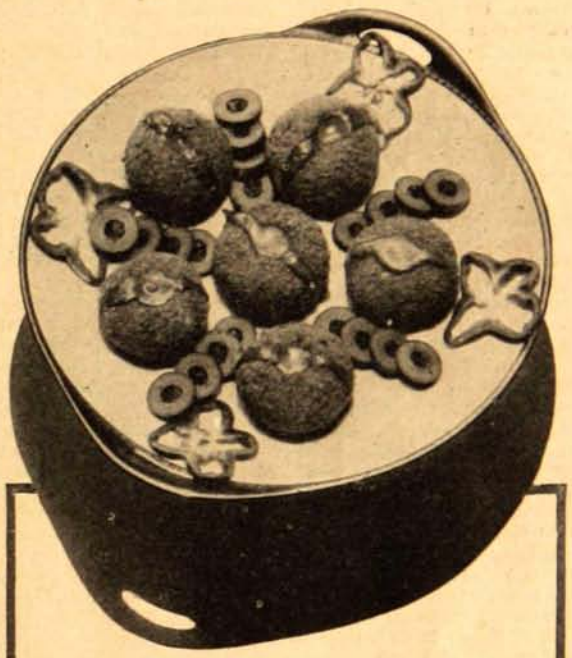
Presque tout le monde aime le fromage. Les recettes que nous donnons aujourd'hui vous aideront à préparer et à servir un repas délicieux.

Pates Au Fromage et au Jambon

Préparez des coquilles (pâte feuilletée ou simple). Hachez finement du jambon froid ou des restes de poisson que vous jetez dans une sauce au fromage. Faites d'abord une sauce à la crème et ajoutez une tasse de fromage jaune haché ou rapé. Assaisonnez avec un peu de Worcestershire et une pointe de moutarde préparée. Quand le mélange est fait, remplissez les coquilles. Recouvrez de fromage rapé, et mettez au four le temps de faire fondre le fromage. Servez avec de l'ananas haché, cuit légèrement dans du sucre et le jus d'un citron. Ayez en plus une salade verte, une gelée aux fruits ou un dessert glacé et du café.

Omelette Au Fromage

Une omelette aux crevettes, recouverte de fromage ou de sauce au fromage, et mise sous le gril jusqu'à ce que le fromage bouillonne, est délicieuse. Les crevettes hachées et assaisonnées de jus de citron, sont ajoutées à l'omelette avant de la replier. Si on le préfère, on peut remplacer les crevettes par des pointes d'asperges ou des tomates.



● CROQUETTES AU RIZ ET AU FROMAGE

1 livre de fromage doux
2 tasses de riz bouilli, froid
2 cuillerées à table de beurre fondu
1 oeuf

Ajoutez au riz l'oeuf, le beurre et un peu de sel et de poivre, et mélangez bien. Roulez le fromage en boules; recouvrez-les de riz de manière à ce que le fromage soit bien enveloppé, et trempez-les dans des mies de pain, dans un oeuf battu et de nouveau dans des mies de pain. Faites frire dans une friture bien chaude. Servez avec une sauce au fromage.

Sauce Au Fromage

Faire fondre 1½ tasse de fromage jaune avec une cuillerée à table de beurre; ajouter ¼ de tasse de lait, assaisonner de poivre, sel, moutarde et un soupçon de cayenne. Quand elle est crèmeuse, ajouter un œuf battu. Faire cuire à la vapeur et fouetter avec une batteuse d'œufs avant de servir.

Oeufs Avec Fromage Et Epinards

Prenez une boîte d'épinards, faites égoutter, hachez finement, et assaisonnez de sel, poivre, de jus de citron, d'un peu de macis. Faites chauffer et versez dans un plat de verre allant au four mais pas trop profond. Etendez dessus, une couche de sauce au fromage, ensuite, disposez les œufs les uns près des autres, et en dernier lieu une épaisse couche de sauce. Saupoudrez de paprika. Mettez au four pour deux ou trois minutes, et servez avec petits pains chauds ou des biscuits. C'est succulent. Les asperges peuvent remplacer les épinards. Une salade aux tomates et au céleri, une tarte ou un gâteau d'éponge, complèteraient délicieusement ce lunch.

Sandwiches Club Au Froamge

6 tranches de fromage suisse, 12 tranches de rôties, moutarde, 3 tomates, sel et paprika, 6 tranches de bacon, laitue, garniture française.

Posez les tranches de fromage sur la moitié de la rôtie, étendez-y de la moutarde, puis posez 2 ou 3 tranches de tomates sur chaque portion de fromage, saupoudrez de sel et de paprika, ajoutez le bacon et la laitue qui a été trempée dans la garniture française. Couvrez avec ce qui reste de la rôtie, coupez en diagonale et servez immédiatement.

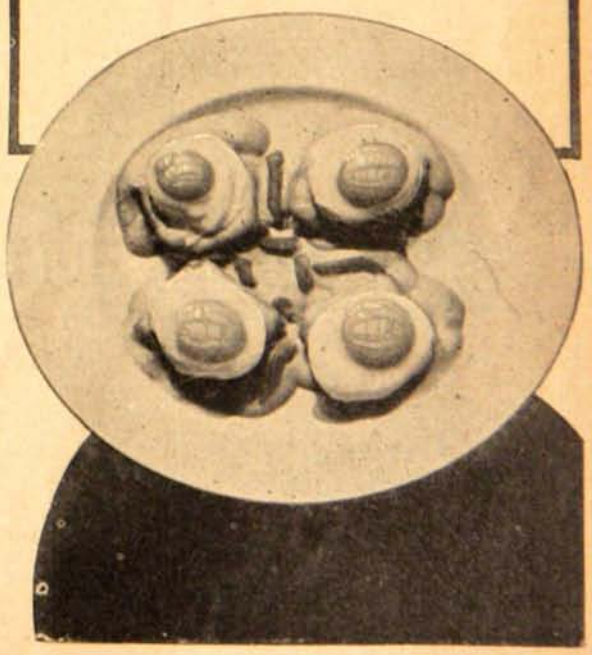
Sandwich Club au Roquefort Et Au Poulet

Beurrez du pain rôti pendant qu'il est chaud. Couvrez un morceau de rôtie d'un rang de fromage Roquefort. Là-dessus, posez 2 feuilles de laitue croquante. Couvrez de minces tranches de poulet coupées de l'estomac du poulet et recouvrez de l'autre tranche de rôtie.

(Courtoisie du "Delineator")

● OEUFS POCHES AU FROMAGE

Faites un mélange de deux tasses de lait bouilli, d'une tasse de fromage rapé, de deux cuillerées à table de beurre fondu, d'une cuillerée à table de farine, d'un peu de piments hachés, de sel et de poivre. Quand le mélange est bien homogène, versez-y le fromage et le lait. Faites cuire au bain-marie. Sur de minces tranches de pain rôti recouvertes de cette sauce, servez les oeufs pochés. Garnissez de fines tranches de piment et saupoudrez de paprika.



SOYEZ POPULAIRE APPRENEZ la MUSIQUE

GUITARE Hawaïenne
BANJO... UKELELEE

Déjà nos cours par correspondance ont appris à des milliers de personnes des deux sexes à jouer l'un de ces instruments populaires.

Vous aussi vous pouvez apprendre chez-vous, sans vous déranger, en recevant vos instructions (en français) par la malle. Rien de plus facile.

Quelques semaines suffisent pour apprendre à jouer. Un superbe instrument de qualité est envoyé ABSOLUMENT GRATIS avec la première leçon.

Apprenez à jouer un de ces instruments, dans quelques semaines vous pourrez facilement jouer dans les soirées, réunions, accompagner le chant, etc. Vous serez, envié, vous serez recherché pour votre musique.

Remplissez ce coupon aujourd'hui, faites une croix indiquant quel instrument vous aimeriez jouer. Sans aucun frais pour vous, vous recevrez toutes les informations concernant le cours de votre choix.

Conservatoire de Musique Hawaïenne Enrg.
74K, rue St-Joseph, Québec

Absolument GRATIS

et sans obligation de ma part, envoyez-moi les détails de votre cours par correspondance.

Guitare Hawaïenne ☐ Ténor Banjo ☐
Ukelelee ☐ Indiquez votre choix par un X.

Nom.....

Adresse.....

Votre dîner de PAQUES ne saurait être complet sans notre délicieuse

CREME A LA GLACE

Commandez notre briquette spéciale

"Malaga"

faite de crême pure, de fruits choisis et à l'essence de raisin.

J.J. Joubert LIMITÉE

En vente chez votre restaurateur, pharmacien, ou appelez

FRontenac 3121

LE BARON D'OMBRE

— Quelles mœurs! s'écria Yvette.

— Ah! que de choses je pourrais vous dire encore, reprit Jean. Plus on étudie l'Orient barbare, plus on découvre de mystères! C'est la terre qui reste en dépit de tout, mystérieuse et muette; la terre qui garde en ses entrailles les secrets des civilisations disparues; la terre prometteuse des merveilles qu'elle recèle, mais toujours avare et jalouse d'en donner!

Mais Yvette levait les yeux intéressée, vers une collection de parchemins encadrés dont les miniatures d'une finesse et d'un coloris impeccable représentaient les principaux faits de la vie de Mahomet. D'autres: oiseaux ou fleurs, contenaient des devises et des proverbes arabes dont les lettres étaient formées par les contours et les feuillages.

— Vous admirez ces peintures? dit Jean. Ce sont de merveilleuses miniatures persanes. J'en tiens une partie du Prince Riza Khan à qui j'ai dédié mon ouvrage de la "Littérature Persane"; quelques-unes ont été achetées au Chef d'une Caravane qui traversait la Susiane et manquait d'argent pour le retour; d'autres, trouvées de ci, de là, au cours de mes voyages.

Dans un coin, sur un tabouret de Damas en beau noyer artistement et orné d'incrustations de nacre, était un superbe narguilhé d'or au flacon rempli d'essence de roses.

— Les turcs l'appellent aussi Chibouk, dit Sélima; c'est un rajah des Indes qui l'a donné à papa lors de son voyage à Bombay aux Tours du Silence.

— Mais c'est un musée que ce château de Rochegrise. Jean!...

— Musée qui vous appartient, chère Yvette. Je le trouve encore trop indigne de vous!

— Jean, vous me comblez. C'est moi qui suis peu de chose à côté de vous, et certes, dans ce palais de merveilles, je ne ressemble guère à une princesse des Mille et Une Nuits.

Soudain, une forte et pénétrante odeur d'encens envahit la pièce. Zémeroude apportait un brûle parfums de bronze; au milieu des charbons ardents se consumaient les grains précieux d'encens et de nard, tandis que la fumée sortait en nuages légers au travers des yeux, de la bouche et des narines d'un énorme Bouddha ventru. Le noir déposa l'objet sur une sorte de petite étagère d'ébène toute à jour, formée d'un piédestal en marqueterie, entourée de colonnettes sculptées et surmontées d'une coupole à jour.

L'intérieur de l'étagère s'enjolivait de rosaces entre lesquelles des gemmes éclatantes d'un feu rouge, vert, jaune et bleu, mettaient comme des clartés de vitrail dans ce tabernacle.

Yvette regardait curieusement.

— C'est beau, n'est-ce pas? dit Jean; cela servait autrefois dans la liturgie des ancêtres; le même Rajah de Bombay m'en fit cadeau... J'eus aussi de lui ce coffret à bijoux tout or, ivoire et pierres précieuses.

Il montrait une délicieuse malle en forme de châsse, d'un travail merveilleux. Au-dessus s'élevait tout en or massif ajouré la reproduction fidèle du superbe temple de Kayraha dans l'Inde bouddhique. A côté du coffret, un énorme et attrayant Vichnou, monté sur Garouda, en bois peint et sculpté, dardait d'horribles prunelles.

En face, sur le mur, se détachait une superbe panoplie où les armes les plus rares se mariaient harmonieusement. Des cornets à poudre en fer incrusté d'argent, des crocs de cornacs, d'admirables couteaux à gaine ciselée, des lances de conducteurs d'éléphants, des poignards à manche et fourreau d'argent, comme les musées de l'Inde n'en possèdent pas; des glaives persans, des casques et pioches ciselés et niellés du plus ancien XVe siècle; des fusils arabes, des épées de l'époque de Boabdil avec les marques des grands armuriers de Tolède: Pedro de Belmonte, Juan Martinez, Lope Aguada; des yatagans turcs, des stylets empoisonnés, des couteaux à manche gemmé... Tout cela entretenu avec un soin jaloux par Zémeroude, luisait et brillait de mille éclats variés.

Mais Jean ouvrait le beau coffret d'où s'échappait un vague parfum d'ambre et de roses mourantes.

Les trois femmes retinrent un cri d'admiration. Sur le satin blanc étincelaient des rivières de la plus belle eau; des bagues aux pierres énormes, des agrafes ornées d'améthystes et de bérils; des colliers d'or massif où de lourds anneaux encerclaient de limpides rubis et de claires émeraudes, des boucles anciennes où pendaient de gros saphirs, des topazes et de longues perles du plus pur orient; des bracelets en torsades, en serpents, en chaînes sur lesquels des devises arabes étaient gravées d'ors teintés ou mêlés de fines pierres.

Jean prit le coffret et le fermant avec une clef d'or qui en surmontait le dôme, l'offrit à Yvette ravie!

— Tout ceci est pour vous, mon amie!

Ses deux mains soutenaient le coffret d'or et d'ivoire... son front s'inclinait devant Yvette... sa voix tremblait un peu... tandis qu'une immense adoration était en ses yeux profonds...

Et soudain il parut à Yvette que nulle peine ne l'atteindrait plus maintenant près ce cœur qui l'aimait... Elle fut heureuse... Et d'un geste inconscient à la fois tendre et puéril — telle une reine à qui on offre la couronne héréditaire — elle reçut en souriant des mains du Bien-Aimé le tribut offert à son amour et à sa beauté.

XVI

LE COEUR D'ELIANE FERRIERES

L'aube qui se leva au lendemain de ce jour mémorable fut pour tous une aube de joie. Yvette toute à son bonheur attendait avec une impatience presque fébrile que l'heure du déjeuner s'écoulât pour avoir la visite de Jean.

De son côté, la baronne avait longuement parlé à Pierre s'informant quelle serait désormais sa manière de vivre dans ce château dont il était le maître invisible, mais toujours redouté.

— Vous avez raison, mère, je ne puis vous condamner à une existence de recluse, Yvette habitera le manoir de Rochegrise, et nous vivrons ensemble ici seuls!...

— Seuls!... Non pas, mon enfant!...

— Oui, je sais... Yvette et Jean viendront souvent... C'est leur droit et c'est le vôtre, mère...

Il fut triste un peu, sa solitude semblait lui peser maintenant. Qu'espérait-il donc? Quel rêve audacieux avait il osé faire et de quel droit demanderait-on à Mademoiselle de Ferrières de prolonger son séjour au château? Vraiment, serait-il devenu fou?

Il se leva, arpentant d'un pas nerveux la vaste pièce où il demeurait, tandis que la baronne indécise n'osait rompre ce silence.

Elle hasarda cependant:

— Pierre, écoute-moi!... Hier, tu désirais que Mademoiselle Eliane restât...

— Hé bien? demanda-t-il hâtivement, s'arrêtant de marcher.

La mère ferma les yeux, le côté du visage tourné vers elle était le côté mutilé.

— Consent-elle? implora-t-il.

— Oui! murmura la baronne. Elle m'a dit qu'étant sans famille, sans asile, elle désirait me donner après le départ d'Yvette les soins auxquels ma fille m'avait habituée.

Le jeune homme respira fortement. Une bouffée de chaleur lui monta au visage: il étouffait... Qu'avait-il?... Il courut à la fenêtre, dans un besoin immense de crier sa joie, de montrer sa victoire à tout ce qu'il aimait dans ce vieux château, à ce parc fleuri où la promenade serait si bonne dans la compagnie d'Eliane...

Son pauvre cœur ulcéré éclata. Dévoilant inconsciemment le secret qu'il y cachait, il s'écria:

— Ah!... J'ai encore du bonheur!... Chaque jour, je *la* verrai!... Chaque jour!...

La mère tressaillit, mordue d'une douleur nouvelle. Ce qu'elle soupçonnait les jours passés était donc vrai. La terrifiante réalité lui apparaissait, prometteuse d'autres larmes et d'autres deuils. Elle voulut lutter contre ce grand mal nouveau, avant qu'il ne fut plus grand encore, avant que l'irrémédiable s'accomplit. Aussi s'approchant de Pierre qu'elle entoura de ses bras, elle se fit tendre pour atténuer la peine qui lui viendrait d'elle.

— Mon Pierre... Dis-moi tout!... Dis-moi ton secret!...

— Mon secret? fit-il étonné.

— Oui... Tu aimes Eliane. Pauvre enfant!

Le voile se déchira; des ténèbres où son cœur s'ensevelissait, l'amour nouveau jaillit plus fort et plus ardent que l'amour ancien. Il comprit ce qu'il n'osait croire et s'avouer...

Et ce fut à sa pensée, à la fois terrible et doux.

— Hélas!... Oui, mère je l'aime!...

— Pierre, je comprends ce sentiment... Qui n'aimerait cette jeune fille, si parfaite et si pure!... Mais... as-tu pensé aussi que cet amour est... impossible!...

— Hélas! dit-il encore. Je suis un maudit!

— Non, non! fit énergiquement la mère. La maudite, c'est l'autre, c'est Marthe!... Que ne m'as-tu écouté, quand je te disais "Ne te laisse pas prendre à ses dehors brillants, son âme est nulle et son cœur est de pierre!"

— Ah! fit-il encore, avec découragement, c'est vrai! Les enfants ne croient pas assez à l'expérience des parents, et leur cœur est prompt à fuir la clairvoyance de celui de la mère...

Il s'assit et songea un instant, puis reprit, le front dans sa main:

— Les mésalliances n'ont jamais rien valu. Ce ne sont que chocs d'idées et heurts de caractères continuels... L'éducation moderne n'a pas, comme celle d'autrefois, cherché à donner à l'homme une épouse, une amie, une mère plus tard... Les jeunes filles sont aujourd'hui des poupées de mode, des mannequins plus ou moins ridicules, des pantins de danses grotesques, quand elles ne sont pas immorales! On leur apprend tout ce qu'elles doivent ignorer, et il est du meilleur goût, leur dit-on, d'avoir à soi "un Flirt"... Ah! Ah! Ah!... rit-il nerveusement. Qu'est-ce pour elles que les mots de :religion, moralité, honneur, devoir!... Leur religion, c'est la belle robe et le chapeau à plumes!... Leur moralité: les hommages de l'un et de l'autre, l'intrigue souvent basse et vulgaire où leur semblant d'honnêteté à vite fait de sombrer... Leur devoir!... Ah! leur devoir! Les obligations mondaines passent avant tout... qu'est-ce que la maison, le foyer où le mari attend indéfiniment l'épouse attardée à quelque five o'clock... à quelque réunion plus ou moins avouable?... Qu'est-ce que l'intérieur familial où l'enfant connaît à peine sa mère... où il l'appelle vainement... où seuls les domestiques s'inquiètent de le consoler et de l'amuser!... Devoir d'épouse! Devoir de mère!... Ah! quels jolis mots d'autrefois, qu'on ignore aujourd'hui!...

— Calme-toi, ô mon fils! répliqua la baronne effrayée de son exaltation. Les mauvais jours sont loin!

— Mais non pas les mauvais souvenirs, mère!... Je ne déplorerai jamais assez ma sotte complaisance, mon aveuglement et mon refus à vous entendre, bonne mère.

Il alla d'un élan lui prendre les mains qu'il baisa.

— Votre cœur avait bien jugé, et vos yeux bien vu, ce que valait cette Marthe Guérin!... Que ne vous ai-je écouté, chère mère!... Comme les enfants sont imprudents et insensés!... Mon exemple ne servira à personne!... Plus d'un se laissera prendre au "miroir aux alouettes" au lieu de se laisser guider par les parents. C'est eux qui doivent chercher et choisir la compagne accomplie, la femme parfaite par laquelle l'avenir, le bonheur et le respect du nom seront assurés! Ah! Pauvre de moi!... J'ai passé à côté du bonheur!...

Son front se pencha entre les mains maternelles, avides de consolation et d'apaisement.

Mais-la baronne pensa soudain que ni la consolation, ni l'apaisement ne viendraient d'elle; aussi prenant tendrement cette tête noble et fière que le malheur avait courbée, elle y mit un long baiser, puis laissant Pierre à ses pensées, disparut.

.....

Eliane en son cœur compatissant et tendre devinait toute la douleur muette du *monstre*. Elle se traduisait par un mutisme absolu et il ne venait plus à la tombée du jour entendre la douceur calmante de sa voix. C'était en vain qu'elle chantait pour lui! Mais, fidèle à son rôle, la jeune fille ne semblait pas s'apercevoir de l'absence du malheureux; elle sentait néanmoins qu'il l'écoutait du haut de sa retraite et souvent elle le devinait tout proche dans le parc, entre les massifs de lilas odorants qui encadraient les fenêtres et la porte du salon.

Intérieurement, elle souffrait, car s'il la fuyait ainsi, c'est qu'il l'aimait. Pauvre infortuné! Ne sentait-il pas que la compassion d'Eliane n'était aussi que de l'amour! Que lui importait le visage meurtri, mutilé, le visage horrible et méconnaissable, le visage affreux qu'elle s'habituait cepen-

(Suite à la page 44)

LE COURRIER DU MOIS

Par MARJOLAINE

Que Pâques vous apporte dans sa divine clarté, des joies très douces, des bonheurs inattendus.

MARJOLAINE

Ninette — Le combat est de tous instants. les C'est la première chose à se souvenir pour ne pas être des vaincus. Tant que cette pensée fouette notre courage, notre force demeure parce que nous comprenons notre faiblesse. Mais si nous nous laissons aveugler, nous cessons la lutte; c'est la porte ouverte à l'ennemi.— Ma petite amie, votre *programme* renferme toutes les conditions du bonheur et vous le réaliserez, j'en suis sûre. Vous garderez dans votre cœur la lumière qui perce les plus noirs nuages, celle qui brille toujours sur la route et qui ne s'éteint jamais. Oh! que la volonté est une belle chose quand elle s'élève vers le Bien et le Beau! J'ai confiance en vous, Ninette. Vous édifierez solidement votre bonheur et l'écho m'en sera toujours cher, n'en doutez pas.— Votre *merci* est de ceux qui défient le temps; il m'est très doux et je vous en remercie. Je voudrais bien aider toutes les *voyageuses*, leur aplanir les difficultés de la route, mais la course est vertigineuse et les tournants de perfides guets-apens.— Au revoir, Ninette, donnez-moi le plaisir de vous lire bientôt. Je vous attends.

Drapée d'Ombre — Mes quelques lignes du mois dernier n'étaient qu'un simple *accusé de réception* et j'ai lu votre bonne lettre avec trop de plaisir pour ne vous adresser que quelques mots en retour.— Notre siècle est *à première vue* déplorablement frivole. La plaie existe, vous le dites bien, et notre jeunesse en subit la *contagion*. Mais le clan des *modernes* qui, sous prétexte de réformer le monde, se plonge dans tous les excès et se lance dans toutes les extravagances, ne saura jamais mériter le respect que l'on témoigne aux *vraies* jeunes filles qui portent de l'*idéal* dans leur cœur. La différence est saisissante. Je vous parle par expérience. Je *vois* ce que je vous écris. Pauvres enfants qui se contentent de cette méprisante *préférence*, de cette *cinglante* attention! Le bon blé lève encore en terre canadienne, mon amie. Et ce sont les mamans comme vous qui sont les gardiennes des saines traditions de notre beau passé. La lutte est pénible pour vous, je n'en doute pas, mais toute victoire s'achète.— Mais, oui, nous voulons *semer* le bon grain en autant que nous le pouvons. Voulez-vous me donner ces adresses? Je veux connaître d'abord... un bon cultivateur doit étudier le sol qu'il va cultiver, n'est-ce-pas? Et je vous remercie de la suggestion; elle a pour moi la valeur de votre sagesse et de votre amitié.— Je souhaite que le désir de l'*aîné* soit réalisé. Je partagerais sa joie qui, je le sais, serait aussi la vôtre. Au revoir, mon amie, je ne vous oublie pas.

M. T. P.— Nos lettres se sont croisées, je crois. J'espère que le renseignement vous aidera à faire plaisir à votre correspondante. Dites-moi maintenant si vous avez eu l'autre renseignement à Sainte-Anne ou si je dois m'occuper de *là-bas*.— J'ai justement reçu cette semaine la communication de votre petite amie. Je lui répondrai dans quelques jours. Ce que j'ai entrevu m'a beaucoup plu et je crois que nous n'aurons que l'embarras du choix dans les différents genres.— Je comprends votre ennui, je l'ai subi durant plus de quinze jours.— Vous ne me donnez aucun trouble; je suis toujours heureuse de vous faire plaisir.

Cœur aimant — Le culte du passé s'en va peu à peu. Certains le considèrent comme embarassant et cherchent à étouffer sa voix gênante. Les goûts ne se discutent pas. Ce sont des *sentiments* personnels qu'il faut respecter tant qu'ils ne sont pas malsains ou pernicieux, et c'est affaire de caractère ou d'éducation. Mais pour nous qui l'aimons, il est une richesse précieuse; il nous garde ceux que nous avons aimés et qui sont partis, il nous rappelle les jours, les heures, les minutes que nous avons vécus et auxquels se rattachent de puissants souvenirs, c'est un peu de nous qui revit en de profonds silences. Je vous comprends, mon amie, et je vous remercie de la large part que vous faites mienne. Je voudrais que ce "réconfortant présent" vous restât bien longtemps, jusqu'à ce que les regrets s'effacent dans l'espoir du prochain revoir.— Vous n'abusez jamais, mon amie; *nous* nous ferons un plaisir d'examiner. Je vais m'occuper de votre demande; je crois que la question ne sera pas difficile à résoudre. Ne vous inquiétez pas.— Continuez-moi votre prière, mon amie; j'en bénéficierai de toutes les bonnes choses inattendues qu'elle m'obtiendra.— Je vous laisse mon meilleur souvenir d'amitié.

Rose-Hélène — Je regrette de n'avoir pu comprendre le nom de l'auteur du roman en question. Cependant, je me suis informée en mentionnant le titre; on ne le connait pas. Si vous pouviez me donner de plus amples détails, je réussirais peut-être à découvrir quelque indice. Quand, où et comment a-t-il été publié? Dès que j'aurai reçu votre réponse, je me ferai un plaisir de faire d'autres recherches qui, cette fois, je l'espère vous seront plus satisfaisantes.

Babillarde — J'ai lu votre piécette: "Caprices". Je vous dirai tout de suite qu'avec un bon travail vous pouvez en extraire une jolie prose, mais que la poésie en est totalement absente. Cela ne veut pas dire que vous ne deviez étudier la versification si vous l'aimez, ni que vous ne soyiez capable de réussir... plus tard. Mais pour le moment, il n'y a que de la confusion dans les idées et dans la forme. Suivez le conseil de Boileau, Babillarde, c'est le chemin du succès.— Je tiens votre piécette à votre disposition si vous le désirez.

Suzanne de C.— L'déifice de votre sonnet pêche par sa base. Vos jolies pensées sont noyées dans la faiblesse des autres et manquent d'enchaînement. Il vous faudrait travailler sérieusement; en poésie, il faut remettre souvent cent fois sur le métier avant de réussir.— Je tiens "Clair de lune" à votre disposition si vous le désirez.

Rachel — Oh! le bouleversement intérieur que causent ces éternelles questions que nous ne pouvons éviter! J'ai été privilégiée sous ce rapport, mais ce que j'en ai entendu des plaintes à ce sujet, et des légitimes, je vous assure. Je demande avec vous, amie Rachel, et j'espère que vous obtiendrez. S'il y avait un peu moins d'égoïsme et plus de générosité en *tête*, que cela irait mieux! — Vous avez eu une belle surprise? Mon plaisir a été le vôtre... il m'a été doux de mettre un peu de joie dans votre cœur si éprouvé!— Votre part de charité est un fructueux placement; outre la satisfaction d'avoir fait du bien, vous avez la consolation d'être payée au centuple. C'est la meilleure chance, n'est-ce-pas? — En effet, un changement ne ferait peut-être pas de mal; il y a des traitements plus efficaces les uns que les autres.— Je souhaite que le printemps fasse vos jours clairs et doux à *toutes deux* et vous conserve votre chère maman en bonne santé! Mon amitié.

Jeannette M.— C'est bien servir son pays que de le faire aimer et vous avez bien fait. On ne saurait croire en combien d'occasions perdues on pourrait être utile et combien vaste est à ce sujet le champ de l'action féminine.— Je vais m'occuper de votre demande aujourd'hui et vous donnerai la réponse tout bientôt.— Il me fera toujours plaisir de vous "consacrer quelques minutes" chaque fois que vous frapperez à la porte du Courrier et surtout de vous être agréable.

Rêves envolés — Il n'y a d'autres conditions que celle de m'écrire. Vous avez votre réponse chaque mois, si votre lettre me parvient avant le 12 du mois. Ce n'est pas compliqué comme vous voyez, et il vous sera facile de réaliser votre grand désir. La place demandée, et dans le courrier et dans mon cœur, vous est accordée. Venez me parler de tout ce qui charge votre cœur et vous fait éprouver que "quelque chose vous manque". Je pourrai peut-être glisser un peu de soleil sur cette mélancolie et soulever le poids lourd qui vous oppresse. La vie vous est pourtant bonne, elle vous a même été généreuse... et elle vous donnera encore plus, j'en suis certaine.— Revenez-moi bientôt, je vous garde une place tout près de moi.

Hélène — Le choix vous a-t-il plu? Ma pensée s'est attachée à la vôtre depuis que je vous ai lue; la donne elle a la valeur de son infini.— "Gerbes d'automne" dont il me reste encore quelques exemplaires, se vend soixante sous (.60) franc de port. C'est un volume de chroniques *en prose*.— Votre lettre m'a beaucoup intéressée. Je suis certaine que vous goûtez là la meilleure joie, celle qui vous consolera et adoucira votre peine. Laissez déborder votre cœur, parlez-moi longuement, c'est mon amitié qui vous écoute.

Fileuse d'Idéal — J'ai reçu et j'aime bien la *réduction* qui s'adapte au *local*.— S'il y a lieu, une autre fois j'userai de la permission. Je vous remercie.— Nous sommes très heureux de pouvoir faire notre part. Puis, votre appréciation me fait plaisir. Je *les* trouve comme vous, grandes dames dans leur belle simplicité; pour moi, c'est la plus grande qualité! — Le deuil est maître partout; un jour vient où les célébrités subissent son joug, où la carrière la plus brillante s'anéantit dans un cercueil! Comme la mort nivelle le monde! — Mais le temps fuit... j'oubliais. Mes amitiés.

Sceptique-Luce — Ce qu'elle est vraie votre jolie pensée! La douceur printanière met tout en beauté sous l'aile grande ouverte de l'espérance...

PARTIE DE CARTES AU BENEFICE DES PETITS DE LA CRECHE ST-JANVIER ET DE L'AIDE A LA FEMME

La partie de cartes organisée par les Courriéristes de La Revue Moderne, au bénéfice des petits enfants de la Crèche St-Janvier et de l'Aide à la femme, aura lieu le lundi, 20 avril prochain, à 8 hrs 30 p.m., à la salle des Artisans (entrée rue Vitré).

Les Courriéristes que nous ne pourrions atteindre personnellement voudront bien prendre note de cet avis comme une très cordiale invitation.

ENTREE: 35 SOUS
(vestiaire compris)

On peut se procurer des billets en s'adressant à:

MARJOLAINE
La Revue Moderne,
320, Notre-Dame est

Castel au vent — Faites halte ici, près de moi, ma petite fille. Apportez-moi votre cœur si gros de chagrin, laissez-moi le réchauffer au soleil de l'espérance et ne pleurez plus puisqu'ici vous serez chez-vous et que je vous aimerai bien. Dans le monde, chacun court à ses affaires sans voir si, sur la route, quelqu'un pleure triste et solitaire. Ce n'est pas toujours l'égoïsme; l'obligation est souvent plus forte que la volonté, c'est-à-dire que celle-ci est obligée de s'y soumettre. Mais ici, il n'y a pas de souffrance qui ne soit accueillie avec sympathie, pas de douleur qui ne soit partagée. Alors, vous serez désormais ma petite amie et vous ne serez plus seule sur la terre. Mon amitié protègera votre Castel des vents froids et adoucira votre solitude. Malgré votre épreuve, vous ne serez pas malheureuse parce que la souffrance est l'amie de Dieu et que ses épines terrestres deviennent les roses de l'éternité. Vous voulez bien essayer d'envisager la vie sous un jour plus consolant, n'est-ce-pas?— Revenez-moi bientôt pour ne pas manquer le courrier du mois de mai. Chassez vos pensées noires, petite amie, et laissez l'amitié mettre un peu de clarté à votre horizon.

Jeanne-Marie — Je comprends que vous trouviez *celles-là* heureuses... Je comprends que la blessure de votre cœur reste ouverte. Mais, si le bon Dieu fait bien ce qu'Il fait, Il n'oublie jamais non plus de consoler. Seulement, il faut le *souloir* et se *résigner*. Accepter et se soumettre, ma petite amie, afin de posséder la paix. Cela demande de l'énergie, de la volonté, de la force de caractère, tous ces facteurs qui vous préparent à votre mission dans le monde. C'est dur, c'est douloureux, mais non impossible. Et vous le savez, comme moi — je le *sais*.— Tous les auteurs qui ont écrit des traités de philosophie ont consacré des chapitres spéciaux à la psychologie, entre autres le cardinal Mercier et, chez-nous, l'abbé Lortie dont le traité est utilisé dans nos écoles, je crois. — La vie ne se ferme pas ainsi en pleine jeunesse, ma petite fille. Quel fardeau elle deviendrait, si la première épreuve l'endeuillait à jamais. La route est dure et épineuse, qu'importe pourvu qu'elle conduise au port! Faites-lui confiance; puisque c'est Dieu qui nous elle est mi-inquiète, mi-confiante et le temps me dure. Que de craintes assombrissent nos joies! Vos appréhensions se reflètent *chez nous*, mon amie, mais dans mon cœur la lumière de l'espérance brille *quand même*, et c'est une douceur pour l'amitié que je vous porte.

Petite Benoîtonne — Ma pensée vous cherche et vous attend.

Jeanne S.— Je vous accueille de tout mon cœur petite Jeanne qui venez à moi avec tant de confiance. Prenez votre place chez-nous où vous trouverez toujours à votre disposition ma sympathie et mon sincère intérêt.— Ma petite fille, il s'agit ici de l'orientation de toute votre vie, par conséquent de votre avenir. Rien n'est plus grave, rien n'est plus sérieux. S'il faut d'abord aimer la carrière qu'on embrasse, il faut aussi réfléchir longuement avant la décision pour savoir si nous possédons les aptitudes qu'elle requiert et la force de traverser les difficultés qu'elle engendre. Il faut donc connaître exactement quels sont les devoirs et les obligations de cette carrière. Il y a du bien à faire partout et on le fait toujours quand on est dans sa vocation. L'enseignement est excessivement fatigant et les conditions n'en sont guère alléchantes en certains milieux; mais c'est un apostolat sur lequel repose la grandeur du pays. La valeur des hommes dépend presque toujours de leur formation première: celle du foyer. Et l'école n'est-elle pas la continuation et la consolidation de ce travail moral de toute importance? Etre garde-malade renferme, il me semble, un double apostolat: travailler à la guérison du corps et à la paix de l'âme. Oh! qu'elle est grande la mission *bien comprise* qui fait se pencher sur de pauvres malheureux, la grande indulgence qui comprend toutes les misères! Qu'elle est noble cette mission qui ranime le et l'on *croit*. C'est un bienfait qu cette détente ne trouverez-vous pas? C'est le renouveau du cœur et de l'esprit.— Oui, je vous comprends, mais il me semble que *tout* ne peut être aussi *absolu* que vous le croyez. Si nous pouvions toujours *tenir* ces heures, ou du moins, si le temps nous permettait d'en continuer de semblables, je dirais que cela peut être encore *meilleur*. Mais comment retenir ce qui ne nous appartient pas? Il y a d'incompréhensibles choses dans la vie, n'est-ce-pas mon amie? — Je ne trouve pas que votre phrase soit une plainte. Elle est plutôt le cri d'un cœur prêt à se dépenser, d'un cœur que n'a pas desséché le modernisme et qui comprend la beauté de ces *trésors*. Ah! si le monde n'était pas si aveugle! — Ne regrettez pas votre précipitation... vous n'auriez pu faire *mieux* puisque c'est votre cœur même qui a parlé. Dites, vous recommencerez? — Merci pour l'intéressant programme, bon succès pour l'autre, et je retiens votre promesse qui me fait plaisir. Ma fidèle amitié.

Jeanne — Je vous accueille de tout mon cœur petite Jeanne qui venez à moi avec tant de confiance. Prenez votre place chez-nous où vous trouverez toujours à votre disposition ma sympathie et mon sincère intérêt.— Ma petite fille, il s'agit ici de l'orientation de toute votre vie, par conséquent de votre avenir. Rien n'est plus grave, rien n'est plus sérieux. S'il faut d'abord aimer la carrière qu'on embrasse, il faut aussi réfléchir longuement avant la décision pour savoir si nous possédons les aptitudes qu'elle requiert et la force de traverser les difficultés qu'elle engendre. Il faut donc connaître exactement quels sont les devoirs et les obligations de cette carrière. Il y a du bien à faire partout et on le fait toujours quand on est dans sa vocation. L'enseignement est excessivement fatigant et les conditions n'en sont guère alléchantes en certains milieux; mais c'est un apostolat sur lequel repose la grandeur du pays. La valeur des hommes dépend presque toujours de leur formation première: celle du foyer. Et l'école n'est-elle pas la continuation et la consolidation de ce travail moral de toute importance? Etre garde-malade renferme, il me semble, un double apostolat: travailler à la guérison du corps et à la paix de l'âme. Oh! qu'elle est grande la mission *bien comprise* qui fait se pencher sur de pauvres malheureux, la grande indulgence qui comprend toutes les misères! Qu'elle est noble cette mission qui ranime le courage, qui redonne confiance au désespoir, qui réchauffe les cœurs! Ceux qui guérissent lui doivent la quiétude le long du bon chemin retrouvé, ceux qui meurent, la joie de la paix en face de l'éternité! Et tant de moyens de faire du bien! Dans toute carrière, il y a le côté difficile qui rebute; mais quand on lui donne le nom de sacrifice, il n'y a plus en face de nous, que le devoir consolant. La timidité peut paralyser le travail, le faire paraître moindre et rejeter le sujet dans l'ombre. Il faut de toute nécessité la vaincre et ne garder que la belle réserve qui est la dignité de la garde-malade. Allez donc, ma petite fille, vers la carrière dans laquelle vous serez heureuse, parce que vous l'aimerez.— Je ne connais rien du règlement de l'hopital dont vous me parlez. Mais, si cela est, il me semble que ce ne peut être qu'à votre avantage et une garantie pour vos bons parents. D'ailleurs, pendant ce temps d'études cela vaut peut-être aussi bien. Toutefois, j'ai connu des gardes d'autres hôpitaux qui étaient très satisfaites et qui réussissent très bien. Nous pourrons reparler de la chose, si cela est nécessaire.— Revenez et ne craignez jamais d'abuser, il me fera toujours plaisir de vous être utile. Je vous souhaite la réalisation de votre grande désir.

Philippine — J'ai lu. Je crois à sa sincérité au du moins à son regret de vous faire de la peine. Je me demande seulement pourquoi, connaissant sa position et la mentalité des siens, il a poussé la chose si loin. Je comprends qu'il est parfois difficile de commander à son cœur et qu'il semble que l'amour aplanira toutes les difficultés. Mais la *raison* ne bat pas assez facilement en retraite pour oublier qu'elle existe. Il a pu lutter contre l'impossible de toute la force de son amour avec l'espérance d'être le vaingeur, ou il a cru que lors de la *défaite, le temps* arrangerait les choses. Ce que vous m'avez soumis, me fait croire à la lutte pénible qui l'a brisé et ces lignes me paraissent sincères. Ici, il faut bien que vous compreniez qu'il ne pouvait raisonnablement concilier *les deux* et que le sacrifice s'imposait de votre côté. Ce sont les exigences de la vie... la souffrance qui déchire, mais dont nous ne comprenons pas l'oevre. Il faut être forte dans l'épreuve, Philippine, assez forte pour ne pas céder à votre *désir*. Que vous cherchiez et trouviez l'occasion d'une rencontre et d'une explication, oui; mais pas *plus*. "Si", a-t-il dit. Tout est donc réglé jusqu'à ce que survienne un changement... que vous attendez encore tous deux. Ne refusez pas de vous distraire, ne retenez pas votre cœur prisonnier de vos souvenirs et priez bien. Votre douleur s'apaisera si vous ne l'aiguisez pas. Vous verrez mieux ainsi le chemin à suivre d'après les événements qui surviendront. Vous aurez votre part de bonheur, malgré tout, et peut-être plus vite que vous ne croyez.— Je vous remercie d'aimer le courrier. J'espère que vous y viendrez de temps à autre. Je vous y garde une place de même que dans ma pensée.

Monette — Quelle bonne surprise! Le plaisir de lire une aussi jolie lettre fait oublier la longueur de l'attente, et d'ailleurs, je n'ai jamais pensé que vous étiez oublieuse. J'ai mis votre retard sur le compte des différentes occupations qui font loi malgré nous, et j'attendais.— De mon côté, "ma bonne amie" m'a dit de fort jolies choses de vous, Monette, des choses qui ont fait grand plaisir à mon amitié.— Il est de plus en plus évident que de nos jours *on en* fait un passe-temps comme si on pouvait piétiner un cœur sans le briser. Quelle prudence il faut! Il y a des clartés éblouissantes qui aveuglent. Ce sont des phares trompeurs vers lesquels s'élancent tous les espoirs pour se briser sur les récifs qu'ils dérobent aux yeux fascinés. Voir avec sa raison avant de donner son cœur est une étude trop souvent oubliée parce qu'il est naturel aux âmes droites et loyales d'avoir confiance. Mais l'égoïsme a changé la face du monde. Avec lui, il faut toujours se tenir sur la défensive pour ne pas être écrasé. Le courage guérit ces blessures quand le cœur veut regarder la vie en face. Il n'y a pas que des jours malheureux ici-bas, petite amie, et avec un peu de bonne volonté on ne manque pas de petites joies intimes qui, souvent, valent mieux que les grandes, si vite éteintes.— Il y a certainement encombrement. Toutefois, je ne crois pas qu'on se plaigne qu'il y en ait trop. Ecrivez-donc à l'hôpital où vous désirez entrer, on vous renseignera exactement. C'est une noble vocation toute de dévouement qu'il faut aimer pour l'embrasser. Cela demande réflexion.— Mes yeux ne sont pas fatigués, je vous lis facilement et avec plaisir, et en attendant de vous relire, je laisse près de vous ma meilleure pensée.

Une Intéressée à la page — La direction me remet votre lettre, notre article étant une traduction.— Vous avez raison, rien n'est plus ennuyeux que ces poils superflus dont il a déjà été parlé dans des articles précédents. Vous avez à votre disposition comme remède, la pince à épiler. Douloureux sur le coup, mais efficace. Puis l'eau oxygénée pour les décolorer et la pierre ponce au besoin. Enfin, les dépilations, et vous trouverez dans notre numéro de mars, page 53, l'annonce de GYPSIA, dont l'effet est radical.— J'espère que ces renseignements vous donneront satisfaction et que vous trouverez le remède désiré.

Thérèse — La grippe s'est faufilée jusqu'à moi et j'ai subi *ses joug* pendant plus de dix jours. Je sais combien sa main est lourde! Mais voici les beaux jours... oh! la gaieté du printemps quand les gazons reverdissent et que chantent les oiseaux! Comme vous dites bien, petite amie, la vie est en nous" et c'est bon infiniment de s'abandonner à cette vigueur nouvelle.— Oui, vous avez raison, il faut aimer les détails; ils sont les agents de nos petites joies, les rayons qui dorent nos souvenirs. Vous ne laissez rien perdre, heureuse petite fille dont la vie coule calme et douce. C'est la meilleure manière d'être heureuse. Continuez à en faire profiter la chère petite malade qui m'intéresse et dont je désire ardemment la guérison. Dieu compte chaque rayon de joie que vous mettez dans sa tristesse.— Non, vous n'êtes pas *prosaïque*, loin de là. Jouir pleinement de la vie que Dieu nous donne, en comprendre les bonnes choses à travers les soucis et les déboires, aider ceux qui souffrent, se pencher sur la douleur, tout cela est la belle poésie du cœur que n'a pas touché l'égoïsme et vaut beaucoup mieux que les rêves dans les nuages. En avant toujours... et qu'*importe*.— Merci de votre bonne sympathie et de votre pensée pieuse. Je dois sans doute à vos supplications ma bonne santé revenue. Revenez-moi bientôt, petite Thérèse, votre grande amie vous attend.

Yane — Il faut aimer toutes les saisons puisqu'il faut passer par l'hiver pour arriver au printemps. Oh! la douceur du soleil éblouissant, des pousses neuves, du réveil des sources et du gazouillis des nids! Je pense à votre beau lac, au silence des bois, à l'enchantement du renouveau.

(Suite à la page 44)

dant à regarder. Que lui importait! Le crime de jadis en défigurant cet homme ne lui avait retiré, ni sa bonté, ni sa noblesse, ni l'idéale perfection de son cœur!

Pauvre être souffrant et malheureux! Eliane le trouvait sublime de courage et de résignation. Oui, elle avait eu raison, l'autre soir: "Celle qui ne verrait pas le visage de Pierre serait heureuse et fière de l'aimer"! Elle y pensait et n'osait s'avouer qu'à certains moments la force de cet amour né de la piété et de la générosité, lui suggérait de sublimes dévouements. Mais l'égoïsme humain, la peur de souffrir ou de n'être pas aimée assez, repoussaient l'idée généreuse et secrète qui cependant germait dans le cœur sans pareil d'Eliane.

— M'aimerait-il autant après? se demandait-elle parfois sans oser formuler tout haut le désir qu'elle cachait en elle.

AMANDIERS DE TERRE

Etonnament prolifiques— Levant facilement de la semence



L'Amande de terre a une saveur des PLUS EXCELLENTES, ressemblant à la noix de coco. La chair, blanche comme la neige, est recouverte d'une coquille ou pellicule de couleur brune. L'Amandier pousse à fleur du sol et une seule noix peut donner de 200 à 300 amandes. Sa croissance s'opère sans difficulté n'importe où et dans toutes sortes de sol. Il peut être planté en tout temps, et en huit ou dix semaines, à partir du temps de la plantation, vous aurez une ENORME RECOLTE des PLUS DELICIEUSES AMANDES QUE VOUS AYEZ JAMAIS GOUTEES. 1 paquet, 20c frais de port payés.

Offre spéciale — 3 paquets d'Amandiers de terre, 2 paquets des fameux concombres de Chine, 2 paquets des gigantesques fèves de Guinée (fève de Calabar) le tout pour 65c, frais de port payé. Donnez maintenant votre commande.

DOMINION SEED HOUSE
165, RUE ELGIN — GEORGETOWN, ONT.



Je ne me suis jamais si bien porté!

Tout récemment encore, mon système nerveux était détraqué, et mon organisme épuisé, en proie à la grippe, à la bronchite et autres maux.

MAINTENANT, ma santé et mon énergie revenues, je me sens revivre, grâce au TONIQUE PULMO du Dr Hervay.

AUX PERSONNES FAIBLES ET DÉPRIMÉES, ce tonique efficace et d'un goût agréable rend SANTÉ, ÉNERGIE et VIGUEUR.

Se trouve chez votre fournisseur, ou votre pharmacien.

THE HERVAY CHEMICAL CO., of Canada, Limited

Succursales à Montréal: 927, rue Calumet

Tonique Pulmo Dr Hervay

LE BARON D'OMBRE

(Suite de la page 42)

M'aime-t-il autant que Jean Le Gaël aime Yvette?... Ah! la volupté douce de souffrir pour ce qu'on aime! La délicieuse récompense, de se dire "Il me devra le bonheur de sa vie refaite et recommencée"! Ah! la joie intense de devenir dans ce château du deuil et des larmes, l'ange consolateur, le rayon de soleil, l'espoir et l'apaisement!

— Et pourquoi se cache-t-il de moi? murmurait-elle, songeuse, s'abandonnant à ses pensées, rêvant devant l'immensité fleurie du beau parc.

. . . . . .

Yvette, toute à sa joie, attendait Jean pour le repas du soir.

Les fiançailles n'auraient rien d'officiel et le mariage tout proche serait accompli dans la plus stricte intimité; seuls les témoins et les rares relations gardées depuis la réclusion de Pierre en seraient averits. Que leur importait à Yvette et à Jean l'opinion du monde. Ils vivraient dans l'ombre du château ancestral, dans les traditions de la famille oubliant le monde et ignorés de lui. La vie serait bonne pour tous ceux qui avaient souffert. Seule, la pensée de Pierre troublait la quiétude amoureuse d'Yvette.

Avait-elle comme sa mère, deviné le secret de son frère? Qui sait!... Une intense prière était dans ses claires prunelles quand elle voyait Eliane, Eliane si bonne, Eliane qui serait peut-être la Consolation!

...

Dans l'allée du parc d'où elle apercevait la fenêtre de Pierre, elle se demandait pourquoi la baronne restait si longtemps près de lui. Qu'avouait il à sa tendre mère! De son côté, quelle nouvelle douleur Madame de Kermoven avait-elle à consoler!

Une anxiété atroce tordait son cœur.

Elle aperçut Eliane cueillant des fleurs, levant parfois ses yeux lumineux vers la retraite de l'infortuné baron. Alors, se montrant soudain, elle se jeta dans les bras de son amie, le visage ruisselant de pleurs, le cœur débordant de détresse.

—Eliane!... Eliane!... Mon pauvre Pierre!...

— Qu'y a-t-il? demanda brusquement Mademoiselle de Ferrières laissant tomber sur le gazon toute la gerbe fleurie.

— Il souffre!... Ma mère le console... Mais... ni elle ni moi ne pouvons rien à sa peine!

Eliane tressaillit: une pointe acérée avait percé son cœur. Les paroles d'Yvette lui parurent un tendre reproche; son front s'inclina, ses paupières battirent, tandis qu'une joie presque douloureuse l'envahissait:

— Il souffre parce qu'il m'aime! pensa-t-elle.

A l'instant, la baronne descendait les degrés du perron, courbée, la démarche appesantie, les joues pâles, comme sous le poids d'une souffrance trop lourde.

Elle fit un geste de surprise en voyant les jeunes filles si près d'elle et fixa d'un long regard implorant le beau visage pur comme un lis, d'Eliane de Ferrières. Un soupir gonfla son cœur.

La même joie et la même douleur secouèrent Eliane... Elle pâlit profondément, ferma un instant les yeux pour regarder en son cœur, puis embrassant d'un long regard attendri la baronne et Yvette, le parc en fleurs, le manoir solitaire, elle rentra, disant de sa voix doucement autoritaire:

— J'entends la voiture de Monsieur Le Gaël... Yvette, il faut aller à sa rencontre.

—Mais... vous-même.

— Non... non... laissez-moi!

Elle se retira devant les deux femmes qui ne la comprenaient plus et pénétra dans le salon sans remarquer qu'avant elle, par l'autre porte, Pierre venait d'y entrer.

Le soir tombait, parfumé de roses et de jasmins... Au fond du parc, au travers des chênes séculaires le soleil dans un ciel de pourpre nuancé d'or allait disparaître... Une ombre douce et prenante envahissait le grand salon...

En face de la baie ouverte le portrait de Pierre s'éclairait des dernières lueurs du jour. Eliane s'arrêta devant lui, le regarda avidemment les mains jointes, remplissant ses yeux de la ravissante image cherchant dans cette vision comme un ardent courage, formulant intimement quelque sublime résolution.

Elle resta ainsi quelques minutes sans parler toute à sa contemplation, puis ouvrant la porte d'un petit boudoir voisin, elle prit dans le placard une lampe à friser, choisit le fer le plus étroit et le plus mince et rentra au salon pour les mettre à portée de sa main sur une petite console où se mouraient des roses...

Pierre dans l'ombre l'examinait, étrangement intrigué de ce qu'elle allait faire. Il la vit frotter une allumette... subitement la flamme bleue sortit de la lampe à friser. Eliane posa le fer, et contempla de nouveau le portrait.

— Je ne verrai plus que lui désormais, murmura-t-elle.

Il entendit, malgré qu'elle eut parlé à voix basse: Une joie brusque inonda son cœur: elle l'aimait donc!...

Cette lampe et ce fer qui chauffait avec une odeur de métal rougi, l'intriguaient cependant. Que faisait Eliane?

Il ne pouvait soupçonner qu'elle résolution s'était ancrée en elle, il ne comprit pas malheureusement jusqu'à quelle hauteur sublime pouvait s'élever le dévouement de cette noble créature. Il la vit soudain prendre le fer dont la lueur éclairait ce coin où était Eliane... il entendit sa voix tremblante dire encore, fixant le tableau:

— Pierre!... Celle qui ne verra pas votre visage sera heureuse de vous aimer!

Sa main fine et blanche s'éleva dans l'ombre... le fer meurtrier s'approcha de son visage...

Un cri terrible retentit.

Pierre se précipita pour recevoir dans ses bras Eliane évanouie, les paupières sanglantes... les yeux brûlés!...

— Ma bien-aimée!... Eliane!... Quel crime avez-vous commis!... disait-il à genoux devant le corps étendu sans vie!... Ah!... j'ai compris trop tard!... Vos yeux!... vos beaux yeux!... Ah! mère!... Mère!... Yvette!... Au secours! clamait-il dans la détresse de son cœur.

Des pas précipités montèrent le perron... des voix apeurées crièrent:

— Pierre!... Pierre!...

Les deux femmes firent éruption, l'épouvante à l'âme, suivies de Jean et de Sélima. Ils se pressèrent autour d'Eliane.

— Qu'a-t-elle? questionna Yvette.

— Hélas! soupira Pierre sans souci de son visage que d'ailleurs l'obscurité cachait, hélas!... La pauvre enfant s'est aveuglée!...

— Oh!... firent les assistants, le cœur affreusement serré de ce nouveau drame.

Mais Eliane revenait à elle peu à peu, sous l'action des sels de la baronne.

— Eliane! dit Pierre lui baisant les mains!... Eliane, pourquoi?

Elle porta ses mains à ses yeux... le visage lamentable... la bouche tordue de douleur... Ses doigts sentirent ceux de Pierre.

— Pourquoi?... Pourquoi?... répétait-il.

Elle soupira joyeuse, malgré la souffrance, du sacrifice accompli.

— J'ai voulu me punir d'avoir vu votre visage... Pierre... fit-elle d'une voix brisée... Je garde dans mon cœur votre première image... ce portrait!...

Sa main se levait dans la direction du tableau où Pierre fièrement souriait.

— Malheureuse! s'écria la baronne. Vous vous êtes rendue aveugle!...

Eliane tressaillit. D'autres que Pierre étaient donc là?... D'autres savaient maintenant l'amour qui les liait?

Mais Jean précipitamment allumait les bougies des lourds candélabres d'argent; leur lumière éclairait soudain ce coin de salon.

Yvette alors d'un geste violent attira Sélima, loin de Pierre agenouillé.

— Va, ma chérie, monte dans ma chambre. Je vais t'y rejoindre!... Je te dirai tout!... Va.

Pierre d'un regard avide contempla le pâle visage de celle qui souffrait pour lui. Il se baissa davantage et ses doigts tremblants effleurèrent les paupières douloureuses...

— Eliane!... Vos yeux que j'aimais tant!... Vos yeux qui étaient la clarté radieuse de ma pensée!... Vos pauvres yeux!... sanglota-t-il.

— Vous n'auriez pas cru mon amour possible, sans cela!... Pierre!... dit-elle. Que m'importe le visage, c'est votre âme qui est belle et que j'aime!...

— Oh! Eliane, reprit Yvette très émue. Personne mieux que vous ne saurait porter le nom de Kermoven et puisque Pierre est le chef de la famille, je veux que vous soyiez ma sœur pour mon mariage.

— Merci, Yvette! dit simplement Pierre!

— Je souffre!... soupira Eliane dont les yeux révulsés et rouges tournaient lamentablement dans leur orbite.

— Vite, une lumière, demanda Pierre.

Jean porta le candélabre, tandis que Pierre anxieusement scrutait les yeux brûlés d'Eliane.

Soudain, un soupir gonfla sa poitrine... il respira fortement:

— Dieu soit loué!... dit-il. Elle verra encore.

— Oh! firent les assistants.

— Oui! Souvenez-vous du Michel Strogoff de Jules Verne, ses larmes avaient empêché la brûlure...

— C'est vrai!... c'est vrai!...

— Eliane, dans un mouvement d'effroi, a dû fermer les yeux en approchant le fer, ou peut-être, le brusque éclat de la lueur

Le Courrier du Mois

(Suite de la page 43)

La chanson de votre bonheur ressemble à la joie printanière, vous portez le printemps dans votre cœur, sa sève intarissable bouillonne en vous, heureuse petite amie.— Il faut vaincre votre paresse et reprendre la plume. Pourquoi la laisser rouiller quand elle peut faire œuvre utile? Il ne faut jamais perdre une occasion de faire du bien, et une bonne pensée, un bon mot, une petite phrase est souvent le grain de blé qui germe. N'avez-vous jamais songé à celà? Je laisse cette pensée à vos réflexions, amie Yane; souvenez-vous que vous n'abusez jamais, que j'aime vos lettres et que vous êtes toujours la bienvenue.

ALYCE — Il faut de ces joies profondes pour compenser les moments tristes où il semble que le cœur va cesser de battre. Je suis heureuse de votre succès; ça paye des fatigues et des tracas qu'entraînent ces organisations. Il est facile d'oublier quand on sème du bonheur, et pour vous la chose était plutôt facile. Notre bouheur aide à en donner aux autres, et le vôtre est si complet! — Les vues de Dieu sont impénétrables, et en face du grand malheur de votre ami on se demande pourquoi. Comme nous le disait le Père Guitton, le prédicateur du carême à Notre-Dame, nous ne comprenons pas la souffrance, elle touche au mystère de la Divinité. Mais nous devons l'appeler la *bonne souffrance* et l'*aimer*. Cela révolte notre nature, sans doute; le désir du bonheur s'éveille en nous en même temps que la vie; mais on apprend à se résigner, et l'expérience appuie à son heure l'infaillible justice du Maître. Oh! que ceux-là ont besoin d'une chaude sympathie! — Nous avons eu les mêmes inquiétudes à propos de la petite amie... mais voilà que le printemps ramène l'espérance et avec elle la guérison qui nous réjouit.— Ma sœur vous remercie de votre pensée et de votre sympathique intérêt. Sa santé se maintient et l'hiver lui a été plutôt clément. La température étant moins humide ici, elle tousse beaucoup moins. Elle s'est intéressée à votre organisation et vous félicite du magnifique résultat.— Oui, l'orgueil se glisse par *là* et de très intense façon encore. Il ne faut pas paraître s'en apercevoir et leur laisser croire qu'il n'en ont que juste ce qu'il faut pour que ce soit une qualité.— Au revoir, ma petite fille, je vous réunis dans ma pensée que je charge de mille tendres choses pour vous.

FIDELINE — Je vous remercie de votre gentille appréciation de mon courrier où vous aurez toujours votre place; et où vous trouverez à votre nom, chaque fois que vous le voudrez, un des "bons billets" que je voudrais toujours, réconfortants pour celles à qui je les adresse.— Cette heure est discontinuée en effet. Elle était aimée et bien suivie, mais je crois qu'avec le printemps elle devenait moins de saison.— Madeleine a été si profondément atteinte que la blessure de son cœur ne se fermera jamais complètement. L'absence est cruelle à son cœur maternel qui n'espère plus de retour! Devant ses yeux, elle a toujours la tombe blanche où dort la petite morte tant regrettée. Priez pour elle en ces jours de douloureux souvenirs.— L'oeuvre de *Ginevra* est de celles qui résistent au temps, parce qu'elle est à base de dévouement et de sincérité. Elle trace laborieusement le sillon d'où lèvera une riche moisson. Je suis très flattée de *voir* mon nom près du sien dans votre estime. Merci.— J'espère que notre revue continuera son oeuvre bienfaisante et qu'elle vous procurera les meilleures distractions. Vous êtes une vaillante, Fidéline; votre courage se révèle entre les lignes et je vous admire. Que votre foyer doit être reposant! — Oui, j'accepte tout ce que vous me donnez si généreusement et, en retour, je vous assure de ma pensée sympathique et sincère.

AMITIE AMOUREUSE — Votre bonjour m'est arrivé en fidèle messager. Je lui ai souri, car quelques minutes plus tard, vous manquiez le courrier d'avril que je ferme aujourd'hui.— Savez-vous, ma petite amie, que c'est justement parce qu'il y a trop d'illusions chez l'un ou chez l'autre, qu'en ménage le bonheur est si fragile de nos jours? Dans ces conditions, je comprends que vous ne puissiez y croire. Tout s'écroule au premier *coup de vent*, et nous en avons la preuve tous les jours. Ne voit-on pas le divorce menacer la paix des familles? Oui, chez ceux qui bâclent l'*affaire* à la légère, au poids de l'argent, de la frivolité ou des avantages physiques. Mais que l'amour véritable, profond et chrétien réunisse deux cœurs, c'est l'union intime et durable qui défie le temps et l'épreuve, le malheur et les difficultés. Là où il y a de la foi et de l'espérance, il y a de l'amour. Même si la déception meurtrit, le devoir reste le soutien qui conduit à la consolation. Il ne faut pas craindre la vie. Le modernisme a gâté bien des *choses*, mais la vie reste ce que le bon Dieu l'a faite, et le bon Dieu n'a rien fait de méchant.— Il faut que j'arrête de causer, je dois donner ma copie. Une autre fois, arrivez-moi avant le douze (12) voulez-vous? A bientôt, ma petite amie.

MARJOLAINE

LE BARON D'OMBRE

rouge amena-t-il un peu d'humidité sous les paupières. Je ne sais!... Mais seule la couche superficielle de la cornée est brûlée; laissons cela au soin de Dieu. Dans quelques jours cette couche va tomber en laissant la cornée intacte. Gardons-nous d'y toucher.

— Puisses-tu dire vrai, mon enfant, dit la baronne joignant les mains.

Un gémissement de la blessée l'interrompit.

— Ma bien-aimée! pria Pierre avec un accent d'amour impossible à rendre. Vos yeux m'appartiennent maintenant et je vous les rendrai aussi beaux aussi purs qu'avant!

— Je vous reverrai! soupira-t-elle.

— Hélas!... La vue ne sera jamais aussi parfaite. Toujours vous aurez un voile entre vos yeux et les choses, mais, au moins, je n'aurai pas le remords de vous voir aveugle à cause de moi.

.....

Et dans le soir qui tombait silencieux et doux, tombait aussi dans un océan d'oubli, le passé à jamais maudit, le passé de larmes et de désespoir. Le passé d'amour triomphant d'Eliane avait enfin vaincu dans le cœur de Pierre.

EPILOGUE

"Lettre de la baronne douairière de Kermoven à Madame Jean Le Gaël".

Du château de Kermoven,
Juin 1910.

Ma fille chérie,

"Penses-tu à nous dans ta course heureuse à travers le Continent? Ton dernier télégramme, daté de Téhéran, nous annonce ton prochain départ pour Damas, le Haut-Liban et Smyrne. Tu iras donc enfin, autrement qu'en imagination, dans cet Orient prestigieux et ensoleillé où te conduit l'amour de Jean!

"Chère enfant! Mes derniers jours seront heureux de te savoir heureuse à jamais. Je te suis par la pensée et nous avons dans le cabinet de travail de Pierre mis au mur une immense carte de l'Orient où Eliane s'amuse à marquer de pavillons verts — couleur d'espérance — les villes que tu as visitées.

"Ma lettre te trouvera, sans doute, en Perse ou en Mésopotamie et j'attends avec impatience ton retour que tu nous promets dans deux mois.

"Pourvu que Jean ne te garde pas plus longtemps loin de nous. Voilà déjà huit mois depuis ton départ.

"C'est que... votre présence à tous est ici nécessaire!... Oh! mon enfant chérie, si tu savais quelle immense joie est à Kermoven! Eliane vient de donner à notre Pierre un fils!... Un petit enfant doux et bon comme lui, beau et tendre comme elle! ... Un petit être dont le sourire et les menottes ont pour jamais effacé du cœur de Pierre les mauvais et douloureux souvenirs! ...Un petit enfant qui portera très haut l'honneur et les traditions ancestrales!... Un petit enfant qui fait mon adoration et pour le baptême duquel Eliane lui veut Jean comme parrain et Sélima comme marraine!

"Je ne puis te dire assez que Dieu nous a regardés en conduisant dans notre triste château l'adorable créature qui en est aujourd'hui le charme et la beauté. Chère Eliane! Mon vieux cœur consolé la bénit chaque jour, et Pierre, qui tous les soirs lui fait faire sa promenade, car tu le sais sa vue reste faible et délicate, l'entoure d'un immense amour.

"Que ma joie, Yvette chérie, ait un écho dans ton cœur! Que le charme de l'Orient ne te prenne pas toute, car, je te le dis encore: nous vous attendons!

"Dis à Jean et à Sélima que toute ma tendresse de mère va vers eux.

"Je t'embrasse et te serre sur mon cœur, de tout mon amour.

"Ta mère,
Bne de Kermoven"

FIN

Service d'Hygiène de

L'Association médicale Canadienne

L'EAU ET LA SANTE

Les sept-dixièmes de notre corps sont formés par de l'eau, et puisque nous en rejetons quotidiennement, nous devons en prendre en quantité suffisante afin d'en conserver le montant requis pour nous maintenir en santé.

Il ne nous est pas possible de dire quelle quantité d'eau chaque individu a besoin. Le montant varie selon l'occupation, la température et l'humidité de l'atmosphère dans laquelle nous nous trouvons pour vivre et pour travailler. Un homme qui travaille au dehors, au soleil, rejette une quantité considérable d'eau par la peau.

Une partie de l'eau qui nous est nécessaire est fournie par les boissons; le reste provient des aliments solides qui en contiennent une forte proportion. Donc, si nous ne prenons pas la quantité suffisante d'eau comme breuvage, nous devons y suppléer en mangeant les mets qui en contiennent.

Nous n'apprécions pas suffisamment l'eau parce que nous pouvons nous la procurer si facilement. Nous ne pensons jamais à en boire que lorsque nous avons soif, et que lorsqu'elle est difficile à avoir. Même les personnes qui se sentent bien, se trouveront mieux encore si elles prenaient l'habitude de prendre un verre ou deux d'eau chaque matin en se levant, avant le petit déjeuner, et entre chaque repas.

Nous ne voyons aucune raison pour laquelle nous ne devrions pas boire de l'eau aux repas, mais il ne faut pas nous hâter à avaler les aliments en nous servant d'eau ou autre breuvage. Il faut toujours les bien mastiquer et les avaler avant de boire.

L'eau sert à dissoudre les aliments, et elle aide puissamment à prévenir la constipation. Elle est nécessaire aussi au maintien de la chaleur du corps.

Il ne suffit pas de nous laisser guider par la soif, car nous rencontrons bon nombre de personnes qui n'ont presque jamais soif, et celles-ci oublient combien l'eau leur est nécessaire. Buvons quand nous avons soif pour nous désaltérer, mais que nous ayons soif ou non, accoutumons-nous à boire au moins six verres d'eau par jour.

Cependant, il faut toujours éviter les excès. Six verres d'eau par jour sont bons, mais cela ne veut pas dire que nous ferons trois fois mieux en en buvant dix-huit. Les excès sont toujours dangereux, et pour quelqu'un qui souffre d'une maladie de cœur ou des reins, boire une quantité excessive d'eau peut lui causer un tort irréparable.

Buvons de l'eau — voilà la règle d'hygiène qui est la plus facile à suivre. Mettons-la donc en pratique.

Un cas de folie...

Par Eugène FOURRIER

Non loin de l'église Saint-Sulpice, se trouve un grand magasin d'objets religieux, orfèvrerie, ornements sacerdotaux, tenu par M. Ançon qui a succédé à son père; c'est une vieille maison bien connue du clergé, une maison de confiance jouissant d'une réputation méritée.

Un après-midi, suivant son habitude, le patron se promenait de long en large dans le magasin en attendant les clients, quand un monsieur correctement mis, décoré d'un ordre étranger, entra.

— Je souis bien dans la maison Ançon? demanda-t-il avec un fort accent italien.

— Oui, monsieur, je suis monsieur Ançon pour vous servir, répondit le négociant.

— Enchanté, réprit le visiteur; j'arrive de Rome, je souis chargé par monseignour Lazarouni, qui vient d'être promu évêque, de monter sa garde-robe épiscoupable. C'est monseignour le nonce qui m'a recommandé votre maison.

— Veuillez donc prendre la peine de vous asseoir, dit avec empressement le négociant.

— Mounsignour Lazarouni est oun conseiller intime du Saint-Père; je souis garde-noble de Sa Sainteté: le comte Mattei.

— Monsieur le comte, dit Ançon, je suis entièrement à vos ordres; soyez assuré que je ferai tout ce que je pourrai pour satisfaire monseigneur.

— Le Très Saint-Père veut faire cadeau au nouvel évêque de la crosse, il m'a prié de la loui apporter; veuillez me montrer ce que vous avez de plous riche, de plous artistique.

— Tout de suite, monsieur le comte, dit Ançon qui sortit diverses crosses en or du plus beau travail; celle-ci, ajouta-t-il en désignant l'une d'elles non montée, est en or massif, ciselé par un maître, avec incrustation de pierreries.

— Elle est très belle, dit le comte en l'examinant, c'est oun cadeau digne de Sa Sainteté.

— Cela vaut cinquante mille francs, dit le marchand.

— C'est entendu, je la prends; Sa Sainteté veut aussi offrir à monseignour l'anneau épiscoupal; montrez-moi les plus chers.

Le marchand exhiba une collection d'anneaux enrichis de pierres précieuses; le comte arrêta son choix sur une bague du prix de quatre mille francs.

Il se fit aussi remettre un ciboire en or et il fit faire un paquet des trois objets.

— Je souis aussi chargé par monseignour, dit-il, de loui acheter les ornements sacerdotaux indispensables dans sa nouvelle position.

— J'en possède de prix différents.

— Monseignour ne regarde pas au prix; il m'a donné ses mesures.

— Quelles sont-elles?

— C'est singoulier, dit le comte en regardant le marchand, vous avez la taille et la corpoulence de monseigneur; veuillez me donner oun mètre.

Le marchand passa au comte un ruban divisé en centimètres.

Le comte compara.

— Quel heureux hasard, dit-il, vous avez les mêmes mesoures que monseignour! Ayez l'oubligeance de revêtir les vêtements, il sera inoutile de les essayer.

— Rien n'est plus facile, dit le marchand.

— Il me faut des aubes, des étoles, trois chasoubles, oune de grande cérémonie, oune de deuil, oune ordinaire.

M. Ançon s'introduisit dans une aube, sortit une étole qu'il se passa autour du cou.

— Je vous présente ce que je possède de mieux, remarqua-t-il.

— Je souis certain que monseignour sera très satisfait.

Le marchand apporta une chasuble.

— Examinez, dit-il au comte, la finesse des broderies; j'emploie les plus habiles brodeuses de la capitale.

— En effet, remarqua le comte, c'est oune merveille.

Le marchand endossa la chasuble.

— Il me faudrait aussi oune mitre.

— Je ne les exécute que sur commande, dit Ançon, mais j'en possède une que je dois livrer à un évêque de province; je vais la chercher.

Il se rendit dans ses ateliers et revint avec la mitre qu'il plaça sur sa tête.

— Comme vous avez grand air sous ces ornements, dit le comte; on vous prendrait pour oun évêque véritable.

— Vous trouvez? dit le marchand flatté.

— Vous en avez la majesté; quel évêque imposant vous oussiez fait!

— J'aurais pu le devenir comme un autre si, au lieu de prendre la maison de mon père, j'avais étudié pour être prêtre.

— C'est grand dommage que vous ne soyez pas entré dans les ordres, dit le comte en s'emparant du paquet contenant la crosse, l'anneau et le ciboire; placez-vous devant la glace.

Le commerçant suivit le conseil du comte et se mira complaisamment, soudain il vit son client prendre la porte et s'enfuir à toutes jambes; sans réfléchir à ce que son costume avait d'insolite, il courut après lui en criant:

— Au voleur! Arrêtez-le!

Des agents accoururent.

Le faux comte se tourna vers eux:

— Le malheureux est fou, dit-il, il se figoure qu'il est évêque, et il disparut.

Les agents arrêtèrent le commerçant.

Ançon criait de plus belle.

— Il m'a volé ma crosse, une crosse de cinquante mille francs!

— Calmez-vous, dirent les agents, on vous la rendra.

— Laissez-moi; mon voleur va s'échapper!

Les agents le maintinrent.

— Lâchez-moi! un gredin qui m'emporte un anneau épiscopal de quatre mille francs!

— Il divague, dit un agent.

Le commissaire de police du quartier était venu, il fit avancer une voiture.

— Un comte, garde-noble du pape comme moi! continuait le commerçant.

— Montez-là dedans, lui dit le commissaire en montrant le fiacre.

— Pourquoi faire?

— Pour rattraper votre voleur.

— Imbécile! il y a longtemps qu'il est loin.

Il se débattait, les agents l'enlevèrent malgré sa résistance et le jetèrent dans la voiture où ils prirent place à ses côtés.

Le commissaire donna au cocher l'adresse d'un médecin aliéniste.

— Où me conduisez-vous? demanda le négociant.

(*Suite à la page 50*)

FONDEE EN 1895

La Société Coopérative de Frais Funéraires

Assurances funéraires et entrepreneurs de pompes funèbres

W. A. WAYLAND, Gérant

La maison la plus considérable au Canada

CAPITAL	$100,000.00
ACTIF au 31 décembre 1930	630,909.90
RESERVE au 31 décembre 1930	426,732.08

Prospectus envoyé sur demande

Bureau Général, Tél. HArbour 5555
Bureau du Gérant, Tél. HArbour 5374

302 est, rue Ste-Catherine, Montréal

Chambres mortuaires, HArbour 3656
Bureau du comptable, HArbour 4688

LA LEGENDE DES CLOCHES

La légende des cloches de Pâques a été fort joliment contée par M. Henry Carnoy; je la veux conter après lui en l'abrégeant.

Donc, chaque année, le jour du Jeudi-Saint, aux sons du "Gloria" toutes les cloches de la chrétienté s'envolent vers Rome. Sitôt parties, sitôt rendues. Leur essaim s'assemble au-dessus de la Ville éternelle et à trois heures de l'après-midi, à l'heure où le Christ expire le Vendredi Saint, elles font entendre une funèbre lamentation.

Quand les ténèbres couvrent la terre, le dernier pape entré au ciel descend et bénit les cloches. C'est alors une allégresse générale: des bruits argentins, pareils à des rires, s'échappent des grosses cloches de campagnes; les ailes des métalliques voyageuses battent d'une fièvre d'attente, si vive est leur hâte de retourner au clocher natal où elles ramèneront la joie et la vie.

Mais hélas! toutes n'ont pas cette bonne fortune. Il arrive qu'à la bénédiction pontificale quelques-unes ne sont pas touchées de l'eau sainte. Malheur à celles-là, car leur retour est plein de périls: Jésus est mort; les anges prient à son chevet ,et ils ne peuvent veiller sur elles, et le diable, toujours aux aguets, en profite pour leur jouer mille tours pendables. Il lance à leurs trousses son armée infernale; les monstres hurlants se précipitent sur les pauvres cloches, les cernent, les pressent, les bousculent et parfois les culbutent dans quelque lac ou dans un torrent. Tantôt ils soulèvent devant elles un brouillard aussi épais qu'une muraille afin qu'elles s'égarent en route; tantôt ils se roulent sur la neige des hautes montagnes et la font entrer en ébullition; au milieu de ces vapeurs ardentes, l'airain menace de fondre. C'est ainsi que plus d'une a rendu le dernier soupir.

Telle est la jolie légende des cloches de Pâques qui éveille de si aimables souvenirs.

Cloches qui courez au ras des prairies,
Cloches qui frôlez la cime des bois,
Sur l'aile d'argent de vos sonneries,
Emportez mon âme au ciel d'autrefois!

Chs Le GOFFIC.

LE ROLE DE LA FEMME

Une femme qui comprend son rôle sait qu'elle a beaucoup à faire, car rien n'échappe à sa direction. Elle se lève tôt, se met bravement à la besogne après avoir demandé la bénédiction de Dieu pour elle-même et pour les siens. Elle s'inquiète de tous les détails, procède avec un ordre égal dans la marche de ses occupations, de ses devoirs, aussi bien dans les relations avec le dehors, que dans le travail de la maison. Comme son activité est constante, mesurée, réfléchie, elle gagne chaque jour de l'expérience et de l'habileté, contrôle toutes les affaires domestiques, et ne laisse rien en souffrance. Chaque instant est employé utilement sans bruit, sans énervement. L'amour et la pratique du travail lui apportent, santé, bonheur, richesse. Une femme active est un trésor et l'Esprit-Saint fait son éloge.



LES CONSEILS DE MANETTE

LES PIERRES EN GARDENT LE SOUVENIR

C'était pendant la Révolution, les ennemis de la religion parcouraient la Bretagne mettant à feu et à sang le pays terrorisé; presque tous les hommes étaient partis en guerre, et les femmes se défendaient comme elles pouvaient, barricadant les demeures de leur mieux. Au château de Kernoël, le marquis, ses fils et ses serviteurs avaient pris les armes et se battaient à Quiberon. Seule avec un vieux domestique et quelques femmes, Ghislaine de Kernoël demeurait à l'abri des murs épais de granit bleu. On priait et on filait au rouet dans la salle basse du logis, un soir, lorsque soudain les chiens firent un vacarme.

— Qu'est-ce? dirent les servantes, en pâlissant.

— Peut-être un proscrit, observa Ghislaine.

— Ou un brigand...

— Je vais aller voir.

— Oh! non, Mademoiselle, s'écria Yvon, le valet unique, non, qui sait si ce n'est pas un piège... Ecoutons.

Tous sortirent à pas de loup, dans la cour sombre entourée de hauts murs dérobant la vue de la campagne; les chiens s'étaient tus, au ras de la porte, le museau allongé, ils n'avaient aucune attitude hostile.

— Qui est là? interrogea Ghislaine, nous sommes en nombre pour vous recevoir. Pierre, Jean, Joseph, Rémy, écoutez, mes frères, pour reconnaître ce passant.

— Silence, mon enfant, ne criez pas ainsi, répondit à travers l'huis la voix bien connue du recteur du village, je ne suis pas l'ennemi, je suis votre pasteur. Ouvrez, mon enfant...

— Ah! tout de suite, répondit Ghislaine, cessant de jouer sa pauvre comédie, tout de suite, Monsieur le curé.

Aidée de ses servantes, la jeune fille retirait les barres de fer encastrées dans le mur, qui tenaient solidement close la poterne. Celle-ci s'ouvrit enfin et un homme vêtu comme un paysan entra, il portait une longue houppelande de laine sombre.

— Refermez vite, ordonna-t-il, j'étais poursuivi, j'ai pu égarer les "bleus" et arriver à ce refuge, mais on va chercher à retrouver ma trace; rentrons à la maison et soufflez votre falot.

Le petit groupe revint à l'intérieur en silence, les chiens de garde suivaient pas à pas. Quand tous furent réunis dans la salle basse du château, le nouveau venu jeta au loin son chapeau et son manteau, et dit, solennel:

— A genoux, mes enfants, car je porte sur ma poitrine le corps du Sauveur!

Ce disant, il retirait de sa veste un petit sac de soie cramoisie et dessinait sur les assistants prosternés le geste de la rédemption. Ensuite il replaça en sa cachette le petit sac de soie. Stupéfaite, Ghislaine osa:

— Que se passe-t-il, Monsieur le recteur?

— Un pêcheur de la côte se meurt, ma fille; sa femme est accourue me prévenir, je le connais, je sais quel est son plus cher désir: partir avec la consolation suprême du mourant. Je suis donc allé prendre, en la cachette où je les enferme, les Saintes-Espèces, et je suis parti à travers la grande lande. Malheureusement, des soldats montaient la garde sur le chemin des douaniers, ils m'aperçurent et se mirent à crier: "Qui vive"? Que pouvais-je répondre? J'ai fui entre les ajoncs, puis, arrivé au chemin creux, je me suis glissé le long du talus et ai pu passer à travers les haies de tamaris qui bordent le préau. De là, j'ai gagné votre porte.

— Et maintenant?

— Maintenant, mon enfant, je vais prendre un peu de repos, car je suis bien las; j'attendrai que la lune disparaisse derrière la dune et je regagnerai la route de la côte.

— Je vous accompagnerai, Monsieur le recteur; nous ferons, mes femmes et moi, cortège au divin Sauveur.

— Je vous le défends, Ghislaine; outre que le danger que vous pourriez courir, ce serait me faire remarquer.

— Hélas! c'est vrai.

Ainsi qu'à l'église les fidèles prient devant le tabernacle, les assistants de cette scène grandiose priaient en silence. Pour éviter toute lueur révélatrice, ils n'avaient pas allumé cires, une seule branche de résine fumait à l'âtre. Plusieurs heures s'écoulèrent, la campagne semblait calme.

— On doit garder le château, observa Ghislaine. Il faudra partir du côté opposé, Monsieur le recteur.

Quand ils pensèrent le moment venu, les braves Bretons allèrent de nouveau tirer la poterne avec mille précautions, les barres de fer soigneusement huilées. Elles ne crièrent pas, les chiens se taisaient. Le prêtre sortit... A travers le guichet, la jeune châtelaine, le cœur battant, le suivait des yeux. Quand le curé fut hors l'abri ombreux des tamaris, des cris retentirent; ce fut une course d'hommes exictés par le désir d'une proie facile, puis un coup de feu... la silhouette haute du prêtre s'affaissa sur le sable, et, chose miraculeuse, on vit s'élever en l'air resplendissante de clarté, une blanche hostie.

Depuis, en ce champ, toutes les pierres, grosses ou petites, roches ou petits cailloux ont la forme de croix.

— Ce sont des cristallisations, disent les savants.

— C'est miracle, répondent les chrétiens.

Que ce soit l'un ou l'autre, la chose est réelle, et tous les passants s'en peuvent assurer. (1)

René D'ANJOU.

("Le Noël")

DEFINITIONS ET PRECISIONS

Quand une femme dit "non", cela veut dire "peut-être".

Quand une femme dit "peut-être", cela veut dire "oui".

Quand une femme dit "oui", ce n'est pas une femme.

Quand un diplomate dit "oui", cela veut dire "peut-être".

Quand un diplomate dit "peut-être", cela veut dire "non".

Quand un diplomate dit "non", ce n'es pas un diplomate.

LES OEUFS DE PAQUES

L'usage des oeufs de Pâques remonte à une ancienne tradition symbolique des premiers temps de l'Eglise.

Pendant l'ancien et rigoureux carême, on était privé de cet aliment durant toute la sainte quarantaine, et quand venait le jour de la résurrection, on faisait bénir des oeufs et on les distribuait à ses parents et amis.

Maintenant, cette coutume s'est modifiée, et les enfants seuls ont tenu à la perpétuer. Les oeufs de Pâques sont purement factices. Ce sont de belles et vastes boîtes très ornées, renfermant des surprises de tout genre,— jouets et bonbons.

Pâques devient ainsi une époque de cadeaux, comme Noël et le jour de l'an. Dans de brillantes vitrines, on ne voit que des œufs, plus beaux et plus gros les uns que les autres et pareils, pour la plupart, au fantastique *oeuf de Roc* des contes arabes.

Nous voilà loin de la patriarcale simplicité des temps passés, et les bébés d'aujourd'hui feraient une moue fort longue, si l'on osait se présenter devant eux avec le vulgaire oeuf rouge de jadis.

LES LANGUES AUX INDES

Combien y a-t-il de langues parlées aux Indes?

A ne considérer que celles qui sont la langue maternelle de peuplades comprenant au moins 400,000 âmes, on en compte trente-trois, aussi différentes entre elles que le français et le turc.

Nous ne faisons entrer dans ce chiffre ni l'anglais, ni le français, ni le portugais, qui sont parlés aux Indes par plus de 700,000 personnes.

Le total des langues employées dans cet immense pays s'élève à soixante-douze.

La plus répandue est l'hindou, parlé par 83 millions de personnes.

Vient ensuite le bengali: 50 millions; le tellugu, 24 millions.

En somme, si nous regardons les Indes sous cet angle de la linguistique, c'est une véritable Tour de Babel.

---

(1) Ceci est rigoureusement authentique.

CE QUE VOUS POUVEZ FAIRE DANS UNE LARGE ECHARPE

Vous pouvez exécuter un pull-over sans manches. Vous borderez avec du gallon de laine de ton vif l'encolure, les emmanchures et le bas du vêtement.

A LA FIANCEE DE DEMAIN

A Viva avec mon amitié de soeur.

L. G.

Jeune fille, qui rêvez pensive, le front penché sur la petite fleur bleue de l'amitié, attendant qu'il plaise au dieu Cupidon de lancer ses flèches en vous désignant avec un sourire narquois, le Prince charmant tant attendu; jeune fille, avez-vous donné à l'Idéal rêvé, une forme, une âme, un cœur, un esprit? En un mot, un caractère digne des hautes aspirations d'une canadienne-française catholique? Ou, attendez-vous candidement le coup de foudre qui fera dire, à votre grand cœur encore inconséquent, et si enthousiaste: "Je t'aime"!.

Le choix d'un mari est un évènement très important dans la vie d'une femme... encore faut-il soupeser les graves conséquences d'une erreur possible et ne point s'exposer à d'amers regrets; le bonheur conjugal est une petite chose si fragile et si précieuse... Pour bien choisir—c'est son droit et son devoir—la fiancée de demain ne se laissera point prendre au prestige d'un mariage imposant, aux plaisirs prometteurs d'un voyage de noce en pays étranger; aux mirages trompeurs de la beauté, de la richesse, de l'extrême galanterie, de l'amour qui ne sont trop souvent que flirt chez certains Don Juan modernes. Elle doit concentrer son attention sur la valeur morale et intellectuelle de celui qui s'offre pour compagnon de route. La bonté, la piété, la loyauté, l'énergie, la sobriété sont les qualités primordiales à rechercher chez le futur. Un jugement sain et un esprit éclairé, feront de l'homme qui a reçu une éducation chrétienne profonde, un mari digne du foyer que vous allez fonder, jeune fille. A celui-là vous pourrez donner sans arrière-pensée votre affection, lui confier le bonheur de votre vie; ses belles qualités, ses principes religieux vous sont une sûre garantie pour l'avenir.

Ce jeune homme, ne saurait non plus faire une mésalliance: Il envisagera dès maintenant l'étendue des responsabilités qui le lieront au devoir et ne dérogera pas mais sera fidèle au serment échangé; s'attachant aux traditions de la famille dont il doit perpétuer la lignée, gardant intact le gage précieux de bonheur par elle transmis: sa foi, sa probité et son nom.

Vaillant et fort il saura lutter contre l'alcoolisme, un des pires ennemis de la civilisation et contre le jeu, un fléau national! Ferme et prévoyant, travailleur et économe son foyer s'édifiera sur des bases solides sachant bien qu'on ne récolte dans la vieillesse que ce que l'on aura semé au printemps de la vie.

Franc et loyal, il détestera le flirt comme tout homme bien né, et sincère avec lui-même, fuira le mensonge; la sincérité dans les paroles et dans les actes n'a jamais apporté de regrets et de déceptions.

Jeune fille, fiancée de demain, que votre main rugueuse et hâlée comme celle de l'ouvrière on de la paysanne ou bien blanche et fine comme celles des châtelaines, porte la bague des fiançailles et plus tard l'anneau conjugal avec dignité, avec fois et pureté d'intention, sacrifiant volontiers votre jeunesse au culte des berceaux, accomplissant vaillamment votre rôle si noble avec art, avec amour et fidélité.

Lierre GIVRE

POURQUOI NE PAS LES LAVER?

LORSQU'AU printemps il s'agit de serrer les couvertures de lit dont on s'est servi tout l'hiver, bien des maîtresses de maison ne savent comment résoudre le problème qui les embarrasse. Est-il mieux de les laver ou préférable de les faire nettoyer à sec? Les couvertes de laine peuvent-elles être lavées sans rétrécir? Après le lavage, les édredons restent-ils soyeux et moëlleux? Si oui, comment?

Le succès dépend de la méthode. Si elle est mauvaise, la laine rétrécira; si elle est bonne, les couvertes seront douces et moëlleuses. Il en est de même pour les édredons. Avec les machines perfectionnées, les conditions de la lessive se sont améliorées. De ce fait, les méthodes l'ont été. Il n'est plus question de frotter à la main ou de brasser longuement à la laveuse. Les indications suivantes vous renseigneront exactement sur la manière de procéder.

Plonger d'abord la couverture de laine ou l'édredon dans une cuve d'eau savonneuse, la laisser tremper, et en faire sortir la poussière en la passant à l'essoreuse. Une seule fois n'est pas suffisante pour bien nettoyer; il faut répéter le procédé, replonger la couverture dans l'eau savonneuse et la repasser dans l'essoreuse autant de fois qu'il sera nécessaire, c'est-à-dire trois ou quatre fois pour une couverture de laine, et six fois au moins pour un édredon.

Prenez un savon doux et pur; mettez deux ou trois fois la quantité employée pour une lessive ordinaire. Puisque le nettoyage se fait plutôt par l'immersion, il faut que l'eau ait la force nécessaire. La laine conserve ainsi toute sa douceur souple. Si la poussière est telle qu'elle détruit la mousse savonneuse, remédiez à cet inconvénient en ajoutant une généreuse dissolution de savon. C'est à cette condition seulement que le résultat sera satisfaisant. L'eau doit être tiède ou chaude, jamais brûlante. L'eau brûlante, affecte la laine et les couleurs des édredons. Desserrez l'essoreuse selon l'épaisseur de la couverture.

Cette opération terminée, préparez une autre cuve d'eau tiède et légèrement savonneuse, replongez les couvertures et repassez à l'essoreuse. Une fois suffit.

Si la bordure de la couverture de laine ne se nettoie pas aussi rapidement que la laine, frottez légèrement à la main.

Rincez largement deux fois dans une eau tiède bien claire. Cette fois passez à l'essoreuse aussi serrée que possible. Etendez-les sur deux cordes, et faites-les sécher à une température ordinaire, dehors de préférence, si le temps est assez doux.

Les coussins de chaises, les tapis crochetés se lavent aussi très bien de cette manière.

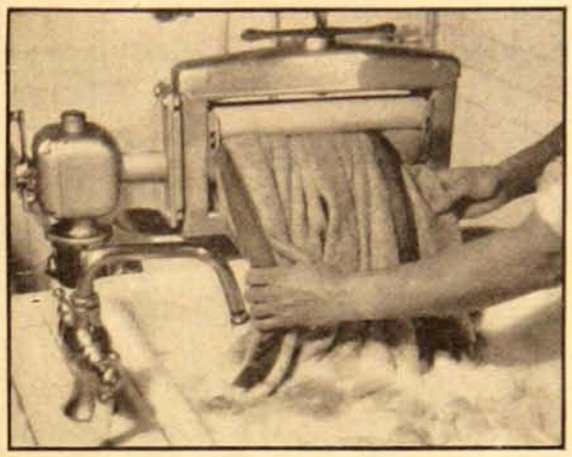
LES COUVERTURES DE COTON

Les couvertures de coton ne rétrécissent que de façon normale. Toute bonne méthode de lessive leur ira. La chose la plus difficile est de leur garder une surface soyeuse. Le coton n'a pas la même élasticité que la laine; mouillé, il forme une masse pesante. Secouez avant de les étendre et faites sécher au vent, elles seront douces et duveteuses. Si vous devez les faire sécher dans la maison, assouplissez le duvet en le brossant quand il sera presque sec

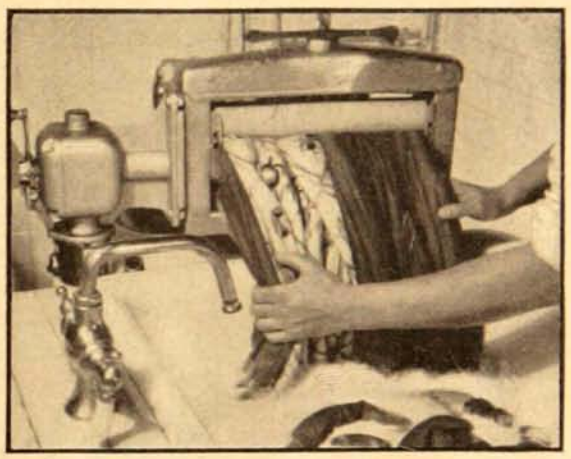
LES RIDEAUX A VOLANTS

Puisque nous en sommes à la question du lavage, parlons des rideaux à volants. On leur redonne généralement l'aspect du neuf en les passant à un léger amidon. Pour cela mettez dans une demi-cuve d'eau tiède, une demi tasse d'amidon épais, et jetez-y tous les rideaux. Voici la manière de préparer votre amidon: mélangez une demi tasse d'amidon et une demi tasse d'eau froide, ajoutez lentement une pinte d'eau bouillante, brassez et faites cuire jusqu'à ce qu'il devienne transparent.

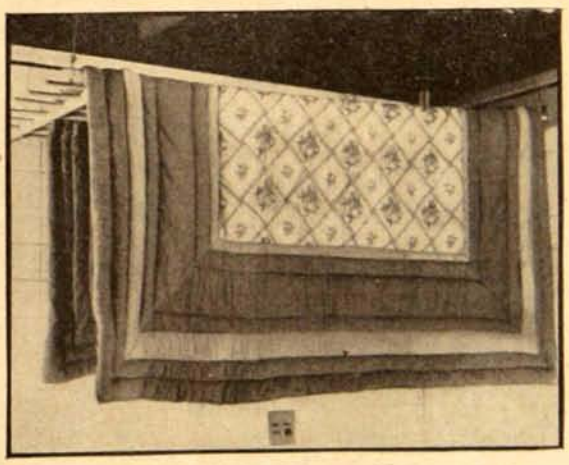
Repassez d'abord le pied du volant (la partie attachée au rideau) il tombera plus joliment. Ensuite, repassez verticalement dans les plis.



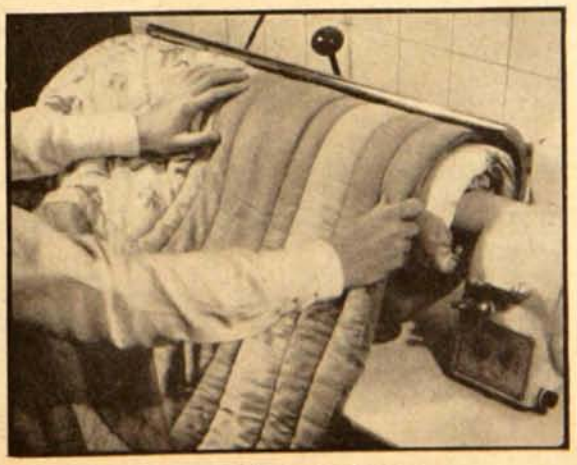
Pour enlever la poussière.



L'ouvrage de l'essoreuse



Etendre sur deux cordes.



Repassez si vous le désirez.

LES RIDEAUX DE SOIE ET DE RAYON

La soie et quelques fois les rayons sont très sensibles à la chaleur et sont facilement endommagés par les fers trop chauds. Dans ce cas, il faut s'assurer de la température du fer et veiller à ce qu'il soit de chaleur modérée. Il y a des fers qui sont pourvus d'un indicateur et d'un régulateur de température qui indiquent le degré de chaleur et fonctionnent automatiquement.

Le meilleur moyen de conserver une humidité égale, favorable au repassage, c'est de plier les rideaux en quatre, de les étendre sur une serviette de bain sèche, de les rouler pour quelques minutes ou jusqu'à ce que la serviette ait absorbé la plus grande partie de l'humidité.

LA PERSE GLACEE

La perse glacée dont on se sert pour draperies, couvertures de coussins ou d'ameublement, ne se salit pas très vite et se nettoie facilement. On l'étend à plat et on la nettoie avec une éponge à l'eau tiède savonneuse; on rince à l'eau claire. On peut aussi la repasser à l'endroit avec un fer modérément chaud sous un coton fromage humide.

(Courtoisie du "Delineator")

* * *

LES COUVERTURES DE LAINE

ne rétréciront pas et resteront soyeuses aussi longtemps qu'elles dureront, si elles sont lavées d'après la nouvelle méthode que nous suggérons. Les moyens sont à la portée de toutes les maîtresses de maison. Il ne faut rien de plus qu'une cuve d'eau savonneuse pour détacher la poussière et d'une essoreuse pour l'enlever. On passe deux ou trois fois la couverture à l'essoreuse, ou plus si nécessaire.

ET LES EDREDONS AUSSI

qu'ils soient de coton ou de laine, se laveront parfaitement de la même manière. L'essoreuse et l'eau savonneuse nettoient sans briser ou sans masser le duvet ou la ouate qui est entre les deux tissus. Les couleurs doivent être inaltérables, car la séchée est plutôt longue. Mais il n'y a pas à s'inquiéter de cela quand les édredons sont de bonne qualité.

POUR FAIRE SECHER RAPIDEMENT

La séchée est beaucoup plus rapide si on étend les couvertures sur deux cordes à deux ou trois pieds de distance afin que l'air circule librement. Ce détail est surtout important pour les couvertures de laine ou les édredons. Le courant d'air d'un éventail électrique ou le grand air hâte la séchée, efface les plis et donne une apparence soyeuse.

POUR CONSERVER LA SOUPLESSE

Il n'est pas nécessaire de repasser les édredons si on les secoue bien avant de les étendre soigneusement. On peut cependant les passer au fer ou au rouleau électrique sans aucune crainte de gâter leur souplesse. A cause de la bordure, on ne repasse pas les couvertures de laine.

T'a'pas ?

par — RACEY —



T'as-pas déjà observé un groupe de gamins en train de se faire des compliments sur la rue-



Et tu te demandes pourquoi les parents n'exercent pas un contrôle plus sévère sur leur progéniture—



Mais en approchant de chez toi, tu aperçois soudain ton fiston en train d'administrer une râclée au petit voisin.



T'as-pas déjà essayé une BLACK HORSE? Ça t'aide à te contrôler devant le désir que tu as de--- féliciter le petit!

125 A

dites simplement— "Bière Black Horse Dawes, s.v.p."!

Service d'hygiène de l'association médicale canadienne

LES MAINS

La propreté de nos mains et leur contrôle sont d'une grande importance dans la prévention de la maladie. Il ne suffit pas de nous tenir les mains propres; il nous faut aussi voir à n'en point faire des porteurs d'infections. A bas les mains! — l'expression n'est pas élégante mais elle nous sert pour appuyer sur un point très important.

Nos mains sont presque certaines d'être contaminées lorsque nous sommes à travailler ou à nous amuser. Nous les lavons, sans doute, quand nous y voyons quelque malpropreté, mais nous pouvons très facilement nous laisser croire qu'elles ne sont pas sales et nous abstenir de les laver.

Même si elles nous semblent être propres, nous devons bien nous laver les mains avant de manipuler les aliments, soit pour les servir, soit pour les manger, afin d'enlever les bactéries qui pourraient s'y trouver.

Nous savons que les germes de maladies ne peuvent vivre que dans un endroit sombre et humide, et que l'air du dehors et les rayons du soleil sont leurs ennemis. Cependant, nos mains sont presque toujours chaudes et humides, deux états qui sont favorables à la vie des bactéries. Il est donc facile à comprendre que nous devons nous laver les mains même quand elles ne semblent pas en avoir besoin, afin de nous préserver contre les assauts de ces bactéries.

Les germes peuvent séjourner sur les mains sans faire de mal, puisque la peau sert de barrière contre l'infection. Ces germes ne sont dangereux que lorsqu'ils entrent dans le corps par la voie du nez ou de la bouche. Cela peut arriver si une personne qui a des mains malpropres manipule les aliments, ou si quelqu'un mange sans s'être lavé les mains au préalable. Les bactéries entrent dans le corps d'une manière encore plus directe quand un enfant suce son pouce, quand on se ronge les ongles, ou si les mains sont portées à la figure et qu'elles touchent les lèvres ou le nez.

Nous pouvons éviter ces dangers en prenant soin de bien nous laver les mains. Dans ce but, observons les deux règles suivantes: — Ne pas nous toucher la figure que lorsque nous nous servons de nos mouchoirs. Il n'y a aucune nécessité de nous toucher la figure; il est même dangereux de le faire. Ne manipulons jamais les aliments sans nous laver les mains. Un bon moyen de nous préserver contre la maladie, c'est de ne jamais oublier de nous laver les mains avant de manger. Ayons toujours notre propre serviette; il ne faut jamais nous servir d'une serviette commune.

LE CLOU ROUILLE

Nous nous rappelons tous avoir entendu dire combien il est dangereux de nous faire égratigner ou blesser par un clou rouillé. Les égratignures sont toujours dangereuses parce que l'ouverture dans la peau permet aux infections d'y entrer. La raison pour laquelle il nous faut éviter de nous faire égratigner par les clous rouillés, c'est que ces clous sont probablement restés à terre pendant quelque temps et qu'ils ont été exposés ainsi à ramasser des malpropretés. La rouille en elle-même n'est pas dangereuse; elle indique tout simplement que le fer dont se compose le clou est altéré.

Cette croyance au sujet du clou rouillé eût, sans doute, son origine dans le fait que les plaies causées par ces clous devinrent infectées, et que souvent la personne blessée subit une attaque de tétanos.

Si les clous gisent sur le sol pendant un certain temps, ils deviennent rouillés, et si le sol où ils sont, est contaminé par les sécrétions des animaux, il est très probable que là se trouvera le microbe du tétanos qui s'attachera, avec la terre, sur le clou.

Une telle plaie est dangereuse, non pas à cause de la rouille qui se trouve sur le clou, mais parce que le clou, durant son séjour sur le sol, est venu en contact avec quelque malpropreté dans laquelle se trouvaient des microbes du tétanos.

Malheureusement les microbes du tétanos sont sporadiques; c'est-à-dire qu'ils peuvent vivre au repos pendant quelque temps, et durant cette période, ils ont le pouvoir de résister en des circonstances qui font la destruction de la plupart des autres microbes. Cette faculté leur permet aussi de vivre pendant longtemps dans certains sols.

Il faut soigner immédiatement et convenablement une plaie dans n'importe quelle partie du corps, d'abord en la lavant avec de l'eau et du savon et ensuite la couvrant avec un pansement sterilisé.

Une plaie incisive est surtout dangereuse, car elle permet aux microbes d'y pénétrer jusqu'à son fond, et elle est difficile à rendre propre à cause de sa profondeur. Il faut toujours appeler le médecin pour soigner des plaies de ce genre.

LES PORTE-TYPHOIDE MENACENT LA SANTE

Certains malheureux portent le microbe typhoïque et déclanchent les épidémies

En la ville de New-York, il y a plusieurs années, habitait une femme que l'on se plaisait à désigner sous le nom de "Maria Typhoïde". Maria Typhoïde est un exemple de ces personnes infectées par le bacille typhoïque, qui, tout en restant à l'épreuve de cette maladie, la disséminent partout où elles passent. En plus, pour aggraver l'affaire, Maria était cuisinière. Malgré les avertissements réitérés des autorités sanitaires sur sa condition de danger permanent à son entourage, elle persistait à rester cuisinière.

Maria, dont le vrai nom était Mary Mallon, fut découverte par le Dr George-A. Soper, ingénieur de sanitation, qui, de par son emploi était médecin de villes malades plutôt que de personnes malades. Il fut appelé pour faire enquête sur une mystérieuse épidémie de fièvre typhoïde qui sévissait à Oyster-Bay. Six personnes sur onze, qui habitaient la même maison, étaient atteintes. Pour trouver la cause de la maladie on examina l'eau, le lait, la nourriture, les égouts, mais on ne trouva aucun indice révélateur. Alors le Dr Soper se mit à l'œuvre de plus belle et il releva l'état antérieur de la santé de tous ceux qui étaient entrés dans cette maison à l'époque de l'épidémie. Il découvrit enfin que la cuisinière régulière avait été absente pendant quelque temps et qu'on l'avait remplacée au cours de cet intervalle. Cette remplaçante était Mary Mallon.

Le médecin, sur la trace de la coupable, se mit à sa recherche. Il découvrit une série d'épidémies typhoïques les plus étonnantes pour la simple raison qu'on n'avait pu se rendre compte de leurs origines avant la découverte de Mary Mallon. Dans une des maisons où elle avait travaillé et infecté tous les membres de la famille à l'exception du chef, celui-ci la récompensa pour son bon travail en lui offrant un cadeau de $50.

UN CONTE

Il y avait une fois une ville dont une rue longeait le bord d'une falaise. Aux jours sombres et tempétueux il se blessait tant de monde, tombés d'en haut, que les citoyens en vinrent à se réunir pour obvier à cet inconvénient.

Après discussions, on décida de prélever les taxes nécessaires à la construction d'un hôpital au pied de la falaise afin que les blessés puissent recevoir les premiers soins. Il advint qu'un médecin de renom visita la ville et M. le Maire se fit une joie de lui montrer l'hôpital. Mais celui-ci, élevant la vue, dit: "N'aurait-il pas été plus sage de construire un mur qui aurait empêché les passants de tomber"?

Morale: Prévenir vaut mieux que guérir et coûte moins cher en vies et en argent. Etes-vous vaccinés? Vos enfants sont-ils immunisés contre la diphtérie? Votre lait est-il pasteurisé? Votre source d'eau potable est-elle pure?

Pour amuser les enfants

LE PERIL DE LA FORTUNE

Légende Alsacienne

Un soir Notre-Seigneur Jésus-Christ, voyageant en Alsace, se trouva surpris par la nuit à l'entrée d'un village. Il chercha d'ici de là une maison où il pourrait demander un refuge, mais déjà toutes les portes étaient fermées, tous les feux éteints, tous les habitants endormis. Seulement à l'extrémité d'une ruelle obscure, résonnait le bruit du fléau avec lequel on battait le blé, et là brillait une petite lumière. Notre-Seigneur se dirige de ce côté, arrive près d'une grange, frappe à la porte. Un paysan vient lui ouvrir:

"Voulez-vous bien, lui dit le bon Jésus, m'accorder un gîte pour cette nuit? Vous n'aurez point à vous en repentir".

Puis il ajoute:

"Tout le monde ici est déjà couché. Pourquoi donc travaillez-vous si tard?

—Hélas! répond le paysan, j'ai appris hier soir que j'allais être poursuivi par un impitoyable créancier, si je ne lui payais pas demain ce que je lui dois, et ma femme, mes fils et moi nous nous sommes mis à battre le peu de blé que j'ai récolté pour le vendre au marché, et acquitter ma dette. Après cela, il ne nous restera plus rien, et je ne sais comment nous vivrons l'hiver. Mais à la garde de Dieu!"

En prononçant ces paroles, le paysan essuyait la sueur de son front et passait la main sur ses yeux pleins de larmes.

Le Seigneur eut pitié de lui et lui dit:

"Ne vous découragez pas, brave homme. En vous demandant l'hospitalité, je vous ai annoncé que vous ne vous repentiriez pas de l'avoir accordée. Je vais vous le prouver".

Il saisit la lampe suspendue à une des poutres de la grange et l'approcha d'une gerbe.

"Que faites-vous? s'écrièrent avec effroi les travailleurs, vous allez tout brûler".

Mais, au même instant, de la paille qu'ils tremblaient de voir s'enflammer, de chaque épi descendit une pluie de grains prodigieuse. Les paysans, à la vue de ce miracle, tombèrent à genoux émerveillés.

"Parce que tu as été charitable, dit Jésus-Christ au paysan, parce que tu as reçu dans ta pauvreté l'étranger qui venait à toi comme un pauvre mendiant, tu seras récompensé. C'est le Seigneur qui est entré dans ta grange; c'est le Seigneur qui t'enrichit".

A ces mots, il disparut.

Et la pluie de grains ne cessa de tomber toute la nuit dans la grange et dans la cour, et le lendemain elle formait un monceau de blé aussi haut que l'église.

Le paysan paya ses dettes, acheta des terres et bâtit une belle maison. Il était riche, et il devint orgueilleux, méchant, dur envers le pauvre monde. Lui et ses fils prirent des habitudes de luxe, se livrèrent à toutes sortes d'excès et de mauvaises habitudes, si bien qu'ils finirent par se ruiner, et comme ils avaient été si mauvais dans leur prospérité, ils ne trouvèrent aucune considération et aucun appui dans leur détresse. Un soir, le vieux paysan ayant bu outre mesure, entra dans sa grange, et se rappelant le miracle qui l'avait enrichi, s'imagina qu'il pourrait le reproduire. Il prit sa lampe, l'approcha d'une gerbe, mit le feu à cette gerbe, et sa maison et tout ce qui lui restait fut incendié, et il mourut dans la misère.

Xavier MARMIER
(de l'Académie française).

HOMMAGE ET REMERCIEMENT

Il y eut, un jour, une petite paysanne française, qui vint à la Cour d'Espagne, dans le temps où la reine Marie-Christine était régente. Voici comment. Elle était entrée dans la Congrégation de la Sainte-Famille, qui a une maison à Madrid, et dont les Sœurs vont soigner les malades. Ayant achevé son noviciat en France, elle fut envoyée en Espagne et, depuis quelques semaines, on l'occupait à des travaux ménagers à l'intérieur du monastère, lorsque la Supérieure, un matin, lui dit: "Vous irez, cet après-midi, au palais royal, où quelqu'un a été pris de la rougeole, et vous verrez, d'abord, S. M. la reine régente, qui vous dira ce que vous aurez à faire".

La petite religieuse était bien intimidée, lorsqu'elle se trouva devant la Reine; mais celle-ci l'eut promptement rassurée, l'interrogeant sur la famille laissée au loin et sur les années passées dans nos campagnes de France. Nos capitaines, nos artistes ne sont pas seuls célèbres, au-delà des frontières. On sait que la race est paysanne, chargée de mérite au long des siècles, et, en plus d'une province, assez bien conservée. La Reine interrogeait; la petite qui n'était point sotte, répondait de son mieux, étonnée et secrètement joyeuse, de trouver presque aisé, et bien allant, un entretien qu'elle avait d'abord redouté. Tandis qu'elles causaient, debout l'une près de l'autre, la religieuse s'aperçut que le mouchoir de la souveraine était tombé sur le tapis, et se baissa aussitôt. Mais elle pensait: "Je ne puis prendre un objet et le présenter à une reine, comme si elle était ma compagne!" Inspirée, décidée, cette fille de paysans releva le petit tablier de batiste et le mit sur sa manche, comme font les ambassadeurs qui, remettant à une souveraine leurs lettres de créance, les posent sur leur chapeau de cérémonie. La Reine fut touchée de la délicatesse et de l'intelligence que le geste révélait. Bien inspirée, elle aussi, elle baisa le bord de cette manche levée vers elle. Ce fut le remerciement de la chrétienne, en réponse à l'hommage rendu à la souveraine.

René BAZIN,
(de l'Académie française.)

(Figaro)

PHRASES A PRONONCIATION DIFFICILE

Voulez-vous apprendre a bien articuler, c'est-à-dire à ne pas bafouiller? Exercez-vous, tous les jours, pendant une heure, à prononcer le plus rapidement possible et sans vous tromper, les phrases suivantes:

— Voici six chasseurs sachant chasser.

— Si six scies scient six cyprès, six cents scies scient six cent six cyprès.

— Un patissier pâtissait chez un tapissier qui tapissait; le tapissier qui tapissait dit au pâtissier qui pâtissait: Pourquoi, pâtissier, viens-tu pâtisser chez un tapissier qui tapisse? Le pâtissier qui pâtissait répondit au tapissier qui tapissait: Un pâtissier peut aussi bien pâtisser chez un tapissier qui tapisse, qu'un tapissier tapisser chez un pâtissier qui pâtisse!

— J'ai vu six cents suisses suçant six cent six saucisses, dont six en sauce et six cents sans sauce.

— Que lit Lili sous ces lilas-là? Lili lit l'Illiade.

— Le cavale au Valaque avala l'eau du lac; l'eau du lac lava la cavale au Valaque.

— Quant cet original se désoriginalisera-t-il?

— Didon dîna, dit-on, du dos dodu d'un dodu dindon.

— Combien ces six saucissons-ci? Six sous ces six saucissons-là.

— Ton thé t'a-t-il ôté ta toux? Oui, mon thé m'a ôté ma toux.

Voici le début d'une histoire qui, racontée très vite, est à peu près incompréhensible et vous fera ressembler à un jeune Arabe:

Pars, va à Tamatave, à sa marâtre arrache Sarah qu'à sa casba l'arabe Abdalah cache. A Tamatave alla pas à pas la malgache, la gagna par la plage, à la Hasba marcha...

CHARADES

1

Mon premier est des plus précieux métal
Mes deux et trois forment un esprit céleste
Mon tout est un fruit délicieux.

2

Mon premier est une commode conjonction
Mon second est une ville de Belgique
Ajoutez i à mes deux premiers et mon tout sera mousseline célèbre.

(Pour réponses voir page 50)

LA PETITE POSTE

ATTENTION...

Les annonces de la Petite Poste sont publiées à raison de:—

soixante-quinze sous (75c) par insertion.

Cette somme donne droit à dix-huit (18) mots abrégés. La Direction n'accepte aucune formule FANTAISISTE et se réserve le droit de retrancher ce qui ne serait pas conforme au règlement.

Chaque annonceur devra fournir, pour le renseignement de la Direction, outre le pseudonyme, ses nom et adresse véritables — ceci est OBLIGATOIRE. Chaque envoi devra être accompagné du montant requis — bon postal ou timbres.

Les annonces doivent nous être adressées avant le douze du mois qui précède la publication de la revue.

Ceux qui désireront se faire adresser leur courrier à La Revue Moderne, n'auront qu'à ajouter quelques timbres en plus, pour que nous leur en fassions l'expédition. Le courrier non réclamé, après une période de soixante (60) jours sera détruit.

On devra adresser:—

La Petite Poste,
La Revue Moderne,
320, rue Notre-Dame est,
Montréal.

Désirent des correspondants, les jeunes filles dont les noms suivent: —

Mesdemoiselles:

Lilianne Dussault — Poste restante, Sherbrooke, P. Q.

Monique Roberge — Dist. inst. (Corr. de 20 à 30 ans; rép. ass.). C. P. 638, Edmundston, N. B.

Françoise Dupont — 20 ans, inst. dist. (Corr. et corr'tes de 20 à 25 ans, rep. à tous). Poste restante, Vallée Jonction, (Beauce), P. Q.

Raymonde Chevalier — (Corr. dist. inst.). Notre Dame du Lac. (Témiscouata). P. Q.

Léonie Des Champs — Jeune veuve sans enfants, jolie, aimable, blonde, yeux noirs, inst. dist. (Corr. gai, humeur agréable). 518, rue Villeray, Montréal, P. Q.

E. Brunett — 20 ans, inst. dist. (Corr. inst. dist. de son âge et plus). Carleton Centre, (Bonaventure). P. Q.

Gertrude Montreuil — Inst. dist. (Corr. inst. et dist.) 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

Jeannette Lacroix — (Corr. inst. dist. de 23 à 30 ans).C. P. 703, Edmundston, N. B.

Violette — Dame distinguée correspondrait avec dames distinguées, cultivées sympathiques, de Québec seulement. But: Faire des amies si possible. Poste restante, 419, rue Saint-Jean, Québec, P. Q.

Andrée — (Corr. dist. inst. de 25 à 30 ans). C. P. 52, Saint-André Avellin, (Papineauville), P. Q.

Rolande des Vallées — dist. ser. inst. (Corr. 37 à 50 ans, belle éduc. culture, sobres, ser. seulement recevront rep.). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

Guite — Dame dist. inst. âge moyen, désire faire connaissance de gentilhommes sobres, à l'aise, rep. ass. C. P. 43, Station R. Montréal, P. Q.

Mone — (Corr. rep. ass.). Cacouna, P. Q.

Fernande De Debussy — Inst. dist. Org. Caractère loyal. (Corr. hom. d'aff. prof. ou autres, dist. de 28 à 40 ans· but ser.). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

Pauline — 20 ans, inst. dist. (Corr. 20 à 30 ans, bonne pos. aimant les brunes). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

Lilianne Duchatel — Inst. ser. (Corr. inst. ser. celib. ou veufs, 32 à 50 ans). 320 rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

Petite Marguerite — (Corr. franc. dist. inst. rep. à tous). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

Jerry — 22 ans. (Corr. dist. franc. ou ang. rep. ass.). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

Un cas de folie...

(Suite de la page 45)

— Chez monseigneur, dit un agent.

— Quel monseigneur? Est-ce que vous vous moquez de moi?

Pendant ce temps, des voisins, témoins de la scène, s'empressaient d'avertir Mme Ançon que son mari pris d'un accès subit de folie, s'était mis à courir dans les rues en évêque et qu'on le conduisait dans une maison de santé.

Le négociant, toujours revêtu de la chasuble, de l'étole et coiffé de la mitre, arriva chez le docteur qui, prévenu par le commissaire, l'attendait.

— Où suis-je? demanda Ançon aux agents.

— Vous êtes chez des amis, répondit le docteur, entrez au salon.

— Au salon?

— Pour parler au Saint-Père.

— Est-ce que vous êtes fou? Vous vous êtes donné le mot!

Le docteur le fit entrer.

— Je vais vous faire servir des rafraîchissements, dit-il; un cordial, pour vous remettre.

— Je veux bien, acquiesça le commerçant, ces brutes d'agents m'ont tellement bousculé.

Le spécialiste lui donna un sirop dans lequel il avait versé un narcotique. Après quelques instants, son client s'endormit; aussitôt on le transporta dans une cellule aux fenêtres munies d'énormes grilles et on lui passa la camisole de force.

Quel cas curieux, pensait le médecin en examinant le faux évêque, c'est une variété de folie des grandeurs que je n'ai jamais observée, la folie épiscopale; ce sera très intéressant, j'en ferai une relation.

Le lendemain, le négociant se réveilla; très étonné de ne pas se trouver dans sa chambre à coucher, il regarda autour de lui; à la vue des grilles, il crut rêver.

— Quel drôle de rêve, se dit-il.

Il appela la bonne pour demander son café au lait; ne recevant pas de réponse, il voulut se retourner, impossible de faire un mouvement; alors, effaré, il cria, implora sa femme.

Un gardien ouvrit un guichet et lui conseilla de se taire s'il ne voulait pas être douché.

Se demandant s'il n'était pas devenu fou, le malheureux se mit à pousser des appels désespérés.

Vers midi, sa femme désolée, arriva et demanda à le voir.

Le docteur y consentit non sans peine; il l'accompagna en lui recommandant la plus grande prudence.

— Il est fou furieux, dit-il.

A la vue de Mme Ançon, le marchand pleura d'abondantes larmes et la pria de le sortir de cet enfer; il raconta l'escroquerie dont il avait été victime, la méprise qui avait suivi; sa femme, convaincue qu'il avait toute sa raison, exigea qu'on lui rendit son mari.

Le docteur accéda à ses désirs à regret.

— Il n'est pas guéri, c'est dangereux, laissez-le-moi, insistait-il; un si beau cas de folie épiscopale!

Eugène FOURRIER

CHARADES

Réponses:

1o Orange

2o Organdi

(Voir page 49)

Désirent des correspondantes, les messieurs dont les noms suivent:—

Messieurs:

Maurice Chevalier — (Corr'tes inst. dist. de 25 à 30 ans, rep. à tous). Carleton-Centre, (Bonaventure), P. Q.

J. Leroux — Commerçant à l'aise du nord de l'Ont., 31 ans, dist. ser. (Corr'tes à l'aise, bilingue, dist. inst. de 25 à 32 ans). 320 rue Notre-Dame, Est, Montréal, P. Q.

A. Duyal — Trentaine, cél. belle appar. dist. sinc. prof. auditeur. Voyagé monde entier, linguiste. (Corr'te 25 à 38 ans, inst. dist. de bon. éduc. et famille princ.). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

La légende du perce-neige

Orpheline à quatorze ans, Aloyse ne possédait pour tous biens qu'une chaumière délabrée et un rouet. Elle filait tout le long du jour pour gagner de quoi vivre, et ne sortait que pour aller prier à l'église et au cimetière sur la tombe de ses parents.

Sa seule affection sur terre et sa seule distraction, c'étaient les fleurs; fleurs des champs, fleurs des bois que personne ne lui disputait. Elle les cueillait à profusion pour en tresser guirlandes et bouquets destinés à orner l'autel de la Vierge et l'humble monticule où, sous une croix de bois, reposaient ceux qu'elle avait aimés.

Pendant trois saisons de l'année, la fillette vivait ainsi au milieu des corolles parfumées. Mais, l'hiver arrivé, plus de fleurs. Alors, pendant bien des semaines, Aloyse économisait sur sa maigre nourriture pour amasser quelques deniers, et la veille de Noël elle se rendait à la ville.

Là demeurait un horticulteur qui cultivait dans ses serres de belles fleurs en toutes saisons pour en fournir aux grandes dames et aux seigneurs. Aloyse lui achetait deux modestes bouquets; l'un était pour la crèche, l'autre pour sa chère tombe.

Or, cette année-là, le 24 décembre dans l'après-midi il faisait très froid; la neige tombait à gros flocons. La jeune fille venait de mettre sa mante et ses sabots pour aller faire son emplette, quand on frappa à sa porte. Elle s'en fut ouvrir et vit une pauvre vieille femme grelottante et affamée qui lui demandait la charité.

Aloyse la fit entrer, ranima son feu de bruyères pour la réchauffer, et lui offrir la bouillie de fèves et la tasse de lait de chèvre qui devaient constituer son propre souper. Quand la mendiante, réchauffée et réconfortée, s'apprêta à reprendre sa route, après avoir remercié Aloyse, elle lui dit: "Je vais bien loin d'ici, dans une ville où l'on veut bien m'accepter à l'hospice des vieillards. Ainsi, je finirai tranquillement mes jours; mais je crains de ne jamais y arriver. La route est encore longue, je ne possède pas un sol et on ne trouve pas souvent des âmes charitables comme la vôtre."

Aloyse hésita une minute, puis elle prit dans sa poche l'argent destiné aux bouquets et le donna à la vieille femme qui partit en la bénissant: "La charité, pensa la jeune fille, est la plus belle fleur à offrir à Jésus et à mes chers morts".

Elle n'alla pas à la ville, n'ayant plus rien à y faire, soupa d'un morceau de pain, et se rendit à la messe de minuit. Au retour elle se coucha, non sans pouvoir réprimer un soupir. Certes, elle ne regrettait pas sa bonne action, mais elle pensait que le lendemain, pour la première fois, elle se présenterait les mains vides à l'église et au cimetière.

Bientôt le village s'endormit sous la neige qui tombait toujours. Alors, le ciel s'entr'ouvrit, une nuée d'anges apparurent, ils ramassèrent les brins d'herbe flétris par le gel et qui dans leurs mains devinrent des tiges vertes et vivaces, puis, s'emparant, au vol, des légers flocons qui pleuvaient des nuages, ils les fixèrent en charmantes clochettes qu'ils plantèrent à profusion devant la chaumière d'Aloyse. Leur mission terminée, les divins messagers remontèrent au paradis.

Le lendemain matin, quand la petite fileuse s'éveilla et ouvrit sa porte, elle aperçut, sortant du tapis immaculé et floconneux, les charmantes fleurettes aussi blanches que la neige.

Tombant à genoux, elle admira le prodige et remercia Dieu. Elle avait maintenant de quoi faire une ample moisson et put fleurir à souhait la crèche du divin Enfant et l'humble tertre du cimetière.

Telle est la légende qui raconte l'origine merveilleuse du perce-neige.

Etudes Graphologiques

Par Guy RISSLER

Nous ne publierons plus d'études graphologiques. Cependant, les personnes qu'intéresse cette science pourront, comme par le passé, s'adresser à notre collaborateur dont la haute compétence est bien connue. Nous nous chargerons de faire parvenir directement aux intéressés les études demandées, aux conditions suivantes:

Une ENVELOPPE AFFRANCHIE (et l'ADRESSE POSTALE) devra accompagner chaque envoi.

TOUTE REMISE — mandats ou bons de poste — DEVRA ETRE FAITE au nom de La Revue Moderne.

Ecrire deux à trois pages de sa composition, à l'encre, sur papier non rayé. Signature du pseudo. Lettre et non copie d'article.

Pour vingt-cinq sous de plus par étude, il sera donné aux personnes qui feront mention du mois de leur naissance, de leur couleur et fleur préférées, quelques mots d'oracle. C'est la science nouvelle, et la première fois, ici, à Montréal, que d'après les données psychologiques, on dégagera de la graphologie, des possibilités sur l'avenir, — des déductions, bien entendu, non, des prophéties. — Avez-vous un projet, un amour, un désir qui vous bouleverse, formulez en quelques lignes la nature de votre application que vous insérerez au bas de votre étude, en plus des conditions exigées.

ETUDE ORDINAIRE:
75c

ETUDE DETAILLEE:
$1.25

AVEC ORACLE:
$1.50

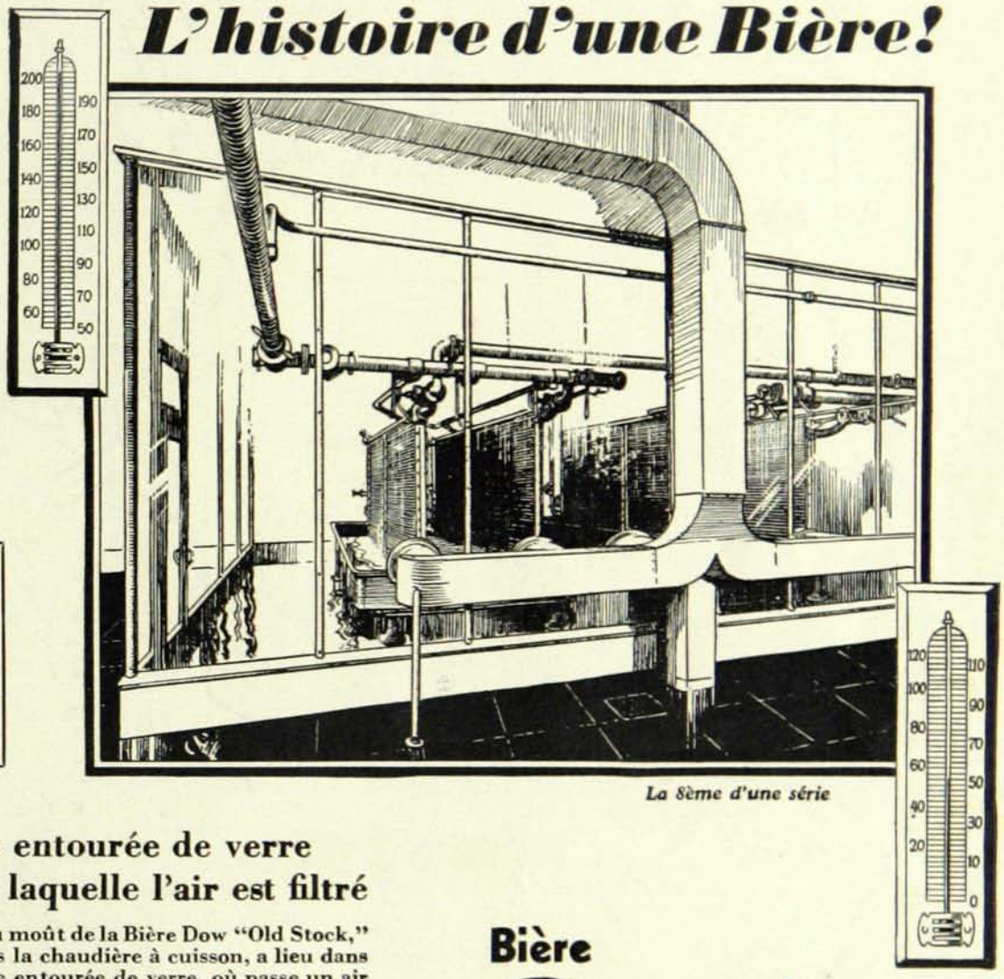
GUY RISSLER,
La Revue Moderne,
320, rue Notre-Dame est,
Montréal.

AIMEZ-VOUS LES VIOLETTES?

Pour garder, pendant plusieurs semaines, une coupe de violettes: prenez un récipient quelconque, légèrement creux. A cet effet, les vieilles coupes ou vieux confituriers de nos grand'mères en verre brun ou doré, sont d'une charmante rusticité qui s'harmonise avec la modeste violette. Emplissez de sable humide, aux trois quarts. Arrachez des plants de violettes (peu importe que vous cassiez ou non les racines) disposez-les sur le sable, en les serrant les uns contre les autres. Maintenez le sable légèrement humide, mais n'arrosez pas tous les jours. Vos violettes fleuriront, donneront bien plus de fleurs et de feuilles qu'en plein air. Les tiges, notamment, deviennent très longues. En ayant soin d'enlever les fleurs et les feuilles qui se fanent, vous conserverez votre coupe embaumée pendant deux mois environ. Vous remettez ensuite vos plants en pleine terre et recommencez au printemps suivant.

Et voilà!

L'histoire d'une Bière!



La 8ème d'une série

UNE INVITATION!
Visitez la brasserie Dow, 1000 rue Notre Dame Ouest, Montréal, entre 10 heures a.m. et midi; ou 2 à 5 p.m., tous les jours de semaine, le samedi excepté. Vous pourrez y examiner l'outillage dont nous parlons ici.

Une chambre entourée de verre dans laquelle l'air est filtré

Le refroidissement du moût de la Bière Dow "Old Stock," après ébullition dans la chaudière à cuisson, a lieu dans une chambre spéciale entourée de verre, où passe un air qui a été lavé et filtré.

Le moût provenant de la chaudière à cuisson coule, par un refroidisseur en cuivre de construction spéciale, dans des récipients qui sont raccordés aux tuyaux en cuivre conduisant à la chambre de fermentation.

Ce procédé a pour but d'aérer le moût et de l'amener à la température la plus favorable à la fermentation, après addition de la levure. Il le prépare au parfait développement des qualités qui font de la Bière Dow "Old Stock" le breuvage délicieux et satisfaisant que savent si bien apprécier les connaisseurs.

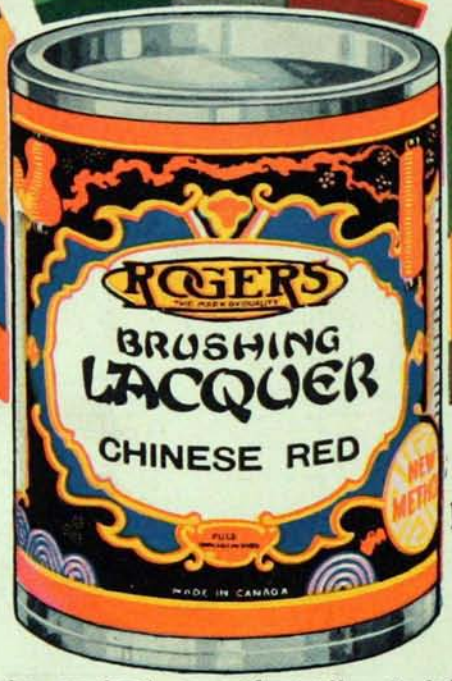
Bière
Dow
Old Stock

8A

La BEAUTE *captivante des* COULEURS

ROGERS
THE MARK OF QUALITY

La NOUVELLE METHODE
de la laque Rogers s'applicable au pinceau





MEUBLES

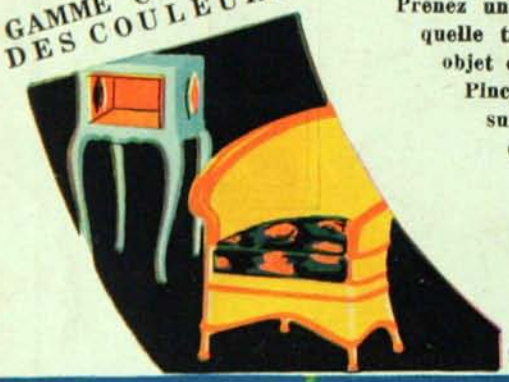


BRIC-A-BRAC

Sèche en une heure

Pas d'odeur incommodante

GAMME COMPLETE DES COULEURS



S'APPLIQUE FACILEMENT



Prenez une vieille chaise, un jouet, ou quelque pièce de bric-à-brac et constatez quelle transformation subite et attrayante vous faites rapidement subir à cet objet en l'enduisant de la Nouvelle Méthode de Laque Rogers applicable au Pinceau. Elle s'applique si facilement avec ses riches couleurs lustrées sur les vieilles surfaces comme sur les neuves, et donne des résultats qui tiennent de la magie. Il n'y a aucune odeur incommodante et elle sèche en une heure. Votre marchand vous fera voir toutes les riches couleurs ROGERS et les merveilleuses teintes que l'on peut obtenir en combinant diverses couleurs de base. Vous reconnaîtrez la véritable ROGERS par la boîte métallique "Orientale"

AUTRES MEMBRES DE LA FAMILLE ROGERS



POLI ROGERS POUR AUTO
Fait resplendir votre char et le fait paraître neuf.

POLI ROGERS POUR MEUBLES
Donne un lustre rapide, durable et beau à toutes les surface laquées, vernies et émaillées.

NOIR A RETOUCHER ROGERS
Pour les taches de rouille sur vos garde-boue, etc. Un pinceau utile se trouve avec chaque couvercle.

PEINTURE ROGERS POUR PNEUS
Donne à vos pneus l'apparence du neuf et les protége contre les ravages du temps.

Fabriquée sous brevêt par les compagnies suivantes:



THE CANADA PAINT CO. | MARTIN-SENOUR Co. | INTERNATIONAL VARNISH Co. | THE SHERWIN-WILLIAMS Co.